

# *LES AMIS DE GEORGE SAND*

Association déclarée (J.O. 16 - 17 Juin 1975)  
Placée sous le patronage de la Société des Gens de Lettres

Siège social : Musée de la Vie Romantique, 16, rue Chaptal - 75009 Paris  
**Courrier** : 12, rue George Sand, B.P. 83 - 91123 PALAISEAU Cedex

Répondeur & Fax : 01 60 14 89 91

e-mail : [amisdegeorgesand@wanadoo.fr](mailto:amisdegeorgesand@wanadoo.fr)

Internet : <http://www.amisdegeorgesand.info>



Afin de mieux faire connaître la vie et l'oeuvre de George Sand, l'association Les Amis de George Sand a mis en ligne le présent numéro de la revue PRESENCE DE GEORGE SAND publiée par l'Association pour l'étude et la diffusion de l'oeuvre de George Sand. La présentation est sous la forme d'un fichier PDF permettant la recherche de texte.

Copyright © 1983 Présence de George Sand



PRÉSENCE DE GEORGE SAND

## Présence de George Sand

N° 1

Janvier 1978

L'éditorial de Jean-Hervé Donnard situe les objectifs de l'Association :

- stimuler la recherche. Diffuser largement l'œuvre de George Sand;
- favoriser l'édition des œuvres. Au sommaire : Plaidoyer pour une œuvre méconnue, **Jeanne** (Simone Vierne) — Les métamorphoses d'un conte (Mireille Parise) — Une étude de **La petite Fadette** (Jean Pons) — Le Manifeste pour la Correspondance et les rubriques, Revue des revues — Travaux et recherches — Informations — Compte rendu de réunions.

## Présence de George Sand

N° 2

Avril 1978

Georges Lubin, le maître des études sandiennes, signe l'éditorial de ce numéro où l'on trouvera les discussions du Colloque d'Echirolles, des articles de Séverine Beaumier (G. Sand et le pasteur drômois) de René Bourgeois (Un Colloque Sand aux Etats-Unis), l'Histoire d'un manifeste, la Quinzaine George Sand d'Echirolles, le Courrier des lecteurs et les Informations.

## Présence de George Sand

N° 3

Juin 1978

Pierre Gamarra et Charles Dobzynski, de la revue Europe, inaugurent le n° 3, qui publie la suite des discussions du colloque. Au sommaire : *Le Secrétaire intime*, par Paul Le Golf. Une autre George Sand, par René Bourgeois. Quelques idées de George Sand sur l'éducation, par Bernadette Chovelon. Parcours sandiens, par René Bourgeois. La Quinzaine Sand, vue par Jean-Pierre Lacassagne, Christiane Smeets-Dudevand-Sand et Alain Arvin-Bérod. En outre, débute la rubrique « Georges Lubin répond » (le pseudonyme Sand, Les rapports Sand-Stendhal, George Sand à Nîmes).

## Présence de George Sand

N° 4

Novembre 1978

### *La Correspondance*

- Editorial : Ce tome XIII tant attendu (Jean-Hervé Donnard).

- Pourquoi et comment publie-t-on une Correspondance (Georges Lubin).

- George Sand aux champs (Christiane Smeets-Dudevand-Sand).

- *Correspondance* : un point de vue suédois (Gunnar von Proschwitz).

- Les tribulations d'un chercheur lerousien (Jean-Pierre Lacassagne).

- Premier pas d'une longue marche (Michel Gilot).

- Dix années dans la vie d'une femme (René Bourgeois).

- George Sand et la Commune (Annarosa Poli).

- En complément à *La Daniella* (Annarosa Poli).

- Deux géants du XIX<sup>e</sup> siècle : Sand et Michelet (Mireille Simon).

- Discussions du Colloque d'Echirolles.

- George Sand et le Compagnonnage (Jean-Pierre Maque).

- Georges Lubin répond (Sand et la famille Barral - G. Sand à Nîmes - G. Sand et Hoffman), et les rubriques (Notes de lecture, Informations, Recherches et travaux, Livres opinions, Courrier des Lecteurs, Vie de l'Association).

- Informations, Recherches et travaux, Livres opinions, Courrier des Lecteurs, Vie de l'Association).

## Présence de George Sand

N° 5

Mars 1979

### *Autour de Jeanne et la Ville noire*

- De l'utopie à la réalité (Jean-Hervé Donnard).

- La *Ville noire*, présentation et notes de Jean Courrier (Georges Lubin).

- *Jeanne*, édition critique originale de Simone Vierne (Georges Lubin).

- Ombre et Lumière : l'imagination de George Sand dans la *Ville noire* (René Bourgeois).

- La *Ville noire*, roman local ou roman localisé : remarques sur la langue de George Sand (Jean-Claude Potté).

- La parole est aux thiernois.

- Le rapport Villermé et la condition ouvrière au XIX<sup>e</sup> siècle (Noël Terrot).

- George Sand et le mythe de l'âge d'or (Jean-Claude Bertiaux).

- Une coédition réussie... peut-être ? (Cl. Jeannin et P. Hardouin).

- Les fresques de l'église de Nohant-Vic classées et restaurées par Méricme (Jean Mallion).

- Ouvrages de George Sand (Mireille Parise).

- Georges Lubin répond.

- Lu... (R. Bourgeois).

- Vu... (Jo Vareille).

- Entendu... (Simone Vierne).

## Présence de George Sand

N° 6

Novembre 1979

### *George Sand à l'Université*

- George Sand et les Universités (Georges Lubin).

- Une vivante tradition sandienne à l'Université de Grenoble (René Bourgeois et Jean Mallion).

- L'enquête George Sand à l'Université.

- Les *Lettres d'un voyageur* (Marie-Françoise Luna).

- La folie, la fête et le feu : une lecture du *Meunier d'Angibault* (Huguette Burine-Juge).

- George Sand, réalisme et fantastique (Gérald Schaeffer).

- George Sand à Vêrone (Annarosa Poli).

- George Sand à la recherche d'elle-même (Mireille Bossis).

- L'éducation des filles d'après George Sand (Bernadette Chovelon).

- Classes sociales et révolutions (Jean Courrier).

- La fête champêtre chez George Sand (Sylvie Beurrier).

- Alain, lecteur de *Consuelo* (Aline Cousteix).

- George Sand et le « dernier des métiers » (Jo Vareille).

- Georges Lubin répond... Exposition Sand aux Etats-Unis. Les auteurs parlent de leurs livres... Sand et la revue des deux mondes (Pierre Poiset).

- Georges Lubin répond... Exposition Sand aux Etats-Unis. Les auteurs parlent de leurs livres... Sand et la revue des deux mondes (Pierre Poiset).

## Présence de George Sand

N° 7

Mars 1980

### *George Sand*

#### *et le Compagnonnage*

- Compagnons d'hier et d'aujourd'hui (Jean-Hervé Donnard).

- Le Compagnon du Tour de France (Georges Lubin).

- Autour du Compagnon (Bernadette Chovelon).

- Le reste est littérature (René Bourgeois).

- *Horace*, suite du *Compagnon* ? (Nicole Courrier).

- Jacques le Vellave, Jules Vallés et le Compagnonnage (Roger Bellet).

- Balzac et les Dévorants (René Bourgeois).

- La main et l'esprit, une heure avec Ferdinand Béal (René Bourgeois).

Présence de George Sand

N° 17

## Histoire du rêveur La Prima Donna

juin 1983

Revue de l'Association  
pour l'étude et la diffusion  
de l'œuvre de George Sand

Publiée avec le concours  
du Centre National des Lettres  
du Conseil général de l'Isère  
de la Ville d'Echirolles (Isère)

*Siège*  
Association G. Sand LFPA  
Allée du Rhin  
38130 Echirolles

*Président Fondateur de l'Association*  
Jean-Hervé Donnard

*Président de l'Association*  
Jean Lavédrine

*Directeur de publication*  
Jean Courrier

*Maquette*  
Nicole Courrier

ISSN : 0223 - 971 X  
Dépôt légal : juin 1983  
Composition Compo g/Echirolles  
Imprimerie du Néron/22.52.72

## sommaire

- 2 George Sand, de Vérone à l'Etna  
(L'Editorial de Thierry Bodin)

### TEXTES

- 4 *Histoire du rêveur*, Présentation  
(Thierry Bodin)  
9 *Histoire du rêveur*  
(par George Sand)  
40 *La Prima Donna*  
(par Jules Sand)

### CHRONIQUES

- 46 Georges Lubin répond...  
47 George Sand en Russie  
(Jacqueline Nguyen-Tan-Hon - Françoise Genevray)  
47 George Sand en Allemagne  
(Gisela Spies-Schlienz)  
48 George Sand en Suède  
(Jean-Hervé Donnard)  
49 Petites annonces gratuites  
50 George Sand en Norvège et en Hollande  
(Françoise Van Rossum)  
51 Table des illustrations  
51 Nécrologie : Pierre Salomon  
(Jean Mallion)  
52 Le Centenaire de Jules Sandeau  
(Jean-Pierre Leduc-Adine)  
54 Les Amis de Jules Vallès  
(Roger Bellet)  
55 A travers les catalogues  
(V. Del Litto)  
59 Bibliographie  
(Jean Courrier)  
60 Bulletin de commande



A l'heure où l'Etna se réveille et devient une des vedettes de l'actualité, le hasard nous fait retrouver un des premiers textes de George Sand qui se déroule sur les pentes de l'Etna. Mais ce n'est là que pure coïncidence.

En mai 1981, se tenait à Echirolles un colloque sur « George Sand et la musique » ; en mai 1983, un autre colloque y a lieu sur « George Sand et l'Italie ». Ce sont là en effet deux des thèmes essentiels qui vont nourrir la vie et l'œuvre de George Sand, et qu'il est intéressant de trouver réunis dès les premiers essais romanesques de la jeune Aurore Dudevant.

*L'Histoire du rêveur*, écrite vers 1830 et publiée seulement en 1931, est un des tout premiers récits littéraires de la future George Sand. Il s'enrichit aujourd'hui d'une longue suite inédite et de versions complémentaires, qui lui donnent une dimension nouvelle et en renforcent l'intérêt.

La nouvelle *La Prima Donna* a été publiée dans la *Revue de Paris* en avril 1831, sous la signature « Jules Sand », pseudonyme collectif

## George Sand, de Vérone à l'Etna

L'Editorial de Thierry Bodin

adopté par Jules Sandeau et sa compagne Aurore Dudevant. Nous n'aborderons pas ici le problème de la collaboration et de la part dévolue à l'un et à l'autre. Les deux récits que nous publions ont suffisamment d'airs de famille pour qu'une bonne part du texte de 1831 revienne à notre auteur, qui avouait d'ailleurs à Buloz le 26 juin 1834 : « *j'ai fait en grande partie, le peu de choses publiées sous ce nom de J. Sand* ».

Nous avons là, dans chacun de ces deux textes, en Sicile et à Vérone, la figure d'une chanteuse italienne, femme d'exception, qui peut apparaître comme une esquisse de ce que sera plus tard à Venise Consuelo. Les débuts sont toujours révélateurs. Nous assistons ici à l'apprentissage de l'écriture à deux stades successifs. Moment privilégié où se forge un style et où se dessinent des thèmes : l'Italie, la femme, la musique. Avec l'édition prochaine de *Rose et Blanche*, voilà le sujet tout trouvé d'un prochain colloque : les débuts de George Sand ou la naissance d'un écrivain. ■

## *Histoire du rêveur*

Présentation  
par Thierry BODIN

L'histoire littéraire s'apparente parfois au puzzle et à l'enquête policière ; le hasard y joue souvent un grand rôle et réserve toujours quelques surprises. C'est le hasard qui me fit un jour découvrir quelques feuillets noircis de l'écriture de la jeune George Sand. Il fallut d'abord déchiffrer cette minuscule écriture, serrée et souvent surchargée de corrections, puis classer ces feuillets épars. Après quelques tâtonnements et quelques hésitations, et aidé par le prénom du héros Amédée, par les allusions à l'Etna, à la grotte des chèvres et au chanteur Polidoro, je pus rattacher ces pages à l'*Histoire du rêveur*, ce texte de jeunesse publié par Aurore Sand en 1831 ; elles en constituaient manifestement la suite inédite.

Après avoir établi le texte de cette suite retrouvée, il convenait, pour une publication, de vérifier le texte déjà publié du début, en se reportant au manuscrit conservé à la Bibliothèque Nationale. J'eus la surprise de découvrir une page inédite d'introduction. Je pus ensuite constater (mais ce n'était pas vraiment une surprise) combien le texte établi par Aurore Sand était fautif. Pardonnons pour la ponctuation : elle est souvent manquante et parfois aberrante dans le manuscrit, mais est-ce une raison pour se livrer à un saupoudrage intempestif de virgules ou de points-virgules, et pour la plupart en dépit du bon sens ou de l'intention exprimée par la romancière. Passons sur de petites mais trop nombreuses fautes de lecture : *du feu* au lieu de *un feu*, *préservèrent* au lieu de *préseraient*, *des phrases* au lieu de *tes phrases*, *perçait* au lieu de *perçant*, *il trouva* au lieu de *et trouvant*, *Monte Pumento* au lieu de *Monte Frumento*, etc. De tels exemples sont innombrables ; signalons également une grave erreur d'impression des pages 82 et 83 qui rend le texte incompréhensible. Des mots sont oubliés : *alors*, *en*, *mais*, *les*, *jusque*, *se*, *jeune*, *singulière*, *vouloir*, *la modeste* et, etc. ; jusqu'à l'indication du chapitre 4 ; il est vrai que quelques mots sont ajoutés (*comme*). Mais de graves erreurs de lecture détournent le sens du texte : *maintenant préservés* au lieu de *miraculeusement préservés*, *je vous ai permis* au lieu de *je vous ai persuadé*, *la rose ardente de sa bouche* au lieu de *le rose ardent de sa bouche*, *s'appuyant* au lieu de *s'asseyant*, *quelques années plus loin* au lieu de *quelques alinéas plus loin*, *ainsi le souffle* au lieu de *ah si le souffle*, *foin l'homme* au lieu de *fuis l'homme*, *danseuses* au lieu de *duchesses*, *impossible* au lieu de *imperceptible*, *moins profitable* au lieu de *improfitable*, etc.

Une page avait été déchirée dans le carnet de la Bibliothèque Nationale ; or le livre publiait le texte de façon continue en comblant la lacune correspondante. Trois hypo-

thèses étaient à envisager : ou la page avait été déchirée depuis 1831, ou Aurore Sand avait comblé le vide en inventant un texte de liaison, ou il existait un autre texte permettant de combler ce vide. La réponse se trouvait certainement dans la copie du manuscrit conservée à la collection Lovenjoul à Chantilly; d'autant qu'une note de Georges Lubin dans la *Correspondance* indiquait que, dans le manuscrit inédit du premier roman de Sand *La Marraine*, lui aussi conservé à Chantilly, il y avait une autre version d'une partie de l'*Histoire du rêveur*. Outre la solution de l'énigme de la page déchirée, j'ai eu la surprise de découvrir quelques pages de Sand donnant un début inédit d'*Histoire du rêveur*, ainsi qu'un brouillon du commencement de la partie éditée. J'ai pu également constater que la lettre publiée par G. Lubin sous le n° 256, et qui est en fait le début du roman *La Marraine*, forme, ainsi que sa suite, un premier état de la seconde partie d'*Histoire du rêveur*.

Tous les éléments étaient ainsi réunis pour éditer le texte le plus complet possible de l'*Histoire du rêveur* et en établir une édition conforme aux divers manuscrits, et révéler ainsi un des premiers essais romanesques de la future George Sand.

\*\*\*

C'était compter sans un coup de théâtre. Alors que le texte était composé et que les épreuves étaient corrigées, alerté par une note — à vrai dire inexacte — de Mme Marix-Spire sur une copie du début d'*Histoire du rêveur* qui se trouvait dans les archives Lauth-Sand, j'ai consulté l'oracle — je veux dire Georges Lubin — qui m'a indiqué deux fragments de manuscrits conservés à la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris. L'un (Fonds Sand, 0112) est faussement répertorié comme un manuscrit de *La Grotte des chèvres*; il s'agit en fait d'un texte sur Adam et Eve, dont les deux pages repliées ont dû servir de chemise au manuscrit suivant; George Sand a noté :

« *La grotte des chèvres*  
1829

*limbes du cerveau* »

L'autre manuscrit (Fonds Sand, 0114) est un brouillon, assez corrigé, des chapitres 2 (*Le chanteur*) et 3 (*L'éruption*) de la première partie d'*Histoire du rêveur*; il n'était plus question d'en tenir compte dans l'appareil critique; il sera publié dans un prochain numéro.

\*\*\*

La datation d'*Histoire du rêveur* n'est pas chose aisée. Nous pouvons tout de suite écarter la date portée par Maurice Sand sur le carnet de la Bibliothèque Nationale : « 1825 ou 26 ». Le manuscrit de la suite est écrit en partie sur un papier à la date de 1829, dont on retrouvera les filigranes notamment dans le manuscrit des *Couperies* et jusque dans la lettre n° 329 (« *Épître romantique à mes trois amis* ») du 2 décembre 1830. Une autre partie est écrite sur le même papier que le manuscrit de *La Marraine* et que les lettres du 21 mai et du 1<sup>er</sup> juillet 1829 aux Decerfz. Pour tout embrouiller, les quelques pages de la collection Lovenjoul portent un filigrane daté 1827.

Il semble cependant raisonnable de penser que le texte est légèrement postérieur au roman *La Marraine* puisqu'il en réutilise un fragment. Ce roman avait été pour ainsi dire « commandé » par Jane Bazouin le 20 juillet 1829 (cf. *Correspondance*, t. I, p. 561 n.), réclamé le 15 novembre (*id.*, p. 560), et probablement envoyé en novembre (*id.*, p. 561); Jane Bazouin en accuse réception et le commente par une lettre du 22 décembre (*id.*, p. 561 n.). Notre texte a dû être écrit au début de 1830, comme semble le confirmer le début de millésime « 183 » porté en tête de la lettre « *A Jane* » de la seconde partie d'*Histoire du rêveur*.

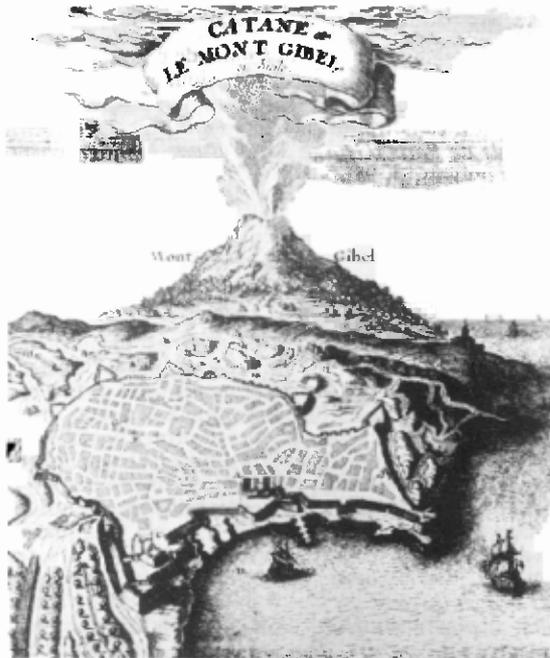
Relevons, mais sans pouvoir donner de précision supplémentaire, que Spoelberch de Lovenjoul a signalé, parmi les « ouvrages annoncés qui n'ont jamais paru », *Le Rêveur* (est-ce notre histoire ?) pour la *Revue et gazette musicale de Paris* (George Sand, *Etude bibliographique sur ses œuvres*, p. 95).

\*\*\*

La construction de l'*Histoire du rêveur* est pleine de fantaisie. La seconde nuit (ce qui laisse supposer l'existence d'une première nuit) s'ouvre sur un dialogue de la narratrice que nous appellerons Aurore avec Tricket, qui va raconter une histoire merveilleuse; Aurore s'installe dans son hamac. C'est alors le récit intitulé *La Grotte des chèvres*, contant l'aventure d'Amédée sur les flancs de l'Etna; le quatrième chapitre est à peine commencé que Tricket interrompt son histoire et s'envole, marquant la fin de la première partie. Dans un bref *Avis*, Aurore, tentant d'excuser son décousu, conseille aux lecteurs pressés de sauter la seconde partie et annonce le retour de Tricket après quelques semaines d'absence. La seconde partie commence elle aussi par un dialogue entre Aurore et

Tricket, Aurore lit alors une longue lettre à son amie Jane, mais est sans cesse interrompue par les réflexions de Tricket; la lecture une fois achevée, le dialogue se poursuit; Aurore, afin de s'endormir, demande à Tricket de reprendre son conte. Nous assistons au réveil d'Amédée après sa nuit fantastique sur l'Etna et à son retour à l'auberge. Après une lacune, nous nous trouvons dans une villa princière, où diverses personnes discutent des mérites de la chanteuse Portia; bientôt arrive Amédée qui se mêle à la conversation. Le second chapitre est consacré au concert de Portia. Le soir descend sur les cimes de l'Etna... et le manuscrit s'achève ici.

Dans cette construction capricieuse et décousue, entrelardée de digressions, on aura reconnu l'influence directe de Laurence Sterne et particulièrement de son *Tristram Shandy*, dont le nom a pu inspirer celui de Tricket.



Sterne est d'ailleurs salué dans le cours du texte (de même que Tristram Shandy est cité) : « *Toucher à la gloire de Sterne, c'est une profanation dont je n'ai pas l'audace* ». Quant à l'histoire elle-même, dans son mélange de fantastique et de musique, elle porte l'empreinte d'E.T.A. Hoffmann qui marquera si profondément l'œuvre de George Sand; on lira avec intérêt à ce sujet les pages consacrées à *Histoire du rêveur* par Thérèse Marix-Spire (*Les Romantiques et la Musique, Le cas George Sand*, p. 167 et 200-204); cette influence est encore plus manifeste dans la partie inédite du concert et des mésaventures du claveciniste Pezzanini, singulière préfiguration du « *Conte d'une grand-mère* », *L'Orgue du Titan*.

Le choix de la Sicile peut sembler étonnant. Certes, évoquant ses pensées de jeunesse, Sand écrit dans *Histoire de ma vie* : « *J'ai souvent rêvé de lointains voyages. [...] quelque jour je partirai, j'irai au bout du monde. Je verrai l'Etna et le mont Gibel* » (t. I, p. 860). Annarosa Poli a recherché les sources d'inspiration de cette histoire sicilienne (*L'Italie dans la vie et dans l'œuvre de George Sand* p. 14-15) : le *Voyage pittoresque en Sicile* de Gigault de la Salle (1822) « *avec ses vues de la Grotte des chèvres, et de l'intérieur du cratère de l'Etna* », le *Voyage critique à l'Etna en 1818* de J.A. de Gourbillon (1820) et les *Lettres sur la Sicile* du marquis de La Foresta (1821). Mme Poli mentionne l'existence d'un ténor italien Giuseppe Polidoro, mort à Naples en 1873, qui donnera son nom à l'un des personnages du récit. Elle souligne également que Sand reprendra en 1853 pour son roman *Le Piccinino* le cadre de la Sicile, pays qu'elle avoue ne pas connaître.

♦♦

Outre l'admiration proclamée ici — et fort précocement — pour Jean-Jacques Rousseau, on retiendra la nouvelle version de la lettre d'Aurore à son amie Jane (sur Jane Bazouin, voir *Correspondance*, t. I, p. 999), texte dont la fantaisie ne doit pas masquer l'importance : la future George Sand y raconte, non sans raillerie, ses premiers essais romanesques, et narre avec émotion la mort du grillon — épisode biographique capital, sur lequel Sand reviendra dans *Histoire de ma vie* (t. II, p. 100-101) : « *J'habitais alors l'ancien boudoir de ma grand-mère [...] Je faisais mon bureau d'une armoire qui s'ouvrait en manière de secrétaire et qu'un cricri, que l'habitude de me voir avait apprivoisé, occupa longtemps avec moi. [...] la servante l'avait écrasé en fermant la*

fenêtre. J'envelis ses tristes restes dans une fleur de *datura* [...] je ne saurais dire quelle impression me fit ce puéril incident, par sa coïncidence avec la fin de mes poétiques amours. J'essayai bien de faire là-dessus de la poésie [...] mais, tout en écrivant la Vie et la Mort d'un esprit familier, ouvrage inédit et bien fait pour l'être toujours, je me surpris plus d'une fois tout en larmes. Je songeais malgré moi que ce petit cri du grillon, qui est comme la voix même du foyer domestique, aurait pu chanter mon bonheur réel, qu'il avait bercé au moins les derniers épanchements d'une illusion douce [...] La mort du grillon marqua donc, comme d'une manière symbolique, la fin de mon séjour à Nohant. Je m'inspirai d'autres pensées, je changeai ma manière de vivre [...] J'ébauchai une espèce de roman qui n'a jamais vu le jour; puis, l'ayant lu, je me convainquis qu'il ne valait rien, mais que j'en pouvais faire de moins mauvais, et qu'en somme il ne l'était pas plus que beaucoup d'autres qui faisaient vivre tant bien que mal leurs auteurs. Je reconnus que j'écrivais vite, facilement, longtemps, sans fatigue; que mes idées, engourdies dans mon cerveau, s'éveillaient et s'enchaînaient, par la déduction, au courant de la plume; [...] enfin, que, de tous les petits travaux dont j'étais capable, la littérature proprement dite était celui qui m'offrait le plus de chances de succès comme métier, et, tranchons le mot, comme gagne-pain ».

Le temps a ici établi une certaine distance avec l'événement, mais lui a assigné sa place dans la trajectoire biographique de la future George Sand. L'émotion vive des premiers essais a fait place au souvenir mûri d'un de ces petits faits qui changent une destinée. Du passe-temps, l'écriture va devenir peu à peu pour elle un de ces « *petits travaux* » avant d'être bientôt envisagée comme un métier. Des souvenirs de voyage (*Le Voyage chez M. Blaise en mars 1829, Voyages en Auvergne et en Espagne en août*), Aurore va s'essayer à la forme romanesque puis au récit fantaisiste et fantastique. La seconde partie d'*Histoire du rêveur*, qui réutilise avec brio la lettre à Jane un peu à la manière dont un musicien écrit des variations, est symptomatique : le plaisir d'écrire se marie avec l'exercice de style, dans l'apprentissage de la forme narrative. Par ses brouillons et ses différentes versions d'un texte, *Histoire du rêveur* nous aide à mieux cerner ce moment où la jeune Aurore ne se contente plus de raconter une histoire, mais recherche comment mieux la conter. Elle prend conscience des artifices et des richesses du roman et du conte. Et déjà, dès *Histoire du rêveur*, apparaissent deux thèmes fondamentaux qui nourriront toute l'œuvre de George Sand : l'Italie et la musique. ■

## Manuscrits et établissement du texte

- Signalons pour mémoire l'édition originale : George SAND. *L'Histoire du rêveur* suivie de *Jehan Cauvin* (Editions Montaigne, 1931), avec une préface d'Aurora Sand. *L'Histoire du rêveur* avait été auparavant publiée dans la *Revue des Deux Mondes* du 1<sup>er</sup> novembre 1924.

- Bibliothèque Nationale, Département des Manuscrits : N.a.fr. 13642 (désigné dans le relevé de variantes sous l'abréviation *Ms. B.N.*).

Carnet en cartonnage vert, portant sur le premier plat une étiquette de la main de Maurice Sand :

« une nouvelle  
commencée  
par G. Sand  
1825 ou 26 »

A l'intérieur, étiquette du papetier Dumoulin, N° 13, Rue du Fg Montmartre.

Les f°s 1 à 9 ont été arrachés; il n'en reste que des débuts ou fins de mots en marge.

Les f°s 10 à 39 sont remplis au recto et au verso (à l'exception de deux pages blanches qui ont été sautées) d'une écriture très serrée, régulière et soignée, qui laisse supposer qu'il s'agit d'une mise au net. Les dernières pages sont d'une main plus rapide, et présentent davantage de ratures. Le f° 31 est en partie déchiré (voir variantes 145 à 153).

Les f°s 40 à 81 sont restés vierges, sauf deux notes portées au crayon à l'envers du carnet :

— [f° 81 v°] « *Les deux faces de la vie et de la mort de Marie de médicis, par Mathieu de Morque.* »

— [f° 80 v°] à *Venise Retz fait la cour à la S<sup>e</sup> Vendran-cina / l'ambassadeur de France ou résident Maillé / l'envoyé en Lombardie / Monsieur frère du roi à Blois projet de se défaire de Richelieu / confidentissime le précipiter dans nos pensées il a / le crâne étroit. la reine est si bonne. elle ne / donnait rien à force de ne rien refuser. / Mazarin se trouva sur la tête de tout le monde dans le / tems que tout le monde croyait encore l'avoir à ses côtés ».*

- Bibliothèque Spoelberch de Lovenjoul, Chantilly : E 805 (désigné dans le relevé de variantes sous l'abréviation *Lov.*).

— f° A [note de G. Vicaire :]  
[r°] George Sand / La Grotte des chèvres / nouvelle inédite  
[v°] 94 feuillets plus les ff. A à H (les ff. E, H, 94 blancs).  
9 novembre 1912.

— f° B [note du vicomte Spoelberch de Lovenjoul :]  
« Copie de la main de M<sup>me</sup> Maurice Sand, d'un ouvrage de jeunesse de George Sand, dont elle possède le manuscrit, et qui contient l'épisode du Grillon replacé aussi dans la Mairaine. En me cédant le manuscrit de ce dernier ouvrage, M<sup>me</sup> Maurice Sand s'est engagée à ce que celui-ci ne serait jamais publié.

S.L.  
1896. »

— f° C [idem :]

« Tout ceci se suit : Le commencement complète en partie ce qui manque dans le cahier (entre les mains de M<sup>me</sup> Maurice Sand) dont les seize premières pages sont déchirées. Toutefois, tout le début manque toujours.

S.L.  
1<sup>er</sup> octobre 1896 »

— suivent 2 ff. doubles D-E et F-G, formant 8 pages in-8, les ff. F-G filigranés J WHATMAN /1827 (le f° E blanc) : manuscrits autographes de la 2<sup>de</sup> nuit et de *La Grotte des chèvres*, version abondamment raturée et corrigée du 1<sup>er</sup> chapitre d'*Histoire du rêveur*.

— f° 1 à 84 : copie (sur le recto seulement) par Lina Sand du Ms. B.N. ; copie très soignée et fidèle, respectueuse des graphies et des particularités du manuscrit (voir variantes 145 à 153) ; f° 86 à 89 : copie par Lovenjoul du f° D ; f° 90 à 93 : copie commencée par Lina Sand et terminée par Lovenjoul des f° F-G.

• Le manuscrit de *La Mairaine* est conservé à la Bibliothèque Spoelberch de Lovenjoul sous la cote E 821 (désigné dans le relevé de variantes sous l'abréviation *Marr.*). On en trouvera la description et la publication des premières pages dans la *Correspondance*, t. I, p. 561-564. Nous avons relevé dans l'appareil critique les variantes de ce début de *La Mairaine* (f° 3 à 6) par rapport au texte du chapitre premier de la seconde partie d'*Histoire du rêveur*. Le texte de *La Mairaine* se poursuit, sans coupure, ainsi :

« [...] celle de la plante embaumée.  
Mais combien me fut amère la solitude de ma retraite, combien j'eus de peine à me réconcilier avec la vue des objets qui me rappelaient ma perte et mes regrets ! papier, plumes, encre, bureau, j'aurais donné tout au Diable et je n'aurais peut être pas si mal fait.

*A peine revenue de la plus poignante douleur, à peine rétablie de la plus misérable attaque de goutte, je reprends ma plume abandonnée. Mes idées sont dans un étrange désordre, celui qui règne dans mes papiers, n'est pas moins décourageant. Quoi il va falloir recopier et réunir tout ce volume ! Non le Ciel m'en préserve j'aimerais mieux le manger, j'aimerais mieux vivre de papier tout le reste de ma vie »* etc.

• Le manuscrit de la suite inédite a été désigné par le sigle *Ms. B* (collection particulière).

Il se compose de 12 feuillets in-8 (dont 5 feuillets doubles), écrits au recto et au verso d'une petite écriture serrée, sur des papiers divers :

— f° 1, 2-3, 4-5 : papier vergé crème avec filigrane imagé qui se retrouve dans le ms. de *La Mairaine* et les lettres aux Decerfz (21 mai et 1<sup>er</sup> juillet 1829).

— f° 6-7, 10-11 : papier bleuté filigrané GELL CRAWON / 1829.

— f° 8-9, 12 : papier bleuté filigrané : LA [dessin d'une croix ou d'un trèfle] J<sup>E</sup>.

Nous avons distingué trois fragments différents :

— Fragment A : f° 4 v°-5 r° ; ce fragment avait été écrit sur une grande page qui a été ensuite pliée et réutilisée au verso.

— Fragment B : f° 1 r° et v°

— Fragment C : f° 2 à 12, texte continu à l'exception du fragment A qui vient s'y intercaler.

## La présente édition

Le texte que nous donnons est conforme aux manuscrits, dont il respecte les graphies et les abréviations. Nous nous sommes cependant permis d'uniformiser la présentation (par exemple en allant à la ligne pour les répliques, que nous avons fait précéder d'un tiret), ainsi que la ponctuation et l'accentuation, souvent aberrantes, incohérentes ou défailantes, de façon à rendre le texte lisible ; notre intervention a été limitée au strict nécessaire.

Dans le relevé de variantes, les mots entre crochets droits [ ] ont été rayés sur le manuscrit. Lorsqu'une variante n'est suivie d'aucune référence, c'est qu'il s'agit du manuscrit qui sert de base à l'établissement du texte publié. Deux leçons différentes d'un même passage sont séparées par deux points ; la version « définitive » étant donnée en premier lieu, suivie de la version antérieure.

## Histoire du rêveur

### 2<sup>DE</sup> NUIT<sup>1</sup>

Tricket comme vous voyez est sérieux quand je veux<sup>2</sup>. Il est gai aussi quand je suis disposée à l'être. Je lui reproche souvent d'être fantasque. — Point, répond-il, c'est vous qui l'êtes. Qu'est-ce que d'être grave ou plaisant, à mes yeux<sup>3</sup> ? Pour placer votre esprit dans ces diverses situations, il faut un concours de circonstances extérieures qui n'existent pas pour moi. Quand j'ai voltigé sur la brise du soir, quand j'ai sommeillé dans le calice d'une fleur, ou quand j'ai dansé sur une nuée je ne sais guères ce que c'est que de réfléchir tout se borne pour moi à la sensation d'exister.

— Oh que cette situation est douce pour toi en effet Tricket. Si je pouvais comme toi chevaucher la brise et la nuée, que de plaisirs m'offrirait la nature.

— Que demain cette faculté vous soit accordée, et je ne vous donne pas huit jours pour en être rassasiée. Où est l'homme qui place son bonheur dans la possession, n'est-il pas toujours à rêver quelque bien au delà, et son plaisir<sup>4</sup> n'est-il pas comme la flamme qui s'éteint dès qu'elle a dévoré ?

— Et toi Tricket tu n'es donc pas tourmenté de ce mal sans nom qui fait que l'homme appelle toujours une destinée inconnue, dont le désir le rend insensible aux biens qu'il possède ? Tu es donc moins qu'un homme ? si ton imagination glacée se contente du présent, si comme tu le dis, tu ignores l'avenir, s'il est vrai que demain tu peux cesser d'être et qu'aujourd'hui tu ne sois pas dévoré d'impatience et d'inquiétude, non tu n'es pas égal à moi, tu végètes comme la plante, tu subsistes comme la masse inerte...

Je fus interrompue dans cette sublime déclamation par un éclat de rire de Tricket si bruyant et si prolongé que je craignis qu'il m'éveillât tout le voisinage. Mais par un prodige attaché à sa nature fantastique, il est présumable que mes oreilles furent seules frappées de ce bruit car mes bengalis qui dormaient sur la cheminée de mon cabinet, ne relevèrent pas même leurs petites têtes pourprées cachées sous le duvet de leurs ailes. Je vis bien à son air qu'il allait me refuter victorieusement. Arrête arrête Tricket, lui dis-je, et ne foudroye pas la pauvre humanité. Tu sais comme je l'estime peu au fond du cœur, et j'ai plutôt besoin que tu la défendes pour m'empêcher de la haïr.

— Je veux te raconter, me dit Tricket, l'histoire d'une maligne fée de mes amies qui se divertit aux dépens d'un fou qui te ressemblait.

— Quoique la comparaison puisse être peu flatteuse, répondis-je, je n'aime rien tant que les histoires<sup>5</sup> où il entre du merveilleux et je te promets bien que je ne me soucie pas du tout de les comprendre. Raconte donc mon bon génie raconte longuement.

Je suspendis alors mon hamac, aux anneaux<sup>6</sup> destinés à bercer mes songes dorés. J'allumai ma lampe de porcelaine dont la transparente blancheur répand comme une clarté de lune dans ma cellule, et<sup>7</sup> grimpant à mon lit aérien<sup>8</sup>, je m'y endormis profondément, tandis que Tricket perché sur les tresses<sup>9</sup> de fil qui forment l'araignée de mon hamac, me raconta l'histoire suivante dont je ne perdis pas un mot car personne ne possède au plus haut degré<sup>10</sup> que moi, toutes les douceurs du sommeil magnétique qu'on appelle somnambulisme<sup>11</sup>, bien que ce mot

n'exprime qu'une de ses qualités. Cet état de l'âme et du corps a été jusqu'ici fort peu observé et je me propose de faire<sup>12</sup> chaque jour l'analyse des accidens de mon sommeil afin de vous amener peut-être mes chers amis, à d'importantes découvertes sur la nature et le siège de l'âme. Quoiqu'il en soit, Tricket parla ainsi —

## Histoire du rêveur<sup>13</sup>

### 1<sup>er</sup> Chapitre

#### LA GROTTÉ DES CHÈVRES

Par une belle matinée<sup>14</sup> du mois de juin, vers la fin du siècle dernier, un beau jeune homme<sup>15</sup> s'avancit dans cette contrée admirable qui forme la base de l'Etna du côté de Catane, et qui en raison de sa position, porte le nom de *regione Piemontese*. Il allait visiter<sup>16</sup> le volcan gigantesque de la Sicile et comme ce n'était pas la première fois qu'il entreprenait cette excursion<sup>17</sup>, il n'avait pas jugé nécessaire de se munir d'un guide surtout dans la<sup>18</sup> partie riante et habitée qu'il parcourait et dont chaque sentier, chaque vallon couvert de fleurs et de fruits, chaque coteau tapissé de vignes<sup>19</sup>, lui étaient devenus familiers dans ses fréquentes promenades. Il montait un beau et bon cheval qu'il laissa à Nicolosi, village d'un aspect assez sombre, bâti de laves et de basaltes et servant de limite entre le pays enchanté que notre voyageur venait de franchir<sup>20</sup> et la région déserte<sup>21</sup> et sauvage qui s'élève rapidement vers la sommité de l'Etna. Après s'être reposé quelques heures et avoir loué une mule, la plus vigoureuse qu'il pût trouver dans le bourg et ce n'était pas beaucoup dire, il repartit vers 5 h de l'après-midi<sup>22</sup>; déterminé à marcher toute la soirée et toute la nuit<sup>23</sup> afin d'arriver au cratère au lever du soleil et d'y contempler le plus magnifique spectacle de l'univers : toute la Sicile déployée en triangle sous ses pieds et baignée de l'immense mer, où la vue ne rencontre plus de bornes que du côté du détroit et des monts de la Calabre.

— Il me semble, mon bon Tricket, dis-je en interrompant le narrateur, que tu fais tes phrases un peu longues.

— Elles ne le sont pas encore assez pour être à la mode, me répondit-il sans se déconcerter et il continua.

— Le voyageur eut un assaut<sup>24</sup> à soutenir contre le

babail de l'hôtesse de Nicolosi qui voulait l'engager à prendre un guide. « Sainte Vierge ! disait-elle<sup>25</sup>, c'est une véritable folie que de vous engager ainsi tout seul<sup>26</sup> dans ces bois où il est si facile de s'égarer, que nos pâtres eux-mêmes s'y égarent tous les jours<sup>27</sup>. Et si vous alliez vous engoutir dans une de ces cheminées souterraines qu'on rencontre à chaque pas, Giesù mio signore, ne vous exposez pas ainsi, car si vous échappez aux dangers de la route, qui sait<sup>28</sup> quels malins esprits peuvent se jouer de vous et vous jeter en bas de la montagne<sup>29</sup> ! Il y a un certain génie malfesant qu'on appelle...

— Vous me conterez cette histoire demain ma bonne hôtesse, interrompit le voyageur. Aujourd'hui elle retarderait trop mon départ. Je pense que les malins esprits m'attaqueront<sup>30</sup> aussi bien avec une escorte de cent hommes, s'ils ont envie de contrarier ma marche<sup>31</sup>. J'ai déjà fait cinq ou six fois ce chemin<sup>32</sup> et je dois le connaître assez bien pour m'y maintenir avec quelque attention.

— Et puis<sup>33</sup>, pensa-t-il en s'éloignant de Nicolosi au trot de sa mule, et en traversant la plaine inclinée, couverte de cendres rougeâtres qui domine le village, mon plaisir sera sans mélange. Si je parviens seul au terme de ce désert terrible et majestueux, je n'aurai pas à essuyer les éternels et fatigans avis d'un guide qui veut se rendre nécessaire et doubler son importance en vous exagérant les dangers du chemin. Je n'aurai pas non plus l'importune distraction de ses explications plates et grossières, ni l'inquiétante contrariété de ses fatigues feintes ou réelles, ni l'embarras de ces mille ruses perfides par lesquelles ils cherchent à faire doubler leur salaire et manquer votre voyage. Il faut être seul pour sentir toute l'exhaltation qu'une nuit sur l'Etna est capable d'inspirer. La présence d'un être de mon espèce me rappellerait que je suis un homme, et seul avec le vent et la neige, j'espère l'oublier. Je veux pouvoir enfin abandonner<sup>34</sup> mon âme au désordre de ces éléments fougueux qui règnent en maîtres absolus sur une terre<sup>35</sup> déchirée et bouleversée chaque jour au gré de leur caprice.

Le jeune homme dans son enthousiasme ne manqua pas de s'identifier avec Empédocle. Sa<sup>36</sup> situation l'exigeait rigoureusement quoiqu'il fût le plus beau tems du monde et que rien ne rendît l'approche du volcan périlleuse<sup>37</sup>.

Il arriva sans difficulté à la grotte des Chèvres<sup>38</sup>, station ordinaire des voyageurs et seul gîte qu'ils puissent trouver dans cette forêt inhabitable. Il y fit les préparatifs d'usage pour y passer le moins mal possible la première partie<sup>39</sup> de la nuit, c'est-à-dire qu'il coupa de l'herbe qu'il plaça devant sa mule attachée<sup>40</sup> à un arbre



*La grotte des chèvres (Voyage pittoresque en Sicile, de Gigault de la Salle).*

voisin; qu'il abattit du bois et alluma un feu que la température glacée de cette région rend indispensable<sup>41</sup>, et auprès duquel il fit un souper assez frugal dont il s'était précautionné en quittant l'auberge de Nicolosi<sup>42</sup>. Après quoi, il donna un dernier coup d'œil à sa monture que ses habitudes rustiques et sa sobriété naturelle préservaient du besoin de l'enthousiasme pour s'accommoder de sa position<sup>43</sup>. Puis il ranima le feu en y traînant la moitié<sup>44</sup> d'un bouleau desséché<sup>45</sup>, et s'enveloppant dans son vaste manteau, il chercha à goûter quelques heures de sommeil en attendant celle<sup>46</sup> de se remettre en route; cependant il ferma en vain les yeux. En vain il s'étendit sur son lit de feuilles sèches et y changea vingt fois de position, quoiqu'il s'assurât<sup>47</sup> bien en examinant sévèrement son âme ferme et aventureuse qu'elle ne recelait pas la plus légère émotion de crainte. Soit la nouveauté de sa situation dans cette imposante solitude, soit la subtilité d'un air qu'il n'était pas accoutumé à respirer, il lui fut impossible de s'endormir<sup>48</sup>. L'abondance et la vivacité de ses pensées fatiguaient son cerveau. Tous ses nerfs éprouvaient une excitation extraordinaire. Tantôt la chaleur du foyer le suffoquait<sup>49</sup>, mais s'il écartait un peu son manteau pour s'alléger le froid le saisissait et le faisait frissonner de la tête aux pieds: tantôt il lui semblait que des voix humaines se mêlaient aux plaintes du vent dans les vieux chênes de la forêt. Il les écoutait avec un plaisir<sup>50</sup> mélancolique et puis son imagination leur prêtant des modulations qu'elles n'avaient pas il les répétait intérieurement jusqu'à ce qu'il fût excédé de leur monotonie. Enfin renonçant au sommeil, il s'assit<sup>51</sup> et resta, les coudes appuyés sur ses genoux et ses yeux fixés sur la braise rouge de son foyer d'où s'échappaient sous mille formes<sup>52</sup> et avec mille ondulations variées, des flammes blanches et bleues. C'est là, pensait-il, une image réduite des jeux<sup>53</sup> de la flamme et des mouvements de la lave dans les irrptions de l'Etna<sup>54</sup>. Que ne suis-je appelé à contempler cet admirable spectacle dans toutes ses horreurs! Ou que n'ai-je les yeux d'une fourmi pour admirer ce bouleau embrasé! Avec quels transports de joie aveugle et de frénésie d'amante, ces essaims de petites phallènes blanchâtres viennent s'y précipiter! Voilà pour elles le volcan<sup>55</sup> dans toute sa majesté! Voilà le spectacle d'un immense incendie. Cette lumière éclatante les enivre et les exhale comme ferait pour moi la vue de toute la forêt embrasée<sup>56</sup>. La nature n'a rien fait de misérable<sup>57</sup>. Tout y jouit d'une richesse relative de sensations, tout y possède des trésors de jouissance et des torrens de délices. Au milieu de la Création l'homme est de tous les êtres celui qui avec plus de facultés pour apprécier le bonheur se montre plus ingrat devant tant de bienfaits<sup>58</sup>...

Une sorte de frémissement qui se fit entendre non loin

du voyageur interrompit le cours de ses pensées. Il porta la main à ses pistolets<sup>59</sup> et levant les yeux il aperçut de l'autre côté du foyer<sup>60</sup>, au travers de la fumée qui se déployait en légers tourbillons tantôt blancs et opaques, tantôt transparens comme un voile de gaze, une longue et noire figure où brillaient deux gros yeux effarés<sup>61</sup> et que surmontaient deux longues oreilles. Heureusement pour le voyageur il était esprit fort. Aucun<sup>62</sup> sentiment de terreur n'altérait sa vue et son jugement; il reconnut<sup>63</sup> sa pauvre mule qui transie de froid avait réussi à se détacher, et s'étant approchée machinalement du brazier fixait sur cet objet éclatant des regards d'une terreur panique et stupide. Son cavalier s'approcha d'elle, lui frotta les flancs avec une poignée d'herbe sèche, et lui replaçant la bride il se remit en marche comme la lune commençait à blanchir l'horizon<sup>64</sup>.

## Chapitre 2<sup>65</sup>

### LE CHANTEUR<sup>66</sup>

Il avait encore quelques milles à faire au travers des bois de chênes verts, de sapins et de bouleaux dont cette partie du mont, appelée *regione silvosa*, est couverte, avant que d'arriver à la région des neiges et des glaces qui environnent le cratère. Le chemin était facile et assez doux aux pieds de la mule quoique s'élevant rapidement à mesure qu'elle avançait. Le vent s'était calmé avec le lever de la lune et le froid devenait beaucoup moins rigoureux surtout dans les parties abritées par la forêt. Le voyageur cheminait sous l'influence de pensées riantes et de sensations nouvelles. Il respirait avec délices cet air éthéré de la montagne qui peu à peu produit sur le cerveau une sorte d'ivresse. La solitude et la nuit exercent toujours sur nous, un effet moral qui se manifeste délicieux ou terrible suivant les nuances de notre caractère. Amédée, c'était le nom du voyageur, ne trouvait dans la majesté imposante de ces lieux que des sentimens de bien-être et d'enthousiasme. La Lune en s'élevant derrière les sapins, projetait leurs ombres gigantesques d'une colline à l'autre. Son rayon oblique perçant dans les intervalles jettait sur les objets une blancheur lumineuse qui les revêtait de formes fantastiques. Chaque genêt épineux agité par le vent, semblait un être animé, chaque bloc de lave

qui présentait ses aspérités bizarres et ses boursofflures cassantes, ressemblait aux ruines d'un édifice moresque. Le voyageur était plongé dans une de ces rêveries vagues pendant lesquelles une partie de notre âme ne s'aperçoit pas de ce qui occupe l'autre, lorsqu'un chant doux et plaintif comme la brise, s'éleva avec la lune du coteau boisé qui bornait l'horizon. Cette fois, dit-il, ce n'est pas une illusion, un hasard peu ordinaire amène quelqu'un cette nuit dans la forêt. Il faut que ce soit un voyageur comme moi ou un pâtre égaré...

C'était en effet le lai mélancolique d'un berger mais les intonations avaient une justesse et une pureté que rencontrent rarement ceux qui suivent en chantant les seules inspirations de la nature. A mesure que cette mélodie se rapprochait, Amédée qui était lui-même un excellent musicien et un chanteur plein de goût, acquérait la convention qu'un artiste fort habile et doué d'étonnantes facultés, était seul capable de remplir ainsi l'espace, du son de sa voix puissante sans le secours d'aucun instrument. Pourtant cette voix était trop suave, trop caressante, trop argentine parfois, pour s'exhaler d'une poitrine d'homme. Elle était aussi trop pleine, trop grave, trop sonore pour le gosier délicat d'une femme; c'était un mélange de ce qu'il y a de plus harmonieux dans les facultés musicales de chaque sexe. C'était à la fois une basse, un contralto et un tenore, c'était enfin une voix comme Amédée n'en avait jamais entendue même en ces chanteurs d'Italie qu'une consécration particulière dévoue au culte des muses et aux tourmens des furies.

Il s'arrêta pour mieux écouter. Mais comme la voix semblait monter il se remit en marche pour la suivre, s'étonnant avec raison, qu'on pût chanter avec cette précision, cette longue haleine et cette force prodigieuse en gravissant<sup>67</sup> une côte rapide au milieu d'un air vif et pénétrant. Ce chant mystérieux n'était ni moins bizarre ni moins ravissant que l'organe qui le modulait. C'était une invocation tantôt plaintive tantôt passionnée adressée aux Esprits de la montagne. Les paroles semblaient à peine astreintes aux règles de la versification et pourtant c'était une poésie enthousiaste et sauvage qui portait le caractère de l'improvisation. Elles arrivaient distinctes à l'oreille du voyageur, quoique le chanteur invisible parût marcher sur un autre sentier à quelque distance.

« Je te salue, Etna ! disait la voix. Géant parmi les géants, roi de la terre et des mers ! Esprits de la nuit ; vents qui soufflez sur les vieux arbres, fins souterrains qui frémisses sous les bruyères ; génies des ravins et des précipices, vous, qui légers comme l'air, reposez sur la pointe de ces roches fragiles que le poids d'un petit

oiseau ferait écrouler, vous qui dansez sur l'arène des cendres bleues et rouges du volcan sans y imprimer la trace de vos pas. Vous qui prenez pour monture, un flocon de neige emporté par l'ouragan ou un brin de mousse desséchée, enlevée à l'écorce des bouleaux, saluez tous le mont Gibel, le mont à la triple tête, le roi à la couronne flamboyante, le monarque à la robe de feu. »

« Et toi, ajoutait la voix en modérant son éclat et s'abaissant<sup>68</sup> par degrés vers une mélodie suave et religieuse, et toi douce et blanche reine des nuits, silencieuse Hécate, belle, éternellement jeune et belle, enveloppe-nous de tes reflets argentés, reçois l'hommage mystérieux et pur des enfans de la forêt antique. »

Ici le chanteur s'arrêta, et le voyageur transporté d'admiration et ravi de plaisir ne put résister au désir de voir l'incomparable artiste qui l'avait charmé. Il résolut de l'appeler par un chant du même genre. Se livrant donc aux inspirations de son génie musical qui le servit assez bien dans cette circonstance et trouvant facilement dans l'harmonie des terminaisons italiennes une sorte de rime libre à la manière de son compétiteur,

« Toi qui ravis mon âme de tes accens divins, s'écriait-il, toi qui m'as fait entendre une mélodie plus enchanteuse que la harpe d'or des Elus, qui que tu sois, homme ou femme, ange ou démon, sylphide ou nécroman, viens à moi, que je rende hommage au talent sublime<sup>69</sup> que tu possèdes. »

La voix d'Amédée était fraîche et belle, mais, quoique plus mâle que celle de son compagnon invisible, elle ne remplissait pas de même les vallons et les collines. Il faut, pensa-t-il, que mon adversaire soit placé bien favorablement et qu'un écho propice se charge de doubler le volume de sa voix, car je défie le plus robuste chanteur de lutter contre ce vent qui emporte les sons avant qu'on les lui ait confiés. En même tems il regardait de tous côtés, impatient de voir arriver son *inconnu*, lorsque la lune s'élevant dans l'air pur et bleu du firmament jeta une vive clarté sur le chemin jusqu'alors enveloppé dans l'ombre des arbres. Amédée vit distinctement, à deux pas de lui, un homme qui marchait sur le même sentier, mais sans que ses pas légers fussent trahis par le craquement des *rapilli* et des scories dont le chemin était semé. Amédée allait lui adresser la parole, lorsqu'il s'élança sur une arête de laves qui bordait le chemin et qui s'élevant progressivement forma bientôt comme une muraille de vingt pieds de haut si mince, si découpée, si fragile, que c'était un spectacle effrayant à voir qu'un<sup>70</sup> homme courant lestement sur cet édifice de cendre vitrifiée. Tout en volti-

geant pour ainsi dire il se remit à chanter les paroles suivantes sur un air animé et brillant :

« Esprits de la forêt vierge de toute domination pourquoi laissez-vous violer votre sanctuaire par des pas humains ? Vents du soir emportez le téméraire, rochers sourcilleux, brisez-le contre vos flancs aigus ! »

— Chante, chante, répondit Amédée, quand tu devrais me maudire, je m'enivrerais du plaisir de t'écouter.

La crête volcanique que suivait l'inconnu se trouvant tout d'un coup interrompue, Amédée fut effrayé de le voir sur le haut de ce rempart fragile qui semblait prêt à se pulvériser sous ses pieds. Mais le chanteur fit un saut de dix pieds de haut, sans que le moindre bruit accompagnât la chute de son corps, et se trouva à côté d'Amédée marchant avec la grâce et l'aisance d'un jeune montagnard dont il avait le costume. Sa taille délicate annonçait un enfant<sup>71</sup> de ce climat brûlant de la Sicile qui ne permet pas à la force physique de se développer. Il était vêtu à la manière du pays. Son chapeau rond et pointu était surmonté de plumes d'aigle, et un ample manteau écarlatte comme on en voit souvent aux *banditi* de quelque importance était élégamment drapé autour de lui.

— Compagnon, lui dit Amédée, permettez que je vous remercie du plaisir que vous m'avez fait éprouver. Je ne m'attendais guères à trouver dans ce désert, la voix enchantée du premier chanteur de l'Italie.

— Vous êtes louangeur, mon camarade, répondit le *ragazzo* en marchant toujours et sans se retourner vers Amédée. Cela seul vous ferait<sup>72</sup> signaler pour un Français si votre accent rude et fâcheux ne suffisait<sup>73</sup> pas pour cela. Mais vous pourriez bien vous tromper en me prenant pour un chanteur de profession.

— Je puis me tromper en ceci, mais du moins je suis certain que l'habit que vous portez n'est qu'un déguisement emprunté pour satisfaire une fantaisie, ou dans un but de commodité<sup>74</sup>.

— Voulez-vous dire que je sois une fille déguisée ?

— Non. Il y a bien dans la petitesse de votre taille et dans certaines notes de votre voix, de quoi faire naître quelques doutes à cet égard, mais vive Dieu ! ceux qui vous verront gravir sur les rochers et sauter en bas comme un chamois, ne vous soupçonneront pas d'avoir jamais porté des jupes. Je vous tiens donc pour un être du sexe masculin des plus intrépides mais non pour un pâtre des montagnes comme votre costume l'annonce. Ou la nature a fait de vous un prodige, ou vous avez fait vous-même de l'art du chant l'étude la plus approfondie,

car je jure qu'il n'y a pas un chanteur à Paris, à Vienne ou à Naples qui puisse vous être comparé.

— Peut-être que si vous m'eussiez entendu sur le théâtre de la Scala, vous m'eussiez sifflé. Mais dans le désert de l'Etna, votre imagination enflammée m'a merveilleusement secondé.

— Je n'en crois rien et j'espère que nous ne nous quitterons pas sans que vous m'ayez dit un nom qui doit être déjà célèbre ou qui ne tardera à le devenir. Allons il faut que vous soyez Polidoro dont parle toute l'Italie et que l'on attendait à Rome lorsque j'ai été forcé de quitter cette ville.

— Comme je me souviens fort bien de vous avoir vu à Rome il est probable que je n'étais pas à cette époque sur la route de Milan. D'ailleurs Polidoro a le double de mon âge.

— Nous sommes-nous donc rencontrés à Rome, dit Amédée, et ne voulez-vous pas vous faire connaître à moi ?

— Avant tout je vous ferai observer que vous êtes monté sur votre mule tandis que je suis à pied ce qui n'est pas commode pour faire la conversation. Je ne me soucie pas de fatiguer ma voix et de m'essouffler pour satisfaire votre curiosité.

— Cela est trop juste, je vais mettre pied à terre et nous monterons alternativement sur la mule. Il serait fâcheux<sup>75</sup> qu'une aussi belle voix s'altérât, quoique en vérité vous ne paraissiez pas tout à l'heure très soigneux de la ménager.

— Ne croyez pas cela, ma voix c'est ma vie, et j'aimerais<sup>76</sup> autant perdre l'une que l'autre. Mais, si les longs discours me fatiguent, il n'en est pas ainsi des plus longs airs. Je suis organisé pour chanter comme vous pour parler et c'est en chantant que je me repose. Mais ne descendez pas de votre mule, je suis fort léger et elle ne s'apercevra pas de ce surcroît de bagage. D'ailleurs je ne vous serai pas inutile, car je connais mieux que vous tous les sentiers de la contrée.

Sans attendre de réponse, l'homme sauta en croupe derrière Amédée, avec une agilité qui tenait du prestige. La mule qui ne s'attendait pas à ce renfort fit un bond si rapide que son cavalier, qui ne se tenait pas sur ses gardes, ne put l'empêcher de tourner subitement de la tête à la queue et de prendre le galop en descendant la montagne. Il s'efforça de la calmer et de la retenir mais tout fut inutile; à chaque instant elle doublait de vitesse. Amédée qui était un fort bon cavalier et un homme naturellement intrépide, ne songea d'abord qu'à rire de cette aventure, mais il conçut<sup>77</sup> de l'humeur lorsqu'il vit que son mali-

cieux compagnon pressait les flancs de l'animal et lui frappait continuellement les jarrets avec sa houssine pour la faire courir; l'impatience finit par se changer en colère chez<sup>78</sup> Amédée dont toutes les représentations ne faisaient qu'exciter la gaité de l'inconnu.

— Si vous ne finissez cette mauvaise plaisanterie, dit-il enfin, je vous avertis que je me débarrasse de vous en vous jettant par terre.

— Essaye donc ! dit le bizarre compagnon en redoublant ses coups sur la pauvre mule.

— C'en est trop, dit Amédée; et faisant un demi-tour sur lui-même il s'attendait à démonter d'un coup de poing son adversaire en apparence fort grêle. Mais il trouva une résistance sur laquelle il ne comptait pas. L'inconnu se cramponna autour de lui et le serrant de ses deux bras avec une force surnaturelle lui fit par cette strangulation ressentir une si horrible souffrance qu'il abandonna les rênes. La mule saisie d'un nouveau vertige, courait comme le vent, franchissant les amas de rochers et les courans de lave, qui s'opposaient à sa fuite rapide. De plus en plus effrayée de la lutte que ses deux cavaliers se livraient sur son dos, elle perdit jusqu'au sentiment de sa propre conservation et se précipita avec eux dans un ravin de plus de trois cents toises de profondeur.

## Chapitre 3<sup>79</sup>

### L'IRRUPTION

La lune dans tout son éclat brillait au milieu d'un ciel pur. L'arène de neiges du milieu de laquelle s'élève la triple cime de l'Etna et qu'on appelle *regione scoperta* étincelait de blancheur aux reflets de l'astre argenté. Après avoir passé entre Monte Nuovo et Monte Frumento en laissant sur la droite la Schiena del asino, on ne trouve plus de chemin tracé et l'on s'oriente vers l'Etna principal qui se trouve à découvert de tous côtés. C'est dans cette dernière région nommé fort improprement *piano del frumento*, que s'élevait jadis un monument quadrangulaire dont la tradition attribue la fondation à Empédocle. Au tems où se rapporte cette histoire, il n'offrait plus qu'une enceinte de pierres disposées en carré et ensevelies dans les cendres qu'elles ne dépassaient que de quelques pieds. Chaque irruption de l'Etna travaille à englou-

tir cette ruine qu'on appelait alors la Tour du philosophe et qui peut-être a disparu entièrement aujourd'hui. C'est là que deux hommes se reposaient la nuit dont nous venons de parler. L'un d'eux était étendu dans une sorte de sommeil léthargique et adossé contre quelques pierres sculptées depuis longtems abattues du fronton qu'elles avaient orné. L'autre se tenait à ses côtés dans une muette contemplation tantôt attachant sur lui son regard fixe, tantôt l'élevant sur la cime fumeuse du volcan. Amédée, car le dormeur était ce même voyageur que nous avons vu rouler au fond d'un précipice au chapitre précédent, essayait vainement de se réveiller. Il en éprouvait le désir. Il avait besoin de se soustraire à l'oppression indéfinissable que lui causait le regard de son compagnon, mais il n'était pas en son pouvoir de s'en affranchir. Enfin l'inconnu<sup>80</sup>, se penchant vers lui, lui passa la main sur le visage<sup>81</sup> sans le toucher en lui disant, C'est assez, et Amédée se souleva aussitôt et jettant autour de lui des regards égarés comme vous l'eussiez fait à sa place il tenta de quitter sa place et y réussit après avoir vaincu un léger engourdissement. Il regarda alors attentivement son compagnon et après s'être bien assuré que c'était le même petit homme au manteau rouge dans la compagnie duquel il était tombé au fond du ravin : — Ami, lui dit-il, veuillez m'expliquer comment après une si effroyable chute nous nous trouvons miraculeusement préservés de tout mal. Dites-moi si vous le pouvez où nous sommes et d'où nous venons.

L'inconnu qui était retombé dans sa contemplation de l'Etna, se retourna froidement vers lui.

— Ma foi, dit-il, cette explication n'est pas bien difficile à vous donner, d'autant plus que c'est la quinzième fois depuis un quart d'heure que vous m'adressez les mêmes questions sans vouloir entendre ma réponse. Nous venons de la *regione scoperta* où nous nous sommes rencontrés et nous voici près du cratère, dans la tour du philosophe.

— Cela est fort extraordinaire, dit Amédée en se frottant le front et cherchant à rassembler les forces de son cerveau dont il commençait à douter; ou je suis fou mon camarade, ou nous avons roulé ensemble...

— Allez-vous recommencer vos folies ? dit le chanteur en haussant les épaules. Votre délire n'est donc pas encore passé ? Allons buvez un peu à ma gourde. Cet accès de fièvre cérébrale s'en trouvera mieux.

En effet, pensa Amédée, il faut que je sois devenu fou, ou que je sois ressuscité après ma mort ce qui est moins probable. Il but quelques gouttes du breuvage que le chanteur lui présenta et il se trouva aussitôt plein de

force et de vie, sans pouvoir néanmoins perdre le vague souvenir des événemens inexplicables de la soirée.

— C'est donc un rêve que j'ai fait, dit-il. Cependant il m'a semblé que vous sautiez en croupe derrière moi et que ma mule...

— Encore ! dit l'inconnu. Finissez de grâce de battre ainsi la campagne. Nous avons fait route ensemble depuis la région des bouleaux jusqu'ici. Mais la subtilité de l'air a fait sur votre cerveau une trop vive impression ainsi qu'il arrive à beaucoup de voyageurs qui se hazardent à cette heure sur l'Etna. A mesure que nous montions votre délire a augmenté. Il est probable que sans moi vous vous fussiez en effet précipité dans quelque abîme, car vous aviez l'esprit frappé de cette fantaisie. Mais le hasard m'a donné à vous pour compagnon et pour guide et quoique vous vous soyez imaginé de me prendre pour ce que je ne suis pas, je ne veux point vous abandonner.

— Mais la mule ? demanda Amédée dans le cerveau duquel un reste de doute luttait encore contre les explications beaucoup plus raisonnables de son compagnon.

— La mule, répondit celui-ci, est attachée dans le bois à une place où nous la retrouverons facilement. J'ai vu que vous étiez hors d'état de vous tenir en selle. Je vous ai persuadé d'en descendre et de me suivre à pied. Ne vous en rappelez-vous point ?

— Pas le moins du monde, dit Amédée tristement. Je ne me rappelle que les rêves étranges que j'ai faits. Je les ai encore si présents, je serais si fort tenté de croire à leur réalité, sans les peines que vous prenez pour me ramener à la raison que je crains d'être devenu réellement fou dans ce maudit voyage.

— Rassurez-vous, dit le chanteur; j'ai souvent éprouvé cette sorte de vertige dans les régions élevées que j'ai parcourues. Demain vous ne vous en souviendrez plus. Vous êtes à moitié guéri depuis que vous êtes tombé dans une sorte d'accablement où je vous ai laissé à dessein quelques instans. Mais votre situation exige maintenant que nous marchions. Approchons de l'Etna.

Les deux voyageurs se prirent le bras afin de s'aider mutuellement contre la violence du vent et ils s'avancèrent sur la plaine del Frumento, tantôt s'enfonçant dans la neige jusqu'aux genoux, tantôt glissant sur les glaces, sur les amas de cendres et de scories d'où s'échappaient des vapeurs brûlantes.

Tout est prestige et fantasmagorie vers la cime du volcan. Cette neige éternelle du sein de laquelle s'exhalent des feux souterrains, cette flamme blanche et phosphori-

que qui brûle tranquillement sur la brèche du cratère, et comme un pâle fanal répand ses tristes lueurs sur la glace transparente, cette absence de tout être animé, ce silence de mort portaient dans l'âme d'Amédée de nouvelles agitations tumultueuses. Le silence de son compagnon lui devint pénible. Il eut besoin de le regarder, de distinguer enfin les traits de son visage pour s'assurer qu'un être de son espèce était à ses côtés. Chaque fois qu'il portait sur lui ses regards, les reflets de la lumière semblaient prendre une teinte verdâtre qui décomposaient<sup>82</sup> le coloris de son visage et empêchaient Amédée d'en apprécier la beauté. Il ne pouvait s'empêcher d'en admirer pourtant les lignes pures et délicates<sup>83</sup> mais cette pâleur livide, soit qu'elle fût l'effet du clair de lune, soit qu'elle fût l'empreinte de chagrins prématurés, portait un effroi involontaire dans<sup>84</sup> l'âme troublée du voyageur. Il eût voulu éviter le regard de ses grands yeux noirs où se peignaient la souffrance et la fierté dédaigneuse de toute compassion, lorsque, tout à coup, ces yeux se fixant sur Amédée prirent une vivacité si extraordinaire qu'ils semblaient deux globes ardents prêts à le consumer.

— Entendez-vous ? s'écria-t-il en lui pressant fortement le bras et lui montrant le cratère<sup>85</sup> lumineux.

— Je n'entends rien, répondit Amédée.

— Quoi, vous n'entendez pas une voix qui chante et qui m'appelle ? Adieu !

— Pour le coup, mon camarade, dit Amédée, c'est votre tour d'être fou. Mais je ferai pour vous ce que vous avez fait pour moi. Je ne vous abandonnerai pas seul à votre délire.

— C'est toi qui délires, répondit l'inconnu en élevant son manteau comme si c'eût été une paire d'ailes pour s'envoler. Reste ici ou retourne à la tour. L'esprit m'appelle. Je dois aller à mon maître.

— Voici un étrange effet de l'atmosphère, pensa Amédée. Il faut que tous deux nous tombions alternativement en démence, dans ce lieu sauvage et glacé. Allons ami, dit-il, reviens à toi. Nulle voix ne t'appelle. Ne cherche pas à m'échapper. Je veux te secourir et te suivre.

— Malheureux ! dit l'inconnu, tu n'entends pas ses accens divins ! que je te plains ! ton oreille est fermée aux sons ravissans de sa voix et aux accords aériens de la harpe éolienne !

Alors le jeune homme se mit à chanter de cette même voix prodigieuse et avec cet art inexprimable dont Amédée se souvint alors confusément d'avoir été déjà charmé.

« Oui, viens ! disait-il dans ces rimes mélodieuses qui semblaient faites pour son chant. « Viens mon roi. Ceins ta couronne de flamme blanche et de souffre bleu d'où s'échappe une pluie étincelante de diamans et de saphyrs ! » Me voici ! enveloppe-moi dans des fleuves de lave ardente, presse-moi dans tes bras de feu, comme un amant presse sa fiancée. J'ai mis le manteau rouge. Je me suis paré de tes couleurs. Revêts aussi ta brûlante robe de pourpre. Couvre tes flancs de ses plis éclatans. Etna, viens Etna ! brise tes portes de basalte, vomis le bitume et le souffre, vomis la pierre, le métal et le feu ! »

La voix du chanteur augmentait de volume avec son enthousiasme ; elle devint si éclatante que le vaste horizon semblait ne plus la contenir. Amédée sentit sa raison se troubler. Cédant aux prestiges qui l'entournaient, son cerveau s'embrasa. Un transport frénétique s'empara de lui. Il saisit plus fortement le manteau de son compagnon dont les pas légers semblaient ne plus effleurer le sol.

— Ne me laisse pas végéter dans cette vie réelle, à laquelle tu ne sembles pas appartenir, s'écria-t-il avec enthousiasme, ange ou démon, entraîne-moi dans ce tourbillon que je vois déjà t'envelopper.

De violentes secousses ébranlèrent la montagne. Des bouffées de flamme rouge et de sombre fumée s'exhalèrent de la bouche du volcan. Un bruit épouvantable, des craquemens affreux remplirent les airs. En un instant la lune disparut sous les noires vapeurs qui s'amoncelaient rapidement. Le vent souleva et dispersa des montagnes de cendres et des tourbillons de neige. Le compagnon d'Amédée, à demi [sic] porté par les airs semblait flotter sur son manteau déployé.

— Homme, dit-il, aurais-tu donc le courage de voir les merveilles de la Colère ! ne crains-tu ni le feu ni la mort ?

— La mort ne saurait être dans cette région éthérée où tu me transportes, répondit Amédée. Mon corps fragile peut être consumé par le feu. Mais mon âme doit s'unir à ces élémens subtils dont tu es composé.

— Eh bien, dit l'Esprit en jettant sur Amédée une partie de son manteau rouge, dis adieu à la vie des hommes et suis-moi dans celle des fantômes. »

Une raffale les emporta tous deux. Amédée se vit enveloppé dans des vapeurs qui formaient devant ses yeux comme des rideaux épais. Les sifflemens du vent, les roulemens de la foudre, les rugissemens de la montagne ébranlée jusqu'en ses fondemens prirent mille voix terribles et funestes : et les mots retentissans, *Temporale, temporale*, tombèrent de tous côtés comme une pluie de sons graves et sonores. Jamais harmonie plus éclatante



et plus sauvage n'avait été entendue. L'Esprit compagnon d'Amédée, chantait aussi. Mais c'étaient des paroles incompréhensibles et sur un ton déchirant comme les cris de la douleur et de la folie. Emportés dans l'espace, ils flottaient sur les nuées, comme le naufragé que la vague exhausse<sup>86</sup> et replonge cent fois dans ses aveugles caprices. Des sillons de feu dessinaient autour d'eux des caractères hiéroglyphiques, et des cercles tournoyants. Une grêle de pierres incandescentes et des blocs d'un rouge de sang pleuvait [sic] sur eux sans les atteindre;

— Que dis-tu de ce spectacle, demanda l'Esprit à son hardi compagnon en reprenant le ton aisé et indifférent qu'il avait eu sur la montagne.

— Je le trouve sublime, répondit Amédée, mais je voudrais le voir de plus près.

L'Esprit le saisit par les cheveux avec un éclat de rire diabolique, et ils fendirent l'air avec la rapidité de la foudre. Ils tombèrent sur la crête aigue d'un rocher, mais leurs corps étaient si légers qu'ils bondirent comme la balle lancée par un enfant et retombèrent plus bas sur un autre rocher où ils s'arrêtèrent. Amédée vit alors au-dessus de lui, le cratère vomissant des torrens de feu liquide, de métaux en fusion et lançant dans les nuages des bombes volcaniques dont la détonation était assourdissante. Des fleuves de lave descendaient rapidement en cascades de feu, et déjà ils entouraient la roche isolée où les deux voyageurs nocturnes étaient assis. Peu à peu les ondes de ce nouveau Tartare<sup>87</sup> grossirent et embrassèrent leur dernière retraite. Amédée ne fut pas maître d'un mouvement d'effroi, lorsqu'un nouveau courant de lave, rompant ses digues accourut sur eux avec l'impétuosité du tonnerre. Il passa, et Amédée se sentit pénétré jusqu'aux os par la flamme dévorante. Il se retourna et vit son corps à demi consumé que la lave emportait loin de lui et dont les misérables débris flottaient sur une mer de feu. Au même instant ce qui restait de lui se sentit entouré<sup>88</sup> par des bras voluptueux et son compagnon au manteau rouge devint une femme plus ravissante que les houris tant vantées du prophète. C'étaient bien toujours les mêmes traits qu'Amédée avait admirés dans son compagnon mais un vif coloris de jeunesse et de santé brillait sur la charmante figure. Ses beaux yeux n'avaient plus cette tristesse dédaigneuse ni cet éclat diabolique qui s'y étaient montrés successivement. Ils avaient l'expression brûlante d'un amour passionné. Sa taille flexible et déliée, rappelait bien encore l'intrépide allure du jeune montagnard, mais elle avait les formes gracieuses et délicates de la femme la plus séduisante. A ses vêtements de pâle, avait succédé une robe légère semée d'or et de diamans. Ses cheveux noirs et parfumés, flottaient dans un

désordre fantastique et le manteau de pourpre attaché sur ses épaules par des agrafes de rubis, voltigeait en plis ondoyants autour d'elle. A la vue de cette métamorphose, Amédée sentit un mélange de désir et de terreur. La fée s'enfuit et gravit la montagne embrasée avec la légèreté d'un oiseau. Tandis que ses petits pieds blancs et nus couraient sur la braise et sur la lave bouillante, on eût dit d'une jeune mouette qui étend ses ailes pour courir sur les flots transparents. Elle chantait de sa voix ravissante qu'accompagnaient les éclats et les déchirements du volcan.

— Suis-moi si tu l'oses, disait-elle en se retournant vers Amédée avec un sourire céleste, suis-moi jusque dans les entrailles de la fournaise, c'est là que mon palais enchanté et mon premier baiser accueilleront<sup>89</sup> mon fiancé. »

Dévoré d'amour, il s'élança sur la montagne<sup>90</sup> ruisselante de feu. Aussi léger que la vapeur brûlante qui se balançait sur ces ondes infernales, il suivit rapidement les traces de la fée et lorsqu'elle se plongea dans la bouche du volcan il s'y élança après elle. Il ne sentait plus en lui ces frayeurs, ces répugnances inséparables de la nature humaine. Pur esprit il éprouvait l'ardeur de la flamme non comme une douleur cuisante, mais comme une indécible volupté. Dans l'intérieur du volcan, il songea à peine à admirer les trésors de la lumière éclatante qui sous mille formes et sous mille nuances, frémissait balancée par un vent impétueux renvoyé du fond de l'abîme. Sur ce lit de feu tremblant la fée tendait ses bras de neige vers Amédée. Mais à peine eut-il touché de ses lèvres le rose ardent de sa bouche, qu'il fut frappé d'une violente commotion électrique et perdant tout sentiment de cette vie magique qui l'enivrait...

## Chapitre 4<sup>91</sup>

... Il se trouva couché sur son lit de feuilles sèches à l'entrée de la grotte des Chèvres tandis que sa mule paisait à ses pieds l'herbe fine humectée de la rosée du matin...

— Mais, dit Tricket, il est tems que je me retire car voici réellement luire le jour et je devrais déjà être à Baltimore où un de mes amis m'a donné rendez-vous, nous reprendrons une autre fois l'histoire du rêveur. En attendant dors, pauvre créature, et oublie jusqu'au sentiment de ta chétive existence<sup>92</sup>.

Tricket s'envola et du sommeil magnétique, je tombai dans le sommeil animal le plus complet.

Puissiez-vous, mes chers amis, en faire autant avec l'aide de cette lecture.

## Fin de la 1<sup>re</sup> partie

### AVIS<sup>92</sup>

Ceux de vous mes amis, qui aiment à lire une histoire d'un bout à l'autre, à suivre des événements dans l'ordre où ils se sont passés, ceux-là, je les engage à sauter les pages suivantes jusqu'à la fin de cette 2<sup>de</sup> p<sup>e</sup>. Pour moi je ne me sens pas la constance de raconter tout d'une haleine et il y a telle histoire de coin du feu que j'ai su faire durer tout un hyver et reprendre à la Toussaint de l'autre année, juste au point où je l'avais laissée au printemps précédent. D'ailleurs lorsque Tricket eut fini la 1<sup>ere</sup> partie de son récit il partit pour Baltimore ainsi que je l'ai dit au chapitre précédent. Il y rencontra quelques fées de sa connaissance qui l'invitèrent à une soirée musicale qu'elles donnaient le lendemain sur la cime du Mt Pichincha dans les Andes. De là un de ses amis l'emmena à Madagascar, où l'attendait un vieux magicien qu'ils s'engagèrent à conduire au Détroit des ossemens au nord de la Sibérie. Ce ne fut qu'au bout de quelques semaines que je vis revenir mon ami et que nous pûmes reprendre nos entretiens nocturnes.

## 2<sup>de</sup> Partie<sup>94</sup>

### Chapitre 1<sup>er</sup>

#### LE GRILLON

Qu'as-tu créature mortelle, me dit un soir le bon Tricket. Je ne te reconnais plus. D'où vient cet air sombre et abattu ? Quel malheur t'a donc frappée ? quelque argent mal employé, dissipé, perdu ? quelque mortification du sot amour-propre car vous autres, voilà vos affaires dans la vie. L'or et la vanité<sup>95</sup> c'est de quoi vous arracher des larmes et déchirer vos cœurs.

— Injuste ami, lui dis-je, quel plaisir prends-tu à humilier le genre humain dans ma personne, quand tu sais si bien que je n'ai pas l'esprit d'occuper ma vie avec les passions qui remplissent celle de mes semblables ? Un chagrin véritable flétrit mon cœur dans ce moment et quand je t'en aurai fait le douloureux récit, tu pleureras avec moi.

— Voyons donc, dit Tricket en s'asseyant sur le lumignon de ma lampe, conte-moi cela.

— Je vais te le lire, lui dis-je.

— Pouah ! dit Tricket ! de la douleur écrite ! ça ne vaudra pas le diable.

— Il ne s'agit pas de ce que tu crois. Ce que je vais te lire est tout simplement ma lettre que j'écris à Jane.

— A Jane ! dit Tricket. Ah ! quand donc le Grand pouvoir qui dispose de moi, m'enverra-t-il habiter le cerveau d'un être comme Jane !

— C'est trop d'ambition pour toi, petit Tricket ; tu n'y gagnerais au reste pas tant que tu crois. Car avec moi quelque fou que tu sois, tu conserves toujours une certaine supériorité de raison et de science qui me rend sensible à tes remontrances, au lieu qu'avec Jane, tu serais si peu de chose ! Esprit fantasque tu régnes ici, contente-toi de ma société.

— C'est bon, c'est bon, dit Tricket, mais je ne puis sans soupirer, me rappeler Jane aux cheveux noirs, au long regard, à la voix douce, au sourire caressant. Cette créature n'est pas de la même argile que vous, ma chère.

— Aussi, Tricket, mon amitié pour elle est une sorte de culte. Mais écoute ma lettre et sache auparavant que Jane m'ordonna un jour de lui écrire un gros volume sur tel sujet qui me plaisait. Je commençai, je n'achevai pas.

— C'est pour ne pas changer d'habitude, dit Tricket.

— Sans doute. Maintenant je tâche d'éluder sa demande, en lui soumettant toutes les difficultés qu'entraîne son exécution.

## A Jane<sup>96</sup>.

### Nohant le x... 183...

Q'un ange daigne tendre la main à une pauvre créature mortelle et l'invite à se dégager des faiblesses humaines, pour s'élever vers les choses célestes, cela se voit, à ce qu'assure ma mère Alice. Mais que l'ange<sup>97</sup> s'amuse à s'entretenir familièrement avec le mortel et lui deman-

dant compte de toutes ses sensations, prenne plaisir à lire dans ce cloaque des pauvretés et des faiblesses de son âme ? ainsi que dans un livre intéressant, c'est ce qui peut être regardé comme une conduite légère et inconvenante de la part de l'ange. C'est chez lui<sup>98</sup> une familiarité déplacée et quoiqu'il n'y ait pas de danger pour la contagion, toujours est-il que c'est une occupation indigne de lui que cet examen.

Comment donc viens-tu Jane, me demander un livre à moi ? qu'y a-t-il dans ma nature qui puisse s'élever jusqu'à la tienne ? où trouveras-tu un sourire ou une larme, pour des plaisirs et des peines que tu ne saurais comprendre<sup>99</sup> ? Ange restez aux cieux. Le commerce des hommes ne saurait vous plaire longtemps et ce que vous trouverez dans l'analyse du cœur humain, n'excitera en vous que surprise et compassion.

— Ne pourriez-vous sauter quelques pages, dit Tricket, cela sent la préface à plein nez.

— J'y consens, dit-je, pour te prouver que je sais passer du grave au doux, du plaisant au sévère. Je reprends quelques alinéas plus loin...

« Et puis un livre : comment faire pour en commencer<sup>100</sup> un lorsque comme moi on a l'habitude de les prendre tous par la fin ? Tu me donnais pourtant bien mes aises, que ce soit un roman ou un poème, disais-tu, de la morale ou de la plaisanterie, du classique ou du romantique, je n'y tiens guères pourvu que cela vienne de toi. Fort bien. Je puis m'élancer dans la prose ou dans la poésie. Pour la prose je m'en pique. J'ai composé dans ce genre deux excellents morceaux. Savoir une recette pour la confection du plum pudding et un compliment à ma tante pour le jour de sa fête, dont l'un par sa clarté, sa concision, son exactitude, l'autre par sa fraîcheur, sa sensibilité et ses grâces neuves et piquantes, ont fait l'admiration de tous mes parents lorsque je n'avais encore que 12 ans. Dans<sup>101</sup> ce tems là je me suis bien aperçue que j'étais un prodige, car jusqu'à ma bonne tout le monde me le disait. Quant aux vers j'en ai fait une fois trois de suite dans le dernier couplet d'une certaine chanson que les auteurs ont eu<sup>102</sup> la modestie et la générosité de m'attribuer toute entière quand ils ont reconnu qu'elle n'obtiendrait jamais qu'un salaire de coups de baton, à toucher à la porte de chaque maison de la ville. Il fut à cette époque fortement question de me pendre, et une dame de distinction qui se crut particulièrement attaquée dans cet *opuscule*, offrit sa jarrettière pour faire<sup>103</sup> le nœud coulant qu'elle désirait me voir autour du cou. Le danger que je courus alors, m'a glacée d'une telle épouvante que j'ai juré de ne jamais plus me livrer à cette

verve prodigieuse qui m'avait inspiré dans le court espace d'une soirée d'hiver, trois vers entiers de 6 pieds chaque. »

— Je sais cette histoire par cœur, dit Tricket, passez, passez.

— Hem ! dis-je en faisant une nouvelle enjambée, m'y voici.

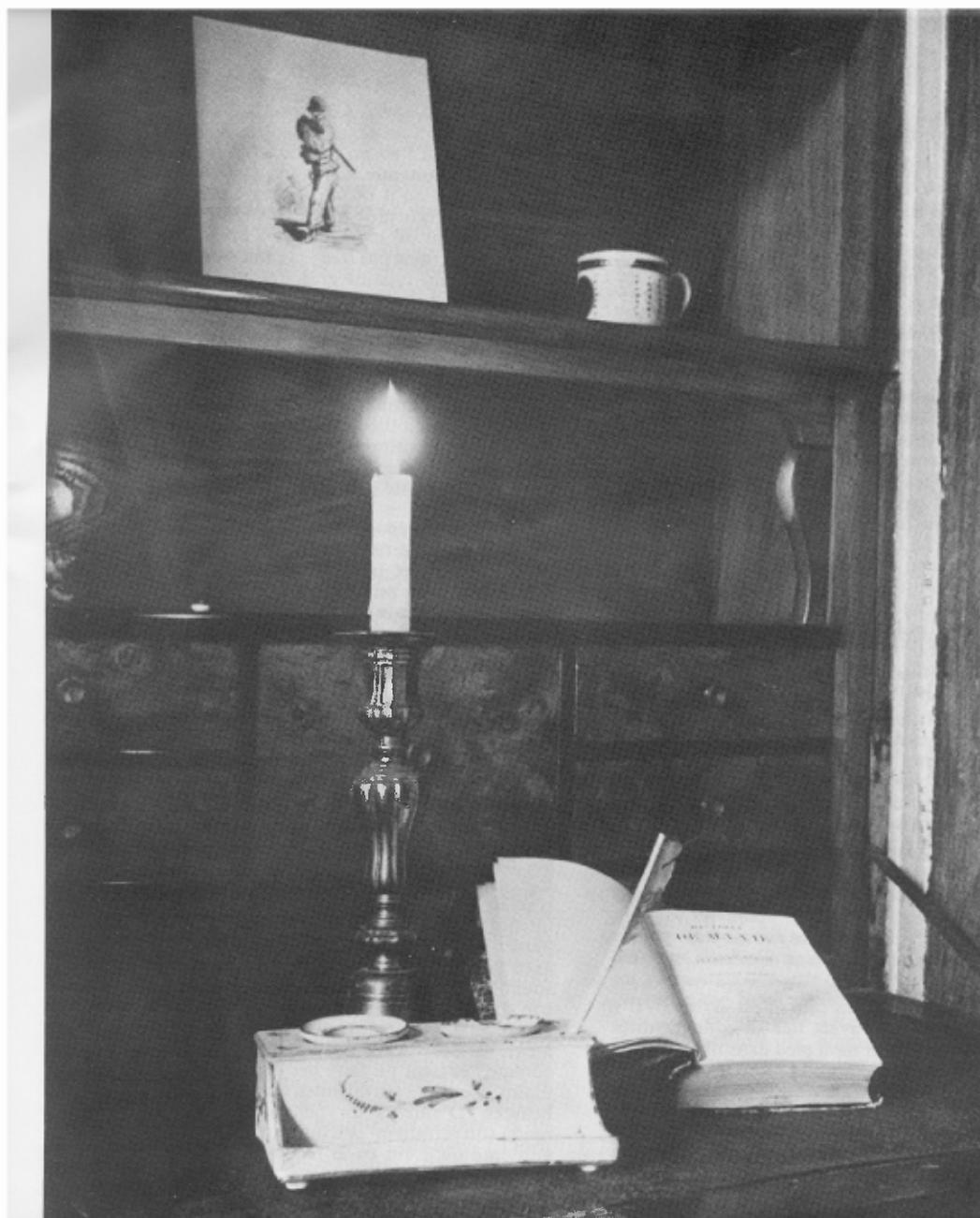
« Ne crois pas pourtant que j'aie perdu mon tems à chercher ce que j'allais faire. Dès que j'eus reçu ta lettre je me mis à l'ouvrage, sauf à réfléchir après. Que me manquait-il en effet ? ce n'était ni le papier ni l'encre ni le tems ni la volonté. Que faut-il de plus pour écrire par le tems qui court ? J'oubliais le besoin d'argent, si c'est un stimulant utile comme je n'en doute pas. La première fois que j'écrirai pour le public je ferai des merveilles certainement, car je ne connais personne qui puisse s'aider comme moi de cette disposition à l'enthousiasme qui consiste à n'avoir pas le sou. »

— Que de digressions ! dit Tricket. Au fait, au fait.

— J'y suis, repris-je, en sautant quelques lignes.

« J'écrivis donc. J'écrivis tant qu'il y aurait sur mon bureau de quoi faire gémir la presse et les lecteurs. Mais quand je vis ma besogne si avancée, je voulus y mettre de l'ordre l'écrire en caractères moins désespérans, rassembler ces feuilles éparses afin d'en former un tout. C'est là que commencèrent mes tribulations. Ce fut d'abord un travail à en perdre la vue que de vouloir déchiffrer ma propre écriture. Je priai quelques-uns de mes amis de m'aider, mais après d'infructueux essais tous me déclarèrent que la science de M<sup>r</sup> Champollion et consorts, ne suffirait pas pour débrouiller mes hiéroglyphes. Quel dommage que des idées si lumineuses aient été tracées en caractères si étrangement crochus ! que de trésors perdus pour la postérité à moins que les siècles futurs n'engendrent une nouvelle race de savans plus versés dans la science des chiffres ! »

— Croyez-vous, dit Tricket en baillant, que toutes ces fades plaisanteries sur votre propre compte soient bien amusantes ? pour moi, je trouve qu'il n'y a rien d'insipide comme un écrivain qui meurt d'envie d'occuper de soi le lecteur. Quelques-uns ont la bonne foi et l'ingénuité de faire des volumes à leur propre louange, d'autres plus habiles, mais non moins fâcheux, se tournent en ridicule, se prennent pour but de leurs railleries, feignent de se mépriser afin qu'on les estime et veulent bien faire rire à leurs dépens, pourvu qu'on s'occupe d'eux. Véritables paillasses littéraires qui souffriraient tous les affronts plutôt que de ne pas attirer les regards et les aumônes.



*Secrétaire de  
George Sand à  
Nohant (cliché  
Robert  
Thuillier)*

Je baissai la tête d'un air abattu. La remarque de Tricket était d'une vérité assommante. Mais reprenant courage :

— Et Sterne ? et Montaigne ? lui dis-je.

— Montaigne, dit-il, écrivait de bonne foi sa vie pour être utile à celle d'autrui. Sterne a tracé le portrait d'Yorrick, qu'en pensez-vous ?

— Rien, lui dis-je, toucher à la gloire de Sterne, c'est une profanation dont je n'ai pas l'audace.

— Continue donc ta lecture, dit le génie, mais abrège s'il est possible.

« A cette difficulté, s'en joignit une autre. Celle de lier ensemble les parties de mon ouvrage car j'avais écrit ce qui m'était venu dans l'esprit sans m'inquiéter des intervalles à remplir pour joindre ensemble les événements. J'avais commencé par faire descendre mes héros dans la tombe, au milieu des larmes de leurs proches. Ce tableau étant le plus touchant et le plus pathétique, je n'avais pu résister à la tentation de le tracer le premier. Puis, j'avais donné une famille à ces intéressants personnages mais sans songer à les conduire préalablement à l'autel. De sorte qu'un de mes amis, à qui je traçais la peinture aimable de leur ménage me fit observer que le tableau était immoral et l'innovation hardie. Je me hâtai de réparer cet oubli et de conclure l'hymen de mes amans et cela me faisant penser que je n'avais pas encore songé à les mettre au monde, je trouvai que plus j'avais plus il me restait à faire.

A tout cela se joignit une attaque de goutte qui me força d'interrompre mes veilles durant plusieurs nuits et l'absence où je fus obligée de laisser<sup>104</sup> mon cabinet fut cause d'un événement déplorable qui me réduisit à un tel désespoir que je pris en haine le lieu qui me rappelait de si frais et de si déchirans souvenirs<sup>105</sup>.

J'avais un ami, un excellent ami en vérité ! doux, sage, discret, sobre, généreux, aimable ! hélas ! il n'est plus !

— Un ami ! dit Tricket, vous vous êtes permis d'avoir un ami en mon absence, sans m'avertir, sans me consulter ?

— Ecoute Tricket comment cela m'est arrivé<sup>106</sup>. Il y avait près d'un mois que j'avais fait sa connaissance. C'était un soir qu'en glissant mon pied dans ma pantoufle<sup>107</sup>, je l'avais senti me chatouiller le bout des doigts. Surprise, j'y portai la main, ramassai la pantoufle, mis mes lunettes sur mon nez, et m'approchant de la lampe, je trouvai un grillon de l'espèce de ceux qui se cachent dans les cheminées et qui chantent dans l'âtre durant les

longues nuits d'hiver. C'est un petit animal d'un blond clair, au corselet propre, aux pattes déliées, au visage spirituel quoiqu'il l'ait un peu court et partant peu distingué. Sa physionomie me gagna le cœur dès le premier abord et bien qu'il fit de furieux efforts pour s'échapper<sup>108</sup>, je le pris le plus délicatement qu'il me fut possible et le rassurant de mon mieux. « Sois le bien venu, lui dis-je, et ne crains pas que je te fasse du mal<sup>109</sup>. Ce serait de ma part une cruauté gratuite, une insigne lâcheté ; tu es venu chercher ici un refuge. Il ne sera pas dit que tu sois plus mal reçu par des hôtes à qui tu ne fis jamais aucun mal, que<sup>110</sup> Coriolan ne le fut jadis chez les Volques. » En achevant ce discours qu'il me parut écouter avec intérêt<sup>111</sup>, je le portai dans mon cabinet et le déposant dans mon armoire à rayons qui me sert à la fois de bureau, de bibliothèque et de secrétaire, je le laissai se glisser entre un volume de Shakespear et une brochure de Benjamin-Constant, puis lui souhaitant une bonne nuit j'allai de mon côté prendre mon repos.

Depuis cette époque, mon aimable ami ne passait pas une nuit sans me rendre sa visite. C'était le compagnon de mes veilles et le sentiment affectueux<sup>112</sup> que nous éprouvions l'un pour l'autre, n'eût<sup>113</sup> pas manqué de répandre une teinte de bienveillance et de sensibilité sur mon ouvrage, si j'eusse pu l'achever sous ses auspices<sup>114</sup> ! Jusqu'à minuit il se tenait tranquille dans sa retraite, soit qu'il y dormît, soit qu'il eût coutume, ainsi que moi, de consacrer une heure chaque soir à examiner l'état de son cœur<sup>115</sup> et à y joindre quelque méditation philosophique et morale. A cet effet sans doute, il s'était choisi dans quelque fente de la boiserie, un asile écarté que je voulais ignorer, que j'aurais respecté toute ma vie, puisque<sup>116</sup> sa fantaisie était de me cacher son domicile, à Dieu ne plaise que j'eusse violé<sup>117</sup> les droits sacrés de l'hospitalité par une curiosité indiscrete ! mais comme ses habitudes avaient une parfaite sympathie avec les miennes, dès que minuit avait sonné, il commençait à se réveiller<sup>118</sup>, et à jouir pleinement de toutes ses facultés intellectuelles<sup>119</sup> ; d'abord, je l'entendais fretiller sur le papier qui tapisse mon armoire et secouer timidement avec un faible bruit, ses petites ailes engourdis par le sommeil<sup>120</sup>. Peu à peu il s'enhardissait, se rapprochait : son chant prenait de la mélodie, de la mesure, de l'éclat. Il le répétait longtems et avec des modulations singulièrement variées<sup>121</sup>. Aussi loin de le trouver monotone, comme l'eussent pu faire des oreilles moins attentives et moins exercées, les miennes savaient en apprécier<sup>122</sup> les beautés. D'ailleurs lors même que l'habitude m'eût rendu son refrain un peu uniforme à la longue, comme je ne doute qu'il eût en le répétant, l'intention de m'être

agréable, pour rien au monde, je n'eusse voulu lui causer la mortification de l'interrompre... l'amitié comme l'amour vit de mutuels sacrifices.

Enfin, il descendait de rayons en rayons jusqu'à une pile de livres entassés<sup>123</sup> sur le bureau à ma droite. Il s'y arrêta, réjoui de contempler la vive clarté de ma lampe. Il me regardait aussi sans effroi ni méfiance<sup>124</sup>. Il passait avec une grâce inimitable<sup>125</sup> ses antennes longues et délicates, sous ses petites pattes de devant, et je devinais les diverses émotions de son âme au mouvement qu'il imprimait à ces légers ornemens. S'il les plaçait en avant et sur une même ligne, c'est qu'un objet nouveau avait éveillé son attention. S'il les plaçait inégalement avançant l'une et retirant l'autre, il était partagé entre le doute, l'étonnement<sup>126</sup>, la curiosité, l'inquiétude. Enfin lorsque l'une et l'autre étaient rabattues sur son dos, dépassant encore de toute la moitié la longueur de son individu, il était dans un état parfait d'aménité, de calme et de bonheur.

De jour en jour il devenait plus familier et notre intimité acquérait de nouveaux charmes. Tantôt il se promenait gravement entre mes plumes, et tantôt se fourrait dans ma boîte de pains à cacheter. Espiègle et pétulant, il en sortait d'un saut et les faisait voler autour de lui. Il arrivait jusque sur mon papier et semblait lire chaque mot à mesure qu'il s'échappait de ma plume<sup>127</sup>, l'effaçait souvent en passant<sup>128</sup> dessus et toujours à propos ! Honnête et sincère ami ! Qui peut apprécier le nombre de bévues<sup>129</sup> que tu m'auras préservées d'écrire ! car j'avais pour toi un respect superstitieux. Je te prenais tantôt pour une âme et tantôt pour un génie. Je me serais bien gardée de m'opposer à la sagesse éloquente de tes muets avis.

Le cœur humain est essentiellement sympathique de sa nature, et ceux qui veulent l'écouter et ne point étouffer ses mouvemens par de vains sophismes<sup>130</sup>, par des préjugés arbitraires, éprouvent que plus ils se livrent à cette délicieuse sympathie<sup>131</sup> plus leurs jouissances sont fines et variées. Elle établit des rapports entre l'homme et tous les objets<sup>132</sup> qui l'environnent, elle multiplie les objets de son affection. Ah ! s'il<sup>133</sup> savait reconnaître ses inspirations ! s'il ne s'arrogeait point l'absurde et injuste prérogative d'être impatient, querelleur, destructeur, cruel ! Il verrait se ranger sous sa protection, une<sup>134</sup> grande partie des êtres que sa méchanceté stupide retient dans une juste défiance. On a été étonné du degré d'éducation que de chétifs insectes ont pu acquérir grâce à la patience et à la continuité de soins de quelques pauvres prisonniers. Latude avait à la Bastille une araignée favorite qui répondait à sa voix et charma ses longs ennuis. Je suis convaincue que cette éducation dont bien des

exemples sont restés ignorés<sup>135</sup>, n'est ni si longue ni si difficile qu'on se l'imagine<sup>136</sup>. Pour moi, j'aurai toujours bonne opinion d'un homme qui sera susceptible de l'entreprendre et fussé-je libre de le faire, j'ouvrirais d'une main assurée le cachot de celui que j'y trouverais livré à d'aussi paisibles amusemens. Il ne saurait être dangereux à la société, ennemi de ses semblables<sup>137</sup>, l'homme qui a tellement besoin de société et d'amitié, qu'il recherche, à défaut d'autre<sup>138</sup>, celle des moindres créatures. Il y avait dans une prison où je vais<sup>139</sup> souvent, un vagabond que de fortes préventions faisaient regarder comme assassin. Je le trouvai un jour partageant son lit de paille et son pain bis avec une oie<sup>140</sup> qui répondait à ses caresses, et bien que toute le reste fût à la charge de cet homme, cela seul m'a toujours portée à le croire innocent du crime dont on l'accusait.

Hélas ! qui sait si ce n'est pas l'âme de l'un de mes amis<sup>141</sup> que j'ai perdus, qui habitait le corps menu de ce pauvre petit animal<sup>142</sup>. Il y a mille systèmes plus fous et plus accrédités que celui de Pythagore et si l'on ne doit admettre aucun système dans son entier, on ne doit pas non plus les rejeter sans en garder quelque chose, car il y a toujours du vrai dans un système<sup>143</sup>. Moi, je me plaisais dans cette idée. « Hôte aimable, disais-je, ah si le souffle de quelqu'un des miens anime ton enveloppe fragile que le jour où tu entras dans ma pantoufle soit à jamais béni ! Reste, reste avec moi et ne crains pas que je me lasse<sup>144</sup> de te protéger ! Puissé-je un jour être traitée de même par ceux qui me survivront. Puissé-je n'être pas<sup>145</sup> chassée honteusement de leurs demeures, ou écrasée sans pitié sous leurs pieds ! Injuste et barbare est la loi qui place les animaux sous la dépendance de l'homme ! Aveugle et funeste est l'orgueil qui les repousse si bas dans ses préjugés !

Une invisible fatalité s'est toujours attachée à tout ce que j'ai aimé sur la terre. Mon hôte avait l'habitude d'aller faire un tour de promenade au jardin dans la matinée. Il allait respirer le frais dans le jasmin qui tapisse le bord de ma fenêtre<sup>146</sup>. J'avais observé son heure, et ce n'était qu'avec des précautions infinies que je me permettais d'ouvrir et de fermer mon cabinet jusqu'à ce que je me fusse assurée qu'il était rentré<sup>147</sup>. O désespoir ! O impitoyable fatalité ! O funestes étoiles ! O maudite attaque de goutte !<sup>148</sup> A peine rétablie, je reprends mes livres, ma lampe, ma veillée. Je me faisais une fête de retrouver mon ami. Que cette entrevue m'eût été douce ! J'eusse osé lui parler de mes maux<sup>149</sup>. Je n'aurais pas craint comme avec mes semblables de montrer de la lâcheté et de rencontrer de l'indifférence. Hélas ! il ne vint pas ! J'écoutais<sup>150</sup>. Le plus affreux

silence régna durant cette éternelle nuit. Enfin à la pointe du jour, incapable de résister plus longtemps<sup>151</sup> à mon inquiétude je cherche, j'appelle, j'implore le Ciel. Je redemande mon ami à tous les échos de mon cabinet. J'entr'ouvre ma fenêtre. Peut-être<sup>152</sup> il n'a pu rentrer hier de sa promenade. Peut-être il attend sur le jasmin, transi de froid, desséché d'ennui. Spectacle déchirant ! il est là, en effet, mais dans quel état ! brisé, disloqué, mourant !

Infortuné ! qui, sans défiance et sans empressement, attendait sur le bord de la fenêtre qu'une main amie vînt lui rendre le service accoutumé. Une pataude de servante l'a écrasé en poussant lourdement le châssis. Hélas ! une corne et une patte de mon ami sont là pour attester le douloureux genre de mort qu'il a subi, mais il respire encore, il peut vivre peut-être, vivre encore par la force de son courage et les soins de l'amitié. Je le prends<sup>153</sup>, je réchauffe ses membres glacés dans ma main tremblante. Je l'arrose de mes pleurs. Reviens, reviens, ô mon ami ! si tu peux vivre encore nous ne nous quitterons plus<sup>154</sup>. Je t'aiderai dans tes infirmités, je t'apporterai la rosée du matin dans le calyce d'une fleur de jasmin<sup>155</sup>. Je soutiendrai tes pas chancelans, et quant à la perte de ta gracieuse antenne, nous nous en consolerons. Elle n'était pas nécessaire à ton existence ta beauté en sera légèrement altérée. D'ailleurs crois-tu que mon cœur te fût seulement attaché pour tes avantages extérieurs ? crois-tu que je t'en aimerais moins, que j'apprécierai moins que par le passé, les précieuses qualités de ton âme ? Reviens, reviens ! Mais hélas ! il ne m'entend plus. Il expire, c'en est fait ! ô mon ami que vas-tu devenir ? Où ton souffle va-t-il se réfugier ? quelle place vas-tu occuper sur l'échelle de la Création ? Pourras-tu être repoussé plus bas ? Non, le sort ne le voudra pas, frêle et chétif, tu vécus dans l'innocence et la résignation. Tu mérites une récompense, c'est dans le sein d'un brillant oiseau, libre habitant de l'air, que tu vas exister : peut-être dans celui d'un chien fidèle, peut-être dans celui même d'un homme ! Mais non. Que la Nature t'en préserve. De toutes les conditions, la pire est d'être le roi détesté des autres créatures, et si tu as déjà<sup>156</sup> appartenu à notre race fatale et impie, tu dois craindre d'y retourner. Fuis l'homme et sa dépendance; fuis ses caprices et son dédain<sup>157</sup>. Réfugie-toi pour lui échapper dans l'air pur des champs ou dans le parfum léger des plantes. Tout vit, respire, aime, meurt, renaît. Cette fleur pâle qui semble inanimée porte en<sup>158</sup> son sein les principes d'une vie nouvelle, qu'elle pourra te communiquer<sup>159</sup>. Vis de nouveau sous sa forme charmante, mes mains te cultiveront. Je te préserverai des rigueurs du froid et j'irai le matin respirer ton âme dans le parfum chéri que tu vas exhaler<sup>160</sup>. »

En parlant ainsi je déposai le corps de mon ami dans le large et profond calice d'un datura<sup>161</sup>. Il y repose ainsi que dans un mausolée et son essence émanée de la puissance créatrice s'est réunie, j'espère, à celle<sup>162</sup> de la plante embaumée. »



Chapitre 2<sup>163</sup>

## LES CONFESSIONS

Tricket garda le silence. Je compris qu'il compatissait à ma peine, et pour cette fois, j'achevai la lecture d'un chapitre de mes œuvres sans exciter ses railleries, ou<sup>164</sup> provoquer des bâillemens.

— Eh bien, me dit-il après une pause, et le livre ?

— Le livre en resta là, lui dis-je.

J'avais eu la fantaisie d'écrire ma vie, ou pour me servir de l'expression consacrée, mes mémoires.

— Vive Dieu, que cela eût été intéressant ! dit Tricket.

— Pourquoi pas ? repris-je. D'ailleurs c'est la mode. Souverains, généraux, apothicaires, actrices, duchesses, courtisannes, forçats, fonctionnaires publics, espions de tout rang, de tout sexe et de tout âge, veulent bien nous faire pénétrer dans les secrets de l'Etat et plus encore dans celui de leurs vies privées. Dupe des promesses d'un écrivain, le lecteur s'imagine toujours qu'il va assister aux scènes les plus importantes de l'histoire, il croit que

d'illustres personnages peints d'après nature vont se présenter dans ce cadre et le remplir. Il espère il aurait du moins le droit d'espérer que le narrateur aura la pudeur de ne s'y montrer que comme témoin chargé de prouver<sup>165</sup> ce qu'il avance, et qu'il voudra bien lui faire grâce de son éloge ou de sa confession, en tout ce qui n'est pas étroitement lié à l'intelligence ou à l'authenticité de son récit. Mais quels sont sa surprise et son dégoût, lorsqu'il s'aperçoit qu'on l'a indignement trompé, et que ces belles promesses n'étaient qu'un leurre pour le forcer d'écouter les fanfaronnes vanteries de l'auteur ! Impatient il continue pourtant espérant que le rideau va se lever, et que les héros vont paraître sur la scène. Il arrive à la fin et l'auteur s'est chargé tout seul d'occuper le théâtre et de s'y montrer pompeusement sous différents costumes, pour vous raconter de ceux dont il vous promettait l'apparition des lieux communs et des anecdotes usées que vous avez lues partout.

Moi, j'aurais été plus sincère. J'aurais dit en commençant. Je vais vous parler de moi et rien que de moi. Je le ferai, non pour que vous preniez intérêt à *moi*, qui n'ai pas de nom, qui ne suis rien. Mais pour que vous entendiez une fois, l'histoire sincère et vraie du cœur humain, pour qu'en lisant dans les moindres replis d'une âme quelconque (je prends la mienne pour le sujet de ma dissection parce que c'est celle que je puis examiner le

~~\_\_\_\_\_~~  
~~\_\_\_\_\_~~  
~~\_\_\_\_\_~~  
 G. S.<sup>and</sup> 31 mai 61.

Wille, mandet, toujours victime, s. v. lui quand m. n.  
 mon pauvre divin maître

Wille 31 mai 61.

plus longtemps, et le plus sévèrement) vous fassiez quelque réflexion, ou si vous le voulez quelque comparaison salutaire<sup>166</sup>, parce que je crois que toute l'histoire quelque nue, quelque simple qu'elle soit, ne peut manquer d'intérêt et d'utilité racontée ainsi.

— Cela ne commence pas mal, dit Tricket. Est-ce encore une préface ? Seigneur Dieu ! délivrez-nous des préfaces !

— Non, lui dis-je, ce n'est pas une préface, parce que je ne veux plus écrire mes mémoires. Ce serait de tous les livres, le plus long que je pusse entreprendre et par conséquent le plus certain de n'être jamais fini. Je te disais cela, Tricket, comme je le disais l'autre soir<sup>167</sup> à ce jeune bel esprit que tu connais. J'étais en train de lui déclamer une superbe philippique impromptu<sup>168</sup> contre le siècle et les charlatans, lorsque je m'interrompis, en m'écriant avec angoisse, ô Jean-Jacques Rousseau !

Je ne sais comment le nom de feu mon meilleur ami vint se jeter au milieu de ce débordement d'indignation et disperser les matériaux de ma colère. Ce n'est pas que le moderne apôtre de la charité n'eût aussi ses accès d'humeur, où sa bile s'exhalait en flots d'amère éloquence. Mais je pensais à ses confessions, premier modèle qui ait inspiré nos modernes pénitents et qui les ait enhardis à se confesser comme les premiers Chrétiens à la face du Ciel et de la Terre, prenant c'est-à-dire, feignant de prendre l'opinion publique pour tribunal de leur pénitence. Je pensais à cet aveu naïf, humble et touchant des erreurs d'une vie tantôt abjecte et tantôt sublime, toujours infortunée. Mon cœur plein de ce souvenir s'attendrit sur les repentans soupirs du vieillard de Montmorency, j'oubliai un instant les hypocrites qui depuis ont feint de l'imiter pour trouver le tems et l'audace de se vanter aux dépens de la vérité.

Mais Bon Dieu ! me dit mon ami le bel esprit en rajustant sa cravatte empesée, d'où sortez-vous ? Où avez-vous vécu ? au village, on le voit bien ! Quoi vous êtes dupe de ce prétendu philosophe, plus charlatan cent fois que tous les charlatans philosophes qui l'ont suivi ? Vous ne voyez pas dans ces confessions l'orgueil enfler le manteau déchiré de l'humilité !... Mon jeune ami en aurait dit davantage si heureusement pour la mémoire de Jean-Jacques et pour mon cœur qui saignait de cette attaque, une épingle d'or qui tenait précisément le bout le plus important du nœud difficile de cette savante cravatte, ne fût tombée sur le parquet. Mon ami se baissa pour la ramasser, mais la clarté d'une bougie n'étant pas suffisante pour l'apercevoir et d'ailleurs les bezicles de myope que mon aimable commensal avait la singulière

fantaisie de porter en dépit de la bonté de sa vue lui rapetissant la dimension des objets au point de lui rendre imperceptible celle d'une épingle, enfin soit que mon jeune ami eût de la difficulté à se tenir courbé, en raison du corset qui faisait si élégamment ressortir les proportions de sa taille romantique, soit que l'épingle se fût glissée dans une des fentes que le tems avait creusées sur le parquet vermoulu de mon appartement, il me pria de sonner un domestique pour l'aider dans cette recherche importante. Le domestique n'obtenant pas plus de succès quoiqu'il eût allumé trois bougies et deux chandelles, la cuisinière fut appelée, puis la servante maladroite qui ferme si lourdement les fenêtres et qu'on pourrait mettre en regard avec celle qui causa le funeste accident dont le nez de Tristram Shandy fut victime ; puis enfin ma vieille feseuse de fromages qui gagna une terrible sciatique dans cet exercice, renversa sur un meuble en soie toute l'huile noire et brûlante d'une lampe de fer presque aussi vieille que la main chancelante qui s'efforçait vainement de la maintenir en équilibre, cassa le verre des lunettes à gros verres arrondis qui pinçaient son nez éraillé, et marcha sur la patte de mon chien dont les cris donnèrent une attaque de nerfs à ma femme de chambre.

— Je voudrais bien savoir, interrompit Tricket avec un air profond, pourquoi toutes les femmes de chambre ont des attaques de nerfs.

— C'est, lui dis-je, que la mode en est passée pour les belles dames. Les femmes de chambre s'en sont emparées, comme elles font des bonnets et des robes dont leurs maîtresses ne veulent plus.

— Et l'épingle ?

— L'épingle ne fut jamais retrouvée et toi qui me questionnes, malin follet, peut-être étais-tu là te moquant de nous et nous laissant chercher ce que tu savais bien que nous ne trouverions pas.

— Ce n'est pas mon affaire, répondit Tricket. Ne sais-tu pas qu'il y a une classe de follets d'un moyen ordre, spécialement chargée de recueillir les objets perdus et de changer leur destination ? Grâce à eux rien ne se perd réellement mais aussi il est rare que le propriétaire rentre dans son bien. Ce sont des esprits malicieux qui prennent leur plaisir à voir l'anxiété des recherches des hommes. J'en ai vu qui leur mettaient sous le nez la bourse pleine d'or, les diamans précieux ou la lettre d'amour qu'ils avaient perdue, en même tems qu'ils fascinaient leurs yeux de manière à les empêcher de s'en apercevoir. Et tandis que ces pauvres gens dépouillés se tordaient les mains d'impatience et de désespoir, le Diable à côté d'eux riait à leurs dépens en volant leur trésor.

— En vérité, j'avais toujours eu cette idée-là, en voyant la bizarrerie qui préside à la destinée des plus petites choses et les hazards inconcevables qui font dépendre notre sort, de la perte ou de la possession de certaines babioles. Je me suis dit, il y a longtemps, qu'une puissance invisible se mêlait de ces sortes d'affaires.

— Et que dit encore votre bel esprit, à propos de Jean-Jacques ?

— La perte de son épingle et le dérangement de sa cravatte l'avaient tellement troublé qu'il ne fut plus question d'autre chose entre nous le reste de la soirée. Et j'en rends grâce au Ciel. De la chute de cette épingle a dépendu peut-être tout le reste de ma vie, et c'est ainsi que les plus petites causes produisent les plus grands effets. Tu sais que mon caractère est irrésolu et ma conscience timorée. L'opinion des autres a tant d'influence sur la mienne, qu'il est bien possible que je n'en aye jamais une en propre. Dans la discussion, je me fais un cas de conscience d'écouter le pour et le contre avec une égale impartialité. Est-ce ma faute si dans toutes les questions possibles, je m'aperçois avec effroi qu'il y a autant de raisons pour adopter que pour rejeter ces mêmes questions ? J'en suis venue au point de fuir toute espèce de discussion et même de réflexion sérieuse, m'en rapportant à la seule impulsion de mon cœur qui Dieu merci n'est pas méchant et ne m'a jamais fourvoyée. C'est je crois le seul parti raisonnable qui me restât. Dans le tems où je voulais trancher les difficultés par le raisonnement, je ne faisais que des sottises. Étais-je assez stupide, de vouloir lutter contre ma nature et *forcer mon talent* ! Je me rappelle que je changeais d'opinions autant de fois que j'entendais deux adversaires se combattre alternativement. La balance penchait d'abord<sup>169</sup> pour celui qui parlait, mais aussitôt que l'autre prenait la parole, il l'emportait à son tour. Et comme je prenais un singulier et dangereux plaisir à écouter la controverse, j'assistais aux débats comme à un spectacle et dans ma joie j'étais également portée à la bienveillance pour tous les acteurs qui voulaient bien lutter pour me divertir. Je sortais de là, charmée d'avoir employé si bien mon temps et disant, l'avocat Tant mieux a parlé comme un livre, mais l'avocat Tant pis ne lui cède en rien et tous les deux ont parfaitement raison dans leur sens. Je restais là, dans un parfait équilibre entre le bien et le mal, possédant une dose égale de confiance et de doute; je vivais comme voyagerait un homme qui s'arrêterait à chaque pas pour regarder chaque fleur, chaque pierre, chaque arbre dans le plus grand détail et qui le soir sortirait<sup>170</sup> de sa rêverie sans avoir quitté la place d'où il est parti le matin.

Ennuyée de cette léthargie, sentant battre dans ma poitrine un cœur trop chaud pour cet état de quiétisme je tombai en me débattant, dans l'état contraire. Ce fut la seconde période de ma vie. Je me persuadai que rien ne dégradait l'homme, que rien ne corrompait son âme et ne le rendait improfitable aux autres, comme de n'avoir ni opinions arrêtées, ni idées positives, ni passions pour les soutenir et les faire prévaloir. Je demandai avec avidité, ces opinions et ces passions à tous ceux que je rencontrais. Je les demandais à Jean-Jacques, à Montaigne, à Duclos, à Byron, à Montesquieu, à Chateaubriand, à Platon, à Shakespear, à tous enfin, qui ont écrit avec réflexion et sentiment. Chacun me donnait du sien<sup>171</sup> et je remplis mon cœur et ma tête jusqu'à ce que le vase débordât. Alors je tombai dans l'ivresse et dans un état voisin de la folie. Je me sentis prête à devenir injuste, vindicative, féroce même, car le fanatisme des opinions nous conduit là... Je sentis les tourmens de la haine, de l'indignation, du mépris, de la vengeance tout prêts à envahir mon cœur jusque là si pur et si paisible. J'eus horreur de ce qui se passait en moi; je me demandai si le torrent qui m'entraînait faisait les héros ou les monstres, et je crus appercevoir qu'il faisait les uns et les autres. Et puis mes yeux s'ouvrirent à une terrible apparition<sup>172</sup>. Je vis passer dans ma vision les ombres des plus grands hommes mêlées confusément avec celles des derniers scélérats, et toutes formaient une chaîne dont les anneaux semblaient se toucher. Je frissonnai d'épouvante et j'eus plus peur encore quand je vis qu'ils s'entretenaient<sup>173</sup> ensemble familièrement, qu'ils s'entendaient sur beaucoup de points, qu'ils avaient en commun des souvenirs et des sentimens, qu'ils étaient tous partis d'un même but et que les gradations par lesquelles ils avaient atteint ou dépassé le terme, les dissidences qui avaient fait varier chacun d'eux dans sa carrière, étaient autant de fils déliés et presque imperceptibles que je ne pouvais saisir, qui m'échappaient dès que j'y voulais porter la main et qui ne causaient à ma vue qu'éblouissement et douleur.

Dans ce cauchemar, j'osai interroger les apparitions. Leurs discours, leurs apologies, leurs systèmes achevèrent de me bouleverser. Robespierre me fit admirer ses vertus, Voltaire lui souriait et Brutus lui tendait les bras. Ces fantômes semblaient prêts à m'enlacer, je m'éveillai glacée d'horreur et je chassai de mon cerveau, les pensées qui l'avaient ainsi égaré.

Je me repliai sur moi-même et me demandai de quoi j'étais capable. Mon cœur me dit que c'était de faire le bien et mon cerveau<sup>174</sup> me dit que le mal était tout aussi facile. Je compris qu'il y a des êtres assez forts pour devenir grands sans succomber aux épreuves qui y con-

duisent, je compris qu'il y en a de trop faibles pour résister à ces épreuves et d'autres qui ne sont ni assez faibles ni assez forts pour être<sup>175</sup> quelque chose. Je restai parmi ces derniers, et j'employai tous mes efforts à ne pas me pervertir. J'adoptai comme des principes tout ce qui pouvait me rendre à la fois heureuse et bonne et je vis que pour être ainsi, je n'avais qu'à suivre un penchant inné et fermer l'oreille aux tristes exhortations d'une philosophie chagrine et froide pour juger de la bonté d'une résolution. J'interrogeai mon cœur. J'y trouvai de la répugnance pour les mauvaises actions, de l'entraînement vers les bonnes. Et mon cœur me donnait ces avis en dépit des considérations personnelles et des précautions égoïstes de la prudence humaine. Je me sacrifiai au bonheur d'autrui et je fus heureuse. Les uns dirent que j'étais folle et ils se trompèrent. D'autres dirent que j'étais généreuse et ils se trompèrent encore. Je n'étais que sensée. Je travaillais pour moi. J'achetais la paix de l'âme le plus grand des biens, au prix de quelques contrariétés sociales si petites, si misérables en comparaison, qu'il eût fallu être stupide pour balancer dans le choix. C'est la 3<sup>me</sup> période de ma vie et j'espère qu'elle s'étendra jusqu'à la fin des jours que je dois passer sur cette terre.

— Et quand l'épingle se détacha de la cravatte du bel esprit, où en étiez-vous ? dit Tricket.

— A la seconde période, à celle de l'enthousiasme, des doutes et des erreurs. Tu sens, Tricket, qu'avec des phrases aussi fleuries que celles qu'il avait sans doute en réserve et des agréments extérieurs comme ceux qu'il possédait, mon jeune bel esprit eût bien pu sinon étouffer cette affection que je ressens au fond de l'âme pour le genevois, du moins ébranler un peu cette foi vive que j'ai en sa véracité. Comme rien n'est si cruel que de douter de ce qui flatte le cœur, et que les aveux de Jean-Jacques sont peut-être le seul monument qui puisse me réconcilier avec l'humanité quand je considère le tableau de ses vices, je te laisse à penser quelle source de consolation m'eût été fermée si je me fusse rangée au sentiment de mon hôte. Sans la chute de l'épingle j'en serais peut-être venue à croire que le repentir est lâcheté, l'humilité, fourberie.

Comme j'avais beaucoup parlé ce soir-là je me sentis pressée de dormir. Je priai Tricket de charmer mon sommeil par la continuation de son<sup>176</sup> conte et il reprit en ces termes l'histoire du rêveur.

### 3<sup>me</sup> Partie<sup>177</sup>

#### Chap. 4<sup>me</sup> de l'histoire du rêveur<sup>178</sup>

Il<sup>179</sup> regarda autour de lui avec cette sorte d'égarement qui suit un profond sommeil, et les souvenirs tumultueux de la nuit s'agitant dans son cerveau. Il chercha avec effroi les traces de l'éruption<sup>180</sup> dont il avait encore l'esprit rempli mais il n'en aperçut aucune. Le tems était clair et frais, les arbres étaient couverts de cette belle verdure<sup>181</sup> qui n'est nulle part aussi vigoureuse que dans les régions élevées. Rien n'avait changé de place et la nature se réveillait non avec le désordre et la consternation d'un désastre récent mais avec le calme et la sérénité d'une belle matinée d'été. Amédée reprit sa mule et revint à Nicolosi dans un trouble d'esprit difficile à exprimer. Il aimait mieux croire à la possibilité d'une irruption qui n'aurait laissé aucune trace que de s'avouer le dérangement de son esprit. En arrivant chez son hôtesse et la trouvant aussi tranquille, aussi gaie que la veille, il eut honte de ses visions et pourtant il ne put s'empêcher de lui demander comment elle avait passé la nuit.

— Eh mais c'est à vous qu'il faudrait faire cette question mon bon seigneur, dit l'Italienne<sup>182</sup>, car vous avez dû trouver un lit bien dur et une chambre à coucher bien froide dans la grotta delle capriole<sup>183</sup>.

— Si ce n'était que cela ce serait bien peu de chose, dit Amédée<sup>184</sup>, mais dites-moi ma bonne Gina quel tems a-t-il fait cette nuit dans la vallée.

— Le même que sur toute la montagne, clair et froid. Pourquoi votre seigneurie me fait-elle une telle demande ? mais sainte mère de Dieu ! comme votre seigneurie a le visage altéré et l'air abattu ? que lui est-il donc arrivé cette nuit ?

— Rien en vérité, dit Amédée Monteux. La fatigue et la faim sont causes de cette altération. Donnez-moi à déjeuner<sup>185</sup>.

(.....)

— C'est<sup>186</sup> assez parler des merveilles de sa voix, dit le prince, parlez moi un peu aussi des grâces de sa personne, on la dit aussi belle qu'habile.

— Et l'on dit vrai, répondit le maître de chapelle. J'ose dire que Votre Seigneurie n'a jamais rien vu de plus ravissant que cette créature divine.

— J'avoue, dit le prince, que je me méfie de votre enthousiasme mon cher Pezzanini, dans votre amour pour votre art<sup>187</sup>, vous jugez de la beauté moins comme un peintre que comme un musicien. Vos yeux sont dans vos oreilles et je me souviens de vous avoir entendu vanter la beauté de Polidoro, dont l'effroyable grimace détruisait pour moi tout l'effet de ses accens harmonieux.

— Effroyable grimace ! ah mon prince ! Polidoro grimacier, Polidoro effroyable ! lorsqu'il arrivait à ce fameux fa # la plus belle note que jamais gosier humain ait fait entendre, pouviez-vous songer à la forme que présentait à l'œil l'ouverture de sa bouche ou à la distribution des muscles de ses joues ! Un homme peut-il être laid quand il descend jusqu'au dernier fa # atteint cette note aussi pleine, aussi sonore<sup>188</sup> que je la tiendrais sur les cordes d'une basse ? Non ! Polidoro n'était point laid ! c'était à mes yeux le plus beau des hommes lorsque...

— lorsque sa bouche se fendait jusqu'à son oreille droite et menaçait d'engloutir la moitié de l'orchestre musiciens et instrumens ? dit le beau marquis<sup>190</sup> de Montefucino ?

— Vous avez de si singulières idées sur la beauté, vous autres gens du monde ? dit le maître de chapelle avec une chaleur qui tenait de bien près à l'indignation. Vos femmes régulièrement belles sont des statues dont l'éternel sourire devient aussi insipide à la longue que le sourire de marbre<sup>190</sup> de la belle Terpsichore de X qui décore le portique de ce palais. Je ne puis le regarder sans tristesse et pour peu que j'y fixe longtemps mes regards, cette expression d'enjouement<sup>191</sup> que les siècles n'altèrent pas, me cause de l'effroi et du dégoût. Dans le sexe féminin, il n'y a qu'une espèce de femmes à qui appartienne exclusivement la beauté, car celles là peuvent la remplacer, l'imiter, l'acquérir par le talent en dépit des dispositions aveugles de la nature à leur égard. La femme artiste, la tragédienne, la cantatrice sont toujours belles en dépit du cours des ans, tant que subsiste le génie qui les embellit et les élève. Mais, s'écria Pezzanini en se levant de l'air d'un inspiré, O Divine Portia, reine du Chant, gloire de l'Italie, merveille de notre siècle ! as-tu besoin des secours de la beauté pour embraser les cœurs, et enchaîner les hommes depuis le barcarole jusqu'au St Père !

— Voila, dit le prince en riant de cette exclamation, qui me fait craindre pour la figure<sup>192</sup> de la signora. Grand Dieu, aurait-elle une bouche semblable à celle de Polidoro<sup>193</sup> !

[.....]

[Avouez<sup>194</sup>], mes amis, que la passion des beaux arts remplit délicieusement ma vie. Assez riche pour m'entourer de leurs merveilles, j'aime à les voir en harmonie avec celles de la nature. J'ai placé cette belle villa sur le bord d'une mer d'argent, dans le plus magnifique aspect de la terre, au pied du gigantesque et sublime Etna. Au milieu de ces laves formidables qui brisaient le flot rugissant de la Méditerranée, j'ai vu s'élever avec orgueil mes jardins enchantés, ma villa de marbre, mes statues d'albatre et de porphyre. J'ai consacré ce palais comme un temple au vrai beau. J'y ai rassemblé mes amis et j'y ai appelé les plus belles femmes de Naples. Vous n'ignorez pas, ajouta-t-il en baissant la voix, comme je fus désagréablement surpris en voyant arriver parmi ces charmantes fleurs la pâle signora Luigina Bagliani. Une laide femme m'inspire une sorte d'aversion et tout l'esprit tant vanté de celle-ci ne peut me faire supporter ses joues livides<sup>195</sup> et ses lèvres bleuâtres. Qu'a donc à dire notre jeune Léonardo ? ses lèvres ont remué une objection mais il n'a osé élever la voix devant nous ?

— Le respect doit empêcher mon petit fils de se mêler à la conversation de vos seigneuries, répondit dans un mauvais italien le vieux intendant Grinville qui se tenait dans un coin du salon, assis au bord de sa chaise avec la roideur et la gêne d'un subalterne admis à l'honneur d'une espèce d'égalité dans la société de ses maîtres.

— Parlez mon enfant, dit le prince avec un mélange de bonté et de hauteur qui donnait à ses manières quelque chose de singulier. Vous êtes artiste et quoiqu'un sang français coule dans vos veines, l'air natal de l'Italie et l'école de Rome ont dû donner de la chaleur à votre imagination. Voyons mon jeune peintre, trouvez-vous quelque chose de supportable dans la figure de la S<sup>a</sup> Bagliani.

— Seigneur, répondit le jeune homme avec une assurance et une vivacité qui contrastaient avec l'attitude empressée et craintive de son ayeul, je suis bien jeune et bien peu habile pour former un jugement qui mérite attention. Cependant si mon goût n'est pas déjà formé, si j'ai quelque intelligence du grand art que j'étudie, je puis dire en faveur de la signora B. qu'il ne lui manque que de la santé pour être la plus belle femme de l'Italie après la cantatrice Portia. Ses traits sont d'une régularité parfaite, ses yeux seraient beaux si la souffrance ne les avait enfoncés dans des cercles bleuâtres, son visage aurait une coupe agréable sans l'excessive maigreur qui le dépare. Il n'est pas jusqu'à sa taille sèche et voûtée qui ne fut sus-

ceptible d'offrir les plus gracieux contours si un peu d'embonpoint...

— Fort bien, dit le marquis de Montefucino avec un rire dédaigneux. Pour tout dire en un mot elle serait la plus belle des femmes si elle n'était la plus laide.

Le vieux Grinville convaincu au sourire du prince que son petit-fils avait dit une sottise lança sur lui à la dérobée un regard courroucé comme pour lui reprocher la hardiesse qu'il avait eue de se mêler<sup>196</sup> à la conversation de ces illustres seigneurs. Le jeune homme n'y prit pas garde. Il n'était frappé que du regard méprisant qui avait accompagné la réponse de Montefucino et dans son âme fière et bouillante s'était allumé déjà le feu de la colère. Une vive rougeur colora ses joues dont la blancheur contrastait avec la nuance plus sombre des visages italiens qui l'entouraient. Il aurait répondu avec plus de franchise que de prudence à cette attaque, si le prince n'eut pris la parole.

— Je ne veux pas mon jeune ami, lui dit-il, vous détourner d'une action aussi généreuse que la défense de cette pauvre S<sup>a</sup> Luigina. Les vertus chevaleresques sont de votre âge et j'ai plus envie de vous admirer que de vous imiter, en voyant que vous vous déclarez le champion de la laideur. Mais songez qu'en réparant l'injure faite à votre dame, vous compromettez gravement la réputation de beauté d'une autre et comme<sup>197</sup> les femmes tiennent plus à ce genre de gloire qu'à tout autre, je doute que la S<sup>a</sup> Portia vous adressât des remerciemens pour avoir accolé son nom à celui de la sig. Bagliani.

— La S<sup>a</sup> Portia, répondit Léonardo sans faire attention au mouvement d'impatience du vieux<sup>198</sup> Grinville, n'a rien à craindre du goût sévère<sup>199</sup> qui préside aux jugemens de votre seigneurie. Je l'ai vue une fois, une seule fois, il y a bien longtems et il me semble que c'était hier.

Le jeune homme s'arrêta comme s'il eut été fâché d'en avoir trop dit et son grand père laissa exhaler un profond soupir, comme si son enfant en fermant la bouche le délivrait chaque fois d'un mal aise insupportable.

— Eh bien, dit le Marquis d'un air moqueur, vous nous laissez en si beau chemin ? cela commençait comme un épisode de roman, et je m'apprêtais à entendre un second volume de l'Aminta.

— Je crois, dit le Prince<sup>200</sup>, que mon gentil Léonardo pourra un jour nous raconter des aventures qui nous donneront de l'envie et des regrets, marquis, je donnerais volontiers ma fortune mon nom et mon palais de la Sciarra, pour les 19 ans de ce garçon. Mais voyons mon enfant, ajouta-t-il en se tournant vers Léonardo et cette

fois la bonté naturelle domina dans ses manières. Il faut que tu nous fasses le portrait de la Déesse telle qu'elle apparut pour la première fois à tes yeux éblouis.

— Que votre seigneurie m'en dispense, répondit Léonardo. Je ne saurais lui dire si Portia est brune ou blonde. Je n'ai pas eu le tems de faire son portrait dans ma pensée<sup>201</sup> car je ne l'ai vue qu'un instant. Je sais seulement quelle me parut une créature céleste et comme le seigneur marquis de Montefucino a bien voulu me faire sentir que le récit de mes impressions serait fort déplacé devant vos seigneuries, je n'ai pas un mot de plus à dire.

Leonardo prononça ces derniers mots d'un ton qui démentait l'humilité de ses paroles. Le marquis leva sur lui ses grands yeux noirs où se peignait un insultant mépris<sup>202</sup>. Léonardo affronta ce regard avec audace et le vieux Grinville qui ne comprenait rien à l'insolence de son fils allait bégayer quelque plate excuse lorsque la porte du salon s'ouvrit et Amédée entra. Il venait de réparer le désordre que son voyage sur l'Etna avait dû laisser<sup>203</sup> à sa toilette. Il était vetu à la Française avec tout le soing qu'un homme de bon ton apportait à cette époque à l'importante affaire de l'habillement. Mais malgré<sup>204</sup> la recherche de son ajustement et la symétrie de sa chevelure, son visage halé et défait portait l'empreinte de la fatigue, de l'agitation et de la souffrance. Le prince courut à lui, le pressa dans ses bras, lui fit mille questions sur son voyage, sur sa santé qui paraissait altérée. Le chevalier de Montanvert (c'était le véritable nom d'Amédée), remercia son ami, répondit à ses questions avec aisance mais avec brièveté, en profitant du premier prétexte pour se débarasser de ce genre d'interrogation. Il demanda si la célèbre cantatrice tant désirée par la brillante société réunie à la Sciarra était enfin arrivée. Le vieux Grinville savait trop ce qu'il devait à ses maîtres pour prendre la parole en leur présence à moins d'être interrogé. Néanmoins les négociations qui devaient régler le voyage de la cantatrice, lui avaient été confiées, il pensa qu'il devait répondre à une question de son ressort, et de ce ton grave et mesuré qui rendait encore plus ridicule sa prononciation française, il annonça au chevalier qu'un billet de la signora venait de lui signaler son arrivée à Catane<sup>205</sup>, et de lui promettre sa présence au concert qui devait avoir lieu le lendemain soir à la Sciarra. Le maître de chapelle qui depuis quelques tems laissait courir négligemment ses doigts sur le clavecin, reprit l'éloge du talent de Portia avec des expressions si passionnées d'enthousiasme que le dédaigneux marquis dirigea sur lui ses froides railleries. Pezzanini était un homme qui se fâchait continuellement, s'irritait jusqu'à la fureur des moindres contradictions, et ne traitait qu'avec emporte-

ment toutes les discussions relatives à la musique. Pour tout le reste il semblait que son âme épuisée ne conservait pas la faculté de sentir. Les attaques dirigées contre son caractère ou sa personne le trouvaient entièrement insensible; le marquis fit donc des épigrammes en pure perte. Pezzanini indifférent aux traits de la satire, ramenait toujours l'éloge enthousiaste de Portia. Le jeune Léonard était assis négligemment sur le bord d'une croisée, en dépit des signes et des regards furieux par lesquels son ayeul l'avertissait de prendre une posture plus respectueuse. Il s'enivrait des discours animés du maître de chapelle et du nom de Portia mille fois répété et toujours accompagné des épithètes de sublima, Divina, diva. A certaines descriptions de sa manière de chanter et des facultés étonnantes de sa voix, le Ch<sup>r</sup> de Montanvert se troubla et parut frappé comme d'un rapprochement dans ses souvenirs. Enfin le marquis dont la position devenait insupportable, accoutumé comme il l'était à la possession despotique du premier rôle dans la conversation, interrompit brusquement le torrent d'éloquence de Pezzanini.

— A force de vanter la Portia, dit-il, vous la ferez paraître mesquine en réalité. Ce n'est pas quelle n'ait un talent fort remarquable, mais quant à sa beauté, n'en déplaît à vos systèmes mon cher maestro et aux éloges que peintre<sup>206</sup> et comme adorateur le seigneur Léonard lui a donnés, moi qui connais assez particulièrement la

signora, je puis prononcer sur cette grave question. Figurez-vous, dit-il en leur tournant le dos et s'adressant au prince et au chevalier, que la Portia n'est ni belle ni laide... c'est une petite femme assez piquante, sans fraîcheur, sans éclat, sans grâce et sans dignité. Elle retrouve tous ces avantages sur la scène, ou dans l'inspiration du chant, mais l'enveloppe de ce grand génie musical est fort commune, croyez-moi.

— O stelle ! s'écria le maestro, est-il possible de parler ainsi de la Diva donna ! de celle que l'univers adore et qui a vu à ses pieds tous les princes de l'Europe !

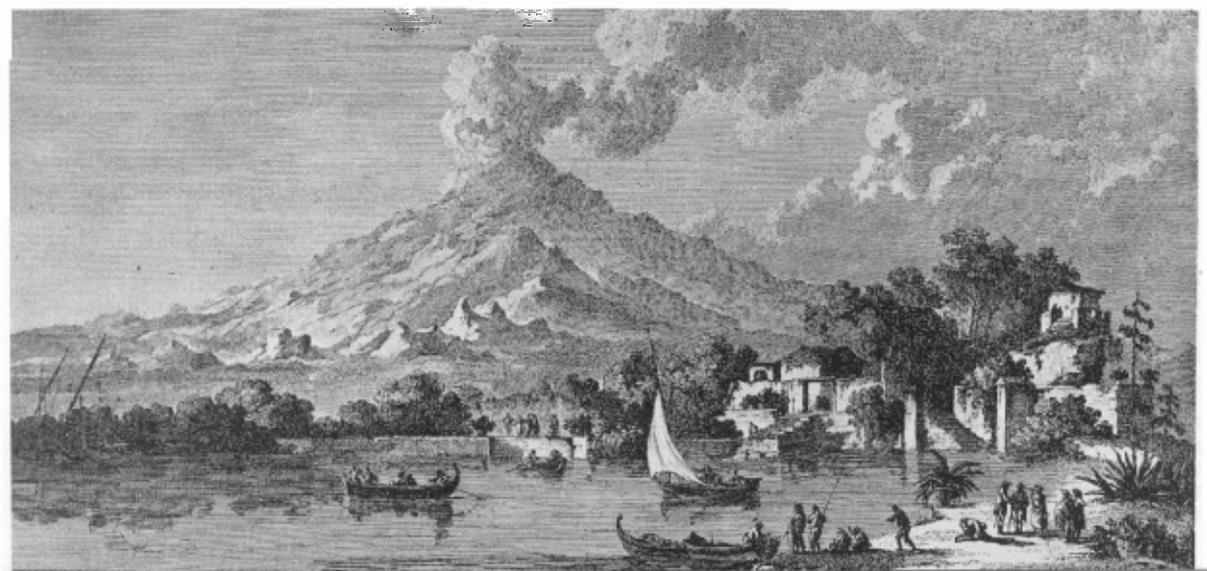
— Sans parler du marquis de Montefucino, dit aigrement le jeune Léonard.

— Il est vrai que j'ai été de ses amis, répondit le ms. avec une fatuité affectée; mais je n'ai pas l'humeur romanesque comme vous. Je l'ai oubliée quoique je l'aye vue plus d'une fois.

— La manière<sup>208</sup> dont vous en parlez ressemble plus au dépit qu'à l'indifférence, reprit Léonard.

— Voulez-vous venir voir<sup>209</sup> avec moi le nouveau canal qu'on a creusé dans la lave de l'ouest, dit le ms avec un regard significatif.

— De tout mon cœur, répondit le jeune homme qui comprit cette proposition, et se levant avec l'impétuosité de caractère qui perçait dans tous ses mouvemens il suivit le ms dans les jardins de la villa.



— Que j'aie été ou non lié avec la signora Portia, que vous ayez conçu ou non pour elle un amour romanesque, dit le marquis sèchement aussitôt qu'ils furent seuls, c'est ce qui importe fort peu. Mais ce qui ne me convient pas, ce que je ne souffrirai jamais, c'est le ton d'arrogance et de provocation qu'en toute rencontre vous affectez de prendre avec moi. Je veux bien monsieur vous donner cet avertissement en particulier, mais je ne suis pas disposé à faire deux fois preuve de patience. Rappelez-vous qu'à la prochaine<sup>210</sup>, je ne vous épargnerai pas une humiliation publique.

— Et quelle sera cette humiliation, je vous prie, dit Léonard comprimant sa colère sous un air de froid mépris.

— Je vous ferai sentir ce qu'un inférieur doit à la dignité de ceux qui le font vivre, dit le marquis.

— Je ne vous dois donc rien grâce au Ciel ! répondit Léonard.

— Vous devez tout aux bontés du prince dont je suis l'égal et l'ami. M'offenser c'est lui manquer de respect et oublier qu'il est votre maître.

— Mon maître ! sceria Léonard dont les yeux pétillèrent d'audace et de fierté, dites mon bienfaiteur, mon protecteur si vous voulez, mais mon maître, il ne l'est pas et nul ne le sera jamais.

— Je ne prétends pas disputer avec vous sur vos idées de vanité et d'indépendance. Seulement je vous avertis que si vous ne changez de ton, je vous ferai chasser d'ici.

— Chasser ? vous ? misérable ! c'en est trop, vous me rendez raison de cette insulte.

— Il se peut que ce soit l'usage en France maintenant, dit le ms. avec une froideur qui mit le comble à l'irritation du jeune homme. Mais en Italie nous n'en sommes pas encore là. Les rangs ne sont pas encore confondus. Le valet ne commande pas au maître et le fils d'un concierge ne se bat pas avec un gentilhomme.

— En ce cas, dit l'impétueux Léonard incapable de se contenir davantage, quiconque hait et méprise ce gentilhomme peut l'insulter impunément.

En même tems il lui saisit fortement le bras, et passant ses doigts crispés de fureur<sup>211</sup> dans la riche manchette de point d'Angleterre du marquis il l'arracha, la mit en pièces et la roula par terre avec son pied. Le marquis pâle de colère portait la main sur son poignard, lorsqu'un petit homme des montagnes enveloppé d'un manteau rouge et coiffé d'un chapeau dont la forme pointue était ornée de plumes d'aigles, et dont le rebord

s'abaissait de manière à cacher presqu'entièrement ses traits, sortit tout à coup d'un massif de figuiers et se tint<sup>212</sup> immobile devant le marquis, la main de celui-ci retomba comme frappée de paralysie, ses yeux n'exprimèrent plus qu'une terreur mêlée d'égarement, deux taches<sup>213</sup> violettes parurent sur ses joues et on eut pu entendre ses dents s'entrechoquer. L'Inconnu lui fit un signe impératif et le marquis baissant la tête d'un air consterné le suivit dans l'épaisseur du bois où ils disparurent, laissant Léonard frappé de surprise et d'une sorte d'émotion indéfinissable.

## Chap. 2

La salle du concert regorgeait d'auditeurs. L'habile intendant des plaisirs du prince, le vieux Grinville avait déployé toutes les ressources de son génie inventif pour faire ressortir l'éclat des riches décors et mêler le bon goût français au luxe oriental étalé dans cette fête. Dans les gradins, au milieu des guirlandes et des bougies, les plus belles femmes de l'Italie rivalisaient de grâces de parure et de coquetterie. L'éclat des lumières et le prestige des diamans et des fleurs dont elles étaient couvertes donnaient à leur beauté un aspect magique. Leurs joues animées, leurs gestes pleins de la vivacité italienne, leurs regards de feu, tout en elles annonçait le désir de succès ou la joie du triomphe<sup>214</sup>. Au milieu des plus attrayantes le prince attendait avec une secrète impatience l'apparition de la cantatrice tant vantée, le Ms de Montefucino d'un air dégagé faisait aux belles dames qui l'interrogeaient, les honneurs de la signora. Il affectait de faire de sa personne assez peu de cas et il eut été difficile de décider si son langage<sup>215</sup> était celui d'un amant dépité par les rigueurs, ou d'un vainqueur ennuyé de ses triomphes. La beauté, l'esprit et la richesse du marquis semblaient donner<sup>216</sup> cependant un démenti à cette dernière hypothèse, surtout lorsqu'il s'agissait d'une cantatrice, d'une femme appartenant à cette classe moins rigide dans ses mœurs que ne le sont les femmes en France, moins dépravée aussi que ne le sont dans ce même pays les chanteuses et les actrices. La signora Portia en particulier jouissait d'une réputation de délicatesse et de fierté qu'on eut difficilement trouvée à cette époque chez les personnes de son état, incorruptible à la vanité des présens, elle ne cédait disait-on qu'au sentiment d'un amour désintéressé, et les jeunes seigneurs qui se disputaient ses préférences, briguaient d'autant plus un succès qui devait leur apporter plus de gloire. On avait longtemps vu à Venise le marquis de Montefucino jouir auprès d'elle d'une grande

intimité et il avait passé pour le favori de la divine cantatrice. Cependant quelques personnes qui les avaient vu de plus près, assuraient que de tous les hommes, le marquis était le dernier qui eut pu conquérir un cœur aussi indépendant aussi fier que celui de Portia. Ces conjectures passaient<sup>217</sup> de bouche en bouche parmi ces belles Italiennes qui occupaient les gradins, tandis que parmi les groupes d'hommes qui se formaient autour d'elles, des dilettanti qui avaient eu le bonheur de connaître la cantatrice racontaient de son esprit, de son originalité, de ses bizarreries, mille traits qui devaient plus ou moins de leur piquant<sup>219</sup> à l'esprit inventif du narrateur.

Le chevalier de Montanvert dont l'aménité française offrait plus de calme dans les manières que la pétulance méridionale de ses hôtes, était assis près de la S<sup>a</sup> Luigina Bagliani et dans le charme de son entretien<sup>220</sup> oubliait quelle était la seule femme sans beauté de cette réunion, ou plutôt peut-être s'en apercevait à son esprit et à sa grâce aimable. Le vieux intendant Grinville silencieux et grave comme un majordome du 15<sup>me</sup> siècle, assez semblable dans son antique toilette et dans sa démarche solennelle à ces personnages qu'on retrouve sur les tentures des vieux appartemens, se promenait de groupe en groupe et recevait les éloges que chacun donnait à l'arrangement de la fête, avec un mélange d'importance et d'humilité. Il n'oubliait pas de rappeler qu'il avait été vingt ans à la tête de la maison du prince de Condé. Ce titre à la considération lui paraissait si puissant qu'il ne perdait jamais une occasion d'accabler<sup>221</sup> ceux qui voulaient bien l'écouter du récit des festins dont il avait ordonné l'arrangement en France, ou la description des équipages de chasse dont il avait réglé le budget. Mais ceux qui avaient fait l'expérience de sa proximité et de sa pesanteur se hâtaient<sup>222</sup> de s'y soustraire et aussitôt qu'il commençait son exorde favori "En France, du tems que j'avais l'honneur d'appartenir à mon seigneur le prince de Condé..." on fuyait comme devant le *saive qui peut* d'alarme.

Enfin la prima donna entra<sup>223</sup> accompagnée du maestro di capella dont l'énorme cravatte de dentelle et l'habit noir se ressentaient d'une certaine prétention inusitée. On venait de jouer le premier morceau d'ensemble. La cantatrice profita de l'agitation qui accompagne les applaudissements d'usage pour faire son entrée sans être aperçue. Lorsque tout le monde fut assis pour écouter le prélude du morceau quelle allait chanter elle parut debout, et un nouveau murmure où se distinguaient les mots *eccola, eccola*, s'éleva de nouveau dans la salle. Portia était plus que jolie, plus que belle et pourtant elle n'était ni l'un ni l'autre. Sa taille peu élevée pouvait se

comparer à ces édifices dont l'ordonnance ne frappe pas les yeux par un caractère de grandeur, mais dont l'élégante simplicité charme le regard qui s'y attache. Son teint était fort brun et son épaisse chevelure d'un noir d'ébène privée de poudre contre la mode existante tombait en boucles négligées sur son front et sur ses épaules. L'expression habituelle de sa physionomie était sérieuse et réfléchie, mais lorsqu'elle chanta toutes les sensations de son âme se réfléchirent<sup>224</sup> dans ses traits. Tour à tour pâle comme une fleur mourante, et vermeille comme l'aurore d'un jour d'été, mélancolique, effrayée, surprise, triomphante, exaltée, elle fit passer mille émotions diverses dans l'âme de ceux qui l'écoutaient et sa beauté devint si expressive que sans le prestige de ses accents divins, celui de son regard eut suffi pour les produire. Quand elle se tut, un profond silence régna dans la salle. Personne ne songeait à l'applaudir, on craignait de détruire par le moindre bruit l'impression délicate qu'elle avait fait naître. Ce genre de triomphe fut compris de Portia. Il était digne d'elle. — Mais lorsqu'elle reparut pour chanter de nouveau, des cris, et des trépignemens lui exprimèrent l'admiration et les transports de l'auditoire. Portia les reçut sans orgueil et sans dédain. Elle s'inclina d'un air de reconnaissance et de douceur. Mais l'enivrement du triomphe n'enflammait pas ses traits<sup>225</sup>. Elle semblait plus occupée de recevoir les inspirations de son génie musical que de travailler à conquérir des applaudissements. Elle resta quelque tems immobile et comme absorbée dans un rêve de mélodie puis se penchant vers Pezzanini elle le pria de l'accompagner avec le clavecin seulement, et posant une feuille<sup>226</sup> de musique écrite sur le pupitre elle l'engagea à la parcourir des yeux. Le maestro était assez sûr de lui pour juger<sup>227</sup> la précaution inutile. Il sourit d'un air qui trahissait sa confiance en lui-même. Portia insista et il obéit. C'était une canzonette vénitienne avec un accompagnement si simple qu'un enfant l'eut exécuté<sup>228</sup> sans peine.

— Si<sup>229</sup> une autre que vous m'adressait pareille raillerie, lui dit-il en se plaçant devant l'instrument, je crois que je me fâcherais, mais les Dieux ont leurs caprices et il n'en faut pas moins les adorer.

— Vous êtes donc bien sûr d'accompagner ce morceau, lui dit Portia.

— Pezzanini leva les épaules et commença en la mineur. Il n'avait pas joué les 3 1<sup>eres</sup> mesures du prélude, qu'il s'aperçut de sa méprise et reportant ses regards sur la clef au lieu des trois bémols il y vit 3 ♯. Il recommença en la majeur, mais les sons qu'il produisit furent si discordans et si bizarres qu'il s'arrêta frappé de surprise. Il s'était encore trompé, la clef était chargée<sup>230</sup> de 5

bémols; il se frotte les yeux, s'assure bien qu'il ne se trompe pas; et recommence... nouvelle cacophonie, nouvelle erreur, les 3 # ont reparu, puis les trois bémols. Après 5 ou 6 efforts infructueux, pendant lesquels l'assemblée muette de surprise se demande si Pezzanini est frappé de délire, ou s'il risque une ridicule plaisanterie, le maestro s'arrête, et croise ses bras<sup>21</sup> sur sa poitrine; rouge de fureur, il se tourne vers Portia :

— Vous m'avez ensorcelé, s'écrie-t-il. Il y a là de la magie, vous voulez me déshonorer.

— Allons donc mon cher maestro, dit la cantatrice d'un air calme. Je vous attends.

— Levez donc le charme que vous avez jetté sur moi, s'écrie Pezzanini avec une nouvelle violence.

— Vous êtes fou, répond Portia, on attend, commencez-donc.

Le maestro risque une dernière tentative, il prélude, dans le ton indiqué sur le feuillet. C'est décidément en la mineur, mais o nouvelle terreur<sup>22</sup> ! Les sons qu'il produit ne sont pas ceux qui répondent aux touches de l'instrument qu'il fait parler. S'il croit frapper l'accord parfait de si mineur, c'est celui de sol majeur qui résonne, et tandis que ses doigts incertains et glacés cherchent à rappeler l'harmonie dans sa composition, un démon caché dans les entrailles du clavecin se plait à rendre muettes les cordes qui devraient vibrer, à mettre en mouvement celles qui devraient se taire. Une effroyable confusion de notes étonnées de se rencontrer, une guerre terrible entre des sons qu'on ne peut unir sans faire saigner l'oreille, un grossier bavardage de gammes embrouillées<sup>23</sup>, voilà l'unique résultat des efforts surhumains du malheureux maestro. Un murmure désapprobateur, des huées, des

rires, partent de tous côtés. Personne ne croit que l'erreur de Pezzanini soit involontaire. Le prince<sup>24</sup> commence à trouver la plaisanterie de mauvais gout. Le vieux Grinville déclare qu'elle est *indécemment irrespectueuse*. Les cheveux du maestro se hérissent sur sa tête, de grosses gouttes de sueur coulent de son front, son sang bourdonne dans ses oreilles comme un bruit lointain de cloche qui se rapproche par degrés, ses bévues involontaires le déchirent de douleur encore plus qu'elles ne l'humilient. Enfin ses bras retombent à ses côtés. Un gémissement étouffé accompagne ce cri de détresse : Il diavolo<sup>25</sup> ! è il diavolo ! Et il tombe sur le carreau privé de connaissance. Tandis qu'on s'empresse autour de lui dans l'orchestre, une scène pareille se passe<sup>26</sup> sur les gradins. Le Ch. de Montanvert dont la pâleur depuis quelques tems était devenue de plus en plus effrayante tombe évanoui entre les bras du jeune Léonard; au même instant que le maestro comme si l'extrémité d'une chaîne magnétique établie entre eux fut venue le frapper d'un coup électrique. On les emporte de la salle, et à peine ont-ils senti l'air frais de l'extérieur qu'ils reprennent l'usage de leurs sens. Le maestro veut se donner la mort mais Portia qui l'avait suivi le prend par le bras et le ramène dans la salle, tandis que le chevalier, après avoir remercié le prince de sa sollicitude<sup>27</sup>, lui demande la permission d'aller donner au repos le reste de la soirée.

On remarqua que pendant cette scène bizarre, le marquis de Montefucino fut infidèle à son caractère de causticité sceptique. Il sembla secrettement ému de ce qui se passait, mais on ne put préciser la nature de cette émotion. Une légère teinte violette passa sur son beau visage, et il garda le silence.

Il y a là de la magie, vous voulez me déshonorer. —  
 Allons donc mon cher maestro dit la cantatrice,  
 d'un air calme,  
 Je vous attends; — levez donc le charme que vous avez  
 jetté sur moi s'écrie Pezzanini avec une nouvelle  
 violence: Vous êtes fou répond Portia, on attend, commencez-  
 donc. — le maestro risque une dernière tentative, il

Lorsque le maestro, entraîné et persuadé par la prima donna, reparut au clavecin, le prince convaincu qu'il fallait attribuer à son indisposition la honte dont il s'était couvert, c'est à dire prenant l'effet pour la cause, le conjura de se reposer, mais Portia lui dit tout bas :

— Il faut réparer votre défaite et relever votre gloire.

— Je suis sur que cela depend de vous, dit le maestro du même ton, tuez moi ou inspirez moi de douces mélodies.

Portia sourit et replaça la maudite feuille sur le pupitre. Le maestro recommença en tremblant. Mais le charme était rompu. Ses doigts couraient avec aisance sur le clavier et en tiraient des accords harmonieux. Il s'étonnait en lisant les notes<sup>239</sup> écrites, d'avoir pu les méconnaître tant de fois. Portia chanta une canzonette dont voici la traduction.

1

La gondole qui fuit ne laisse point de traces sur les flots de l'Adriatique. Le sillon lumineux de son fanal brille un instant après elle et quand elle a passé tout rentre dans l'ombre de la nuit.

2

Le gondolier chante dans la nuit, accompagné du seul bruit de sa rame. Un autre accepte le défi et répond à sa voix. L'onde, pour les écouter, bat plus mollement le pied des édifices. Mais quand leurs voix ont cessé les échos n'ont rien retenu et restent dans le silence de la nuit.

3

Ainsi o Gina, le passé n'a point laissé de traces dans ton âme, tu m'as souri, tu m'as juré... mais autant vaudrait compter sur la constance des flots que sur celle d'une femme. Le cœur de Gina a changé et mon bonheur est tombé dans l'oubli plus triste que la nuit.

Portia chanta le premier couplet avec une simplicité

*Le soir descendait lentement sur les cimes de l'Etna  
Le vent tout parfumé des fleurs de l'oranger et des  
cyprès venait mollement sur les vagues et les brisait  
en écume légère sur les degrés de marbre des jardins  
de Sciarra*

pure et suave. Au second elle altéra le thème<sup>240</sup> pour suivre ses inspirations et l'on se crut transporté sur les flots de Venise. On écouta le doux murmure des vagues et le refrain lointain du barcarole. Au troisième, elle reprit le thème, mais elle lui donna une autre expression. La douleur, l'amour, le reproche s'y montrèrent avec énergie, l'abattement mélancolique de ses derniers accens s'empara de tous les cœurs. Mais on ne sut qui admirer le plus de la chanteuse ou de l'accompagnateur. Pezzanini avait suivi les inspirations de Portia, il semblait qu'un génie les lui communiquât par une révélation antérieure à leur manifestation<sup>241</sup>. Il produisit<sup>242</sup> dans l'imagination des tableaux avec des sons. Il peignit Venise, le ciel bleu, la mer calme, la gondole légère. Il ne fut personne qui ne vit tout cela dans l'accompagnement de Pezzanini. Quand la chanteuse eut fini les strophes, elle vocalisa un refrain de sa composition à la manière des gondoliers, et s'égarant sur les flots on entendit le barcarole s'éloigner, se rapprocher et s'éloigner encore. Pezzanini imitait les ondulations de la mer, l'haleine du vent et le choc de la rame. Quand il se leva, le prince courait à lui pour l'embrasser, mais le maestro tombant aux genoux de la signora et portant contre ses lèvres l'extrémité des franges de sa longue ceinture :

— Vous m'avez donné une rude leçon, lui dit-il, mais vous m'avez dédommagé; vous m'avez soufflé le feu du génie, vous avez fait de moi, un musicien, d'un barbare que j'étais. Vous feriez également de moi, si vous vouliez un peintre ou un poète, car le génie des beaux arts réside en vous.

Les hommes applaudirent à ce discours, les femmes sourirent de l'exaltation passionnée du maestro. Portia se retira en riant et refusa<sup>244</sup> de rester au bal en se plaignant d'un peu de fatigue.

Le soir descendait lentement sur les cimes de l'Etna, le vent tout parfumé des fleurs de l'oranger et du cyprès courait mollement sur les vagues et les brisait en écume légère sur les degrés de marbre des jardins de la Sciarra<sup>245</sup>.

## Notes

- <sup>1</sup> Le début de ce récit, qui manque dans le ms. B.N. jusqu'à histoires (voir n. 5) est emprunté au ms. Lov., f<sup>o</sup> D r<sup>o</sup> et v<sup>o</sup>.
- <sup>2</sup> quand [on veut] je veux
- <sup>3</sup> plaisant, [pour moi ?] à mes yeux
- <sup>4</sup> son [imagination] plaisir
- <sup>5</sup> C'est sur le mot histoires que commence le ms. B.N. (f<sup>o</sup> 10 r<sup>o</sup>) dont les premières pages ont été arrachées; c'est désormais cette version que nous suivrons. Nous avons supprimé le mot comme de la version Lov. afin de rétablir la cohésion de la phrase dont voici le texte dans Lov. Quoique la comparaison puisse être peu flatteuse répondis-je, comme je n'aime rien tant que les histoires [merveilleuses que tu] où il entre du merveilleux, raconte je te prie mon petit Tricket et fais ton histoire aussi longue que dici à demain.
- <sup>6</sup> anneaux [de fer] : anneaux de fer Lov.
- <sup>7</sup> J'allumai ma lampe de porcelaine [blanche] dont [...], et : Je plaçai une blanche flamme dans une tourelle gothique de porcelaine peinte et Lov.
- <sup>8</sup> lit [tremblant] aérien Lov.
- <sup>9</sup> les [nattes] tresses Lov.
- <sup>10</sup> degré : point Lov.
- <sup>11</sup> somnambulisme et qui est une des plus délicieuses situations où puissent se trouver l'âme et le corps. Lov. Ainsi se termine le f<sup>o</sup> D du ms Lov. Nous suivons maintenant le ms. B.N.
- <sup>12</sup> de [vous donner] faire
- <sup>13</sup> Ms. B.N. f<sup>o</sup> 10 v<sup>o</sup> : ce titre figure seulement sur le ms. B.N. Une version primitive de ce chapitre figure dans ms. Lov., f<sup>o</sup> F.G.
- <sup>14</sup> belle [soirée] matinée Lov.
- <sup>15</sup> un beau jeune homme : un jeune homme de haute taille et de la plus noble figure Lov.
- <sup>16</sup> visiter de près Lov.
- <sup>17</sup> entreprenait cette excursion : entreprenait ce voyage [qui n'est pas sans fatigue ni sans péril] Lov.
- <sup>18</sup> dans toute la Lov.
- <sup>19</sup> de vignes d'une végétation vigoureuse Lov.
- <sup>20</sup> venait de [parcourir] franchir
- <sup>21</sup> région [le coperta] Lov.
- <sup>22</sup> le voyageur repartit sur les 5 h du soir Lov.
- <sup>23</sup> marcher tout le reste de la nuit Lov.
- <sup>24</sup> un [combat] assaut
- <sup>25</sup> L'échange de répliques entre Tricket et la narratrice ne figure pas dans ms. Lov. ainsi rédigé monts de la Calabre. Il hésita quelques instants à prendre un guide en cet endroit. Son hôteesse l'y engageait; Ste Vierge lui disait elle Lov.
- <sup>26</sup> tout seul *add.* B.N.
- <sup>27</sup> nos pères s'égarèrent eux mêmes continuellement Lov.
- <sup>28</sup> dans une de ces cheminées qu'on ne peut éviter la nuit sans une grande habitude, ou de grandes précaution. Jesumaria. Ne faites pas cette imprudence, caro mio signore, car si vous échappez à tous les dangers du chemin, qui sait Lov.
- <sup>29</sup> se jouer de vous et vous précipiter dans les gouffres qui s'ouvrent de toutes parts. Lov.
- <sup>30</sup> Vous me conterez cette histoire demain à mon retour ma bonne hôteesse dit le jeune homme, pour aujourd'hui elle me retarderait trop. Je pense d'ailleurs que si les esprits malfesans veulent se mêler de me contrarier, ils m'attaqueraient Lov.
- <sup>31</sup> marche [solitaire] : marche solitaire Lov.
- <sup>32</sup> ce chemin depuis peu Lov.
- <sup>33</sup> Et puis : D'ailleurs Lov.
- <sup>34</sup> l'oublier. J'espère abandonner Lov.
- <sup>35</sup> sur [cette nature] une terre Lov.
- <sup>36</sup> Empédocle ainsi que sa Lov.

- <sup>37</sup> et que rien n'annonçât que la tranquillité de l'Etna dut être troublée par la moindre agitation. Lov.
- <sup>38</sup> à la grotta delle capriole Lov.
- <sup>39</sup> les préparatifs ordinaires pour sy installer une partie Lov.
- <sup>40</sup> il coupa de l'herbe pour sa mule après l'avoir attachée Lov.
- <sup>41</sup> indispensable : fort nécessaire Lov.
- <sup>42</sup> un souper dont la bonne hôteesse de Nicolosi [avait chargé la [mule] monture] l'avait muni avec une sollicitude toute particulière Lov.
- <sup>43</sup> à sa monture dont les habitudes rudes et frugales s'accommodaient mieux que lui de ce gîte [en dépit] sans le secours de l'enthousiasme ni de la philosophie. Lov.
- <sup>44</sup> Il ranima le feu avec la moitié Lov.
- <sup>45</sup> desséché quil y jeta Lov.
- <sup>46</sup> celle : le moment Lov.
- <sup>47</sup> il ferma [vainement] en vain les yeux dans l'espoir que son cerveau [gouterait] partagerait bientôt le [doux] repos de ses membres; En vain il s'assura Lov.
- <sup>48</sup> s'endormir [entièrement] Lov.
- <sup>49</sup> fatiguaient son esprit. Tous ses nerfs étaient dans un état d'excitation peu ordinaire, tantôt la chaleur du foyer qu'il avait allumé le suffoquait Lov.
- <sup>50</sup> avec un certain plaisir Lov.
- <sup>51</sup> il s'assit : il se souleva sur son lit de feuilles Lov.
- <sup>52</sup> en mille formes diverses Lov.
- <sup>53</sup> une image en miniature [des irrptions de l'Etna] des jeux Lov.
- <sup>54</sup> de l'Etna : du volcan Lov.
- <sup>55</sup> le volcan : l'Etna Lov.
- <sup>56</sup> la vue de cette forêt en feu Lov.
- <sup>57</sup> La nature n'a rien de vraiment misérable. Lov.
- <sup>58</sup> pour les apprécier se montre plus ingrat devant ces bienfaits Lov.
- <sup>59</sup> Une sorte de frémissement retentit non loin du voyageur. Il mit la main sur sa ceinture munie de pistolets Lov.
- <sup>60</sup> foyer : brazier Lov.
- <sup>61</sup> éfarés : ardens Lov.
- <sup>62</sup> oreilles. Un homme faible et superstitieux eut frémi devant cette apparition. Mais le voyageur dont aucun Lov.
- <sup>63</sup> il reconnut : eut bientôt reconnu Lov.
- <sup>64</sup> lui frotta les flancs avec une poignée d'herbes sèches, et layant rechauffée par de vigoureuses frictions, il lui replaça la bride et se remit en marche comme la lune paraissait au dessus des arbres. Lov. ainsi s'achève le f<sup>o</sup> G du ms. Lov.
- <sup>65</sup> Ms. B.N. f<sup>o</sup> 13 v<sup>o</sup>
- <sup>66</sup> le [chevrier (?)] chanteur
- <sup>67</sup> en gravissant est ajouté dans l'interligne, ce qui semble prouver que le carnet est recopié à partir d'un brouillon.
- <sup>68</sup> et [se donnant un volume] s'abaissant
- <sup>69</sup> talent [divin] sublime
- <sup>70</sup> voir [que celui d'un] qu'un
- <sup>71</sup> un [jeune] enfant
- <sup>72</sup> Cela [suffirait] seul vous ferait
- <sup>73</sup> ne [vous] suffisait
- <sup>74</sup> un but de [liberté (?)] commodité
- <sup>75</sup> facheux [en vérité]
- <sup>76</sup> c'est ma vie, et [le chant] j'aimerais
- <sup>77</sup> mais [peu à peu] il conçut
- <sup>78</sup> en colère [lorsq] chez
- <sup>79</sup> Ms. B.N. f<sup>o</sup> 18 r<sup>o</sup>
- <sup>80</sup> l'inconnu, [qui n'était autre que le Chanteur]
- <sup>81</sup> sur [son] le visage
- <sup>82</sup> Sand a accordé au pluriel composaient et un peu plus loin empêchaient
- <sup>83</sup> délicates [de ce visage]
- <sup>84</sup> [sur] dans

- 85 [la cime] le cratère  
 86 *Sand voulait écrire* exhausse  
 87 *Il s'agit du fleuve mythologique du fond des Enfers.*  
 88 [embrassé] entouré  
 89 [revereront (?)] accueilleront  
 90 il s'élança sur [ses traces] la montagne  
 91 *Ms. B.N. f° 24 r°*  
 92 ta [propre] chétive existence  
 93 *Ms. B.N. f° 24 v°*  
 94 *Ms. B.N. f° 25 r°*  
 95 la vanité, [la vanité de l'or]  
 96 *Une autre version de cette lettre à Jane Bazouin constitue le début du roman La Mairaine; elle a été publiée par Georges Lubin, comme une lettre, dans la Correspondance de G. Sand sous le n° 256 (t. I, pp. 561-564); nous y renvoyons le lecteur, qui verra comment Aurore Dudevant réutilise un de ses textes.*  
 97 [cet] l'ange  
 98 C'est [de sa part] chez lui  
 99 [partager] comprendre  
 100 en [écrire] commencer  
 101 [Depuis] Dans  
 102 ont [bien] eu  
 103 [serrer] faire  
 104 l'absence [que] où je fus obligée de [faire] laisser  
 105 *Ici s'arrête la partie publiée du début de La Mairaine (voir note 96); nous signalerons désormais les principales variantes de l'histoire du grillon entre notre texte et La Mairaine (Marr).*  
 106 *La digression — Un ami ! [...] arrivé ne figure pas dans Marr.*  
 107 dans une de mes pantouffles *Marr*  
 108 m'échapper *Marr*  
 109 fasse aucun mal *Marr*  
 110 Il ne sera pas dit que tu ayes été plus mal reçu chez des hôtes à qui tu ne causas jamais, ni dommage ni déplaisir, que *Marr*  
 111 qu'il me parut écouter avec intérêt *add. B.N.*  
 112 sentiment d'affection *Marr*  
 113 n'aurait *Marr*  
 114 si j'eusse [...] auspices ! *add. B.N.*  
 115 l'état de sa conscience *Marr*  
 116 un asile que je voulais que j'aurais toujours voulu ignorer. puisque *Marr*  
 117 j'eusse jamais violé *Marr*  
 118 s'éveiller *Marr*  
 119 jouir pleinement de l'exercice de ses facultés [morales] *Marr*  
 120 le repos *Marr*  
 121 habiles et variées *Marr*  
 122 loin de le trouver monotone, j'en savais apprécier *Marr*  
 123 livres posés *Marr*  
 124 sans défiance ni effroi *Marr*  
 125 inexprimable *Marr*  
 126 l'étonnement : la surprise *Marr*  
 127 au hazard de la plume *Marr*  
 128 en marchant *Marr*  
 129 bévues : billevesées *Marr*  
 130 sophismes : raisonnemens *Marr*  
 131 éprouvent que plus il est doué de cette délicate sympathie *Marr*  
 132 entre lui et les êtres *Marr*  
 133 Ah ! si l'homme *Marr*  
 134 [toute] une  
 135 ont été ignorés *Marr*  
 136 qu'on se l'imagine : qu'elle le parait *Marr*  
 137 à la société, [et nuisible à] ennemi de ses semblables : à la société, cruel envers ses semblables *Marr*  
 138 à défaut d'autre *add. B.N.*  
 139 où j'allais *Marr*  
 140 une grosse oie *Marr*  
 141 si ce n'était pas l'âme de l'un des amis *Marr*  
 142 petit grillon *Marr*  
 143 si l'on ne doit admettre aveuglement aucun système on ne doit peut-être pas non plus les rejeter tous sans distinction. *Marr*  
 144 que je me lasse jamais *Marr*  
 145 *Ici s'achève le f° 30 v° du ms. B.N.; le f° 31 est déchiré et il manque la moitié supérieure de la page, à l'exception de quelques lettres marquant le début des lignes. Sur la copie Lov. E 805, Lina Sand a soigneusement relevé ces traces et laissé des blancs que Spoelberch de Lovenjoul a comblés en se servant du texte de La Mairaine, légèrement modifié pour se raccorder aux débuts de lignes du carnet (voir n. 146).*  
 146 tapisse ma fenêtre *Marr*. Le début de la ligne dans le ms B.N. était de ma fe et Lovenjoul a adapté le texte en conséquence.  
 147 rentré dans son ermitage. *Marr*. A partir d'ici, le carnet B.N. donne des débuts de lignes plus longs.  
 148 *Reprise du texte continu du ms. B.N.*  
 149 lui parler de mes maux, à lui ! Il m'eut écouté, il m'eut plaint. *Marr*  
 150 j'écoutais : j'écoutai vainement *Marr*  
 151 plus longtemps *add. B.N.*  
 152 *Sur Peut-être s'achève le f° 31 r° du carnet B.N.; le début du verso est complété d'après la copie Lovenjoul. Peut être qu'une indiscrette main lui a fermé le passage, peut être il n'a pu Marr*  
 153 *Ici reprend de façon continue le ms. B.N.*  
 154 encore je ne te quitterai plus *Marr*  
 155 de jasmin *add. B.N.*  
 156 déjà *add. B.N.*  
 157 et son dédain. *add. B.N.*  
 158 porte en : a dans *Marr*  
 159 communiquer peut être *Marr*  
 160 le parfum chéri que tu vas exhaler : son parfum chéri. *Marr*  
 161 d'un datura : d'une fleur de datura *Marr*  
 162 s'est réunie, j'espère, à celle : s'est peut être confondue avec celle *Marr*  
 163 *Ms. B.N. f° 32 v°*  
 164 railleries, [et sans qu'un trait] ou  
 165 chargé [d'apprécier (?)] de prouver  
 166 comparaison [attentive] salutaire  
 167 [hier] l'autre soir  
 168 improvisée]mptu  
 169 [tanto] d'abord  
 170 [se réveillerait] sortirait  
 171 [la sienne] du sien  
 172 apparition [de découvertes nouvelles]  
 173 [conversaient] s'entretenaient  
 174 faire [beaucoup de] le bien et [ma conscience (?)] mon cerveau  
 175 pour [réussir] être  
 176 [ses] son cette variante peut laisser à penser qu'il s'agit d'histoires un peu décousues.  
 177 *Ms. B.N. f° 39 v°*  
 178 *Ainsi s'achève le carnet B.N., le reste de la page et les autres pages sont blancs.*  
 179 *Ici commence le fragment A du Ms. B.*  
 180 l'incendie] éruption  
 181 belle verdure [vigoureuse]  
 182 l'hôtesse] Italienne  
 183 la grotta [des chèvres] delle capriole  
 184 peu de chose [— Sainte mère] dit Amédée  
 185 *Fin du fragment A.*  
 186 *Ici commence le fragment B du Ms. B.*  
 187 mon cher Pezzanini, [Je vous ai toujours vu] dans votre amour [de l'] pour votre art



188 au dernier fa [en bas], atteint cette note [avec autant d'aplomb]  
 aussi pleine aussi sonore  
 189 [prince] marquis  
 190 le sourire de [pierre] marbre  
 191 cette expression [de gaité] d'enjouement  
 192 la [beauté] figure  
 193 *Fin du fragment B*  
 194 *Début du fragment C du Ms. B. Une petite déchirure a enlevé le premier mot que nous rétablissons entre crochets.*  
 195 ses joues [creuses] livides  
 196 de [parler devant] se mêler  
 197 et [peut être] comme  
 198 [de son grand père] du vieux  
 199 rien à craindre [de cette sévérité en matière de goût] du goût sévère  
 200 dit le Prince [avec bonté]  
 201 dans [mon imagination] ma pensée  
 202 où se peignaient [le dédain] un insultant mépris. *Le verbe est bien accordé au pluriel.*  
 203 avait dû [laisser apporter] laisser  
 204 Mais [le soing qu'il avait pris de sa] malgré  
 205 à [Messine] Calane  
 206 *La première rédaction donnait et [à votre génie de] peintre la rature et l'ajout aux éloges que rendent la phrase quelque peu bancalée.*  
 207 [hardiment] aigrement  
 208 [Il semble que la] La manière  
 209 [me mener] venir voir  
 210 à la [première] prochaine  
 211 [colère] fureur  
 212 se [présenta devant eux] tint  
 213 [ses lèvres tremblèrent devinrent] deux taches  
 214 le désir de [plaire] succès ou [la rage] la joie du triomphe  
 215 [ce dédain] son langage  
 216 [donnaient] semblaient donner  
 217 Ces conjectures [étaient le sujet] passaient  
 218 mille traits [singuliers]  
 219 plus ou moins [amplifiés de leur [singularité] piquant  
 220 son entretien [plein de charme et de finesse]  
 221 d'accabler [d'ennui]  
 222 se [gardaient bien] hâtaient  
 223 la [signora parut] prima donna entra  
 224 [passèrent] se réfléchirent  
 225 ses [regards] traits  
 226 et [prenant le cahier] posant une feuille  
 227 pour [trouver] juger  
 228 [joué] exécuté  
 229 [Si vous étiez] Si  
 230 la clef [marquait] était chargée  
 231 ses [mains] bras  
 232 nouvelle [surprise] terreur  
 233 gammes [fausses et] embrouillées  
 234 Le [vieux] prince  
 235 [Le Diable !] Il diavolo ?  
 236 [occupe] se passe  
 237 remercié le prince [et l'avoir engagé] de sa sollicitude  
 238 [deviner] préciser  
 239 [la musique] les notes  
 240 elle altéra [légèrement] le thème  
 241 leur manifestation [avec des sons]  
 242 Il [fit] produisit  
 243 ceinture [pendante]  
 244 et [s'excusa] refusa  
 245 *Ainsi s'achève, par ces quatre lignes en haut d'une page, le Ms B.*

## La Prima Donna

par Jules SAND

*Le texte et l'orthographe sont conformes à ceux de la Revue de Paris (avril 1831).*

Dans une des principales hôtelleries de Vérone, on vit un soir un mouvement extraordinaire. Des groupes se formaient dans la salle et jusque dans la cour; on parlait avec chaleur. Un étranger eût pu croire qu'il s'agissait d'un grand événement politique; car pour ce peuple restreint à la passion des arts, le début d'un chanteur ou le succès d'un opéra sont d'aussi puissans motifs d'intérêt que chez nous le renvoi d'un ministre ou une déclaration de guerre.

Or il ne s'agissait rien moins à Vérone ce soir-là que de la rentrée de la signora Gina, jadis les délices de la ville, mais éloignée du théâtre durant plusieurs années. Son nom portait de toutes les bouches accompagné des épithètes de *diva*, de *benedetia*.

Un grand silence succéda aux transports. Tous les yeux se tournèrent vers un jeune homme qui venait d'entrer sans rien dire à personne, et qui s'était jeté sur une chaise demi-brisée prête à manquer sous son poids.

Il était beau, mais étrange. Près de lui, sur une table, il avait posé son manteau roulé autour d'une épée, et sa main droite était cachée dans son sein.

« Valterna ! » lui cria quelqu'un en lui frappant sur l'épaule. Il ne bougea pas; seulement ses grands yeux noirs se tournèrent lentement vers le cadran de la pendule.

« Il n'est pas temps encore, » dit-il; et son regard, un instant animé, se voila de nouveau des longs cils de sa paupière.

« Quel est cet homme ? demanda un Français arrivé depuis une heure à Vérone. — C'est Valterna, lui

répondit-on. — Un officier ? dit le Français en regardant l'épée et les moustaches du jeune homme. — Non, répondit-on, un dilettante. — Un voyageur autour du monde, dit un autre. — Un furieux, un fou, ajoute un troisième en s'éloignant.

— Peut-être pas si fou qu'on le pense, dit le premier qui avait parlé; mais qui peut savoir la vérité ? — C'est une histoire singulière, et que nul autre que lui ne peut raconter. »

Le Français, frappé profondément de l'aspect de Valterna, céda à un sentiment d'intérêt irrésistible en poursuivant ses questions. Les uns lui dirent que c'était l'amant disgracié de la cantatrice Gina; d'autres, que c'était l'amant heureux de la duchesse de R\*\*. « Ecoutez, lui dit-on, si vous êtes curieux de le connaître, essayez de le faire parler; peut-être vous montrera-t-il plus de confiance qu'à un ancien ami, peut-être aussi vous tournera-t-il le dos sans vous répondre, car il est bizarre, inégal, inexplicable, mais il n'est pas méchant. Avant sa folie c'était un grand cœur. Allez, parlez-lui de Gina. Si une fois vous le mettez en train de raconter, il vous en dira, beaucoup; mais on ne peut que médiocrement se fier à ses récits, car il ne sait pas toujours lui-même ce qu'il doit penser de sa vie. »

Le Français s'assit à la même table que Valterna; c'est alors seulement qu'il crut ne pas contempler ses traits pour la première fois. Il se demanda à quelle époque de sa vie le vague souvenir de cet homme devait le reporter, lorsque celui-ci, avec autant d'assurance que s'il l'eût quitté la veille, se jeta dans ses bras en l'appelant son ami, son camarade, son cher Numa. A ce nom le Français tressaillit; il crut se retrouver enfant au collège de Montpellier, et serra contre sa poitrine un ancien compagnon dont la figure et le nom s'étaient presque effacés

de sa mémoire, mais dont le caractère enthousiaste et sombre marquait comme un trait ineffaçable dans la vie de ceux qui l'avaient une fois rencontré.

« Vous me voyez bien changé, dit-il à son ami, après ces premières effusions délicieuses pour deux cœurs qui retrouvent l'un dans l'autre le témoignage d'un bonheur perdu; le chagrin et la maladie m'ont vieilli plus que les années. » Numa l'interroge avec cette réserve délicate qui inspire la confiance sans l'exiger. « Gina ! répondit le Véronais; et un sourire infernal sillonna sa bouche flétrie. Gina ! c'est toute mon histoire.

— Quelle est donc cette Gina dont le nom trouve ici tant d'échos ? dit le Français.

— Vous ne le savez pas ? dit Valterna avec amertume, c'est la duchesse de R\*\*.

Numa fit un mouvement de surprise.

« Oui, reprit Valterna, la femme de R\*\*, votre compatriote. N'avez-vous pas entendu dire qu'il s'était marié ici avec une chanteuse ?

— Il est vrai; je m'en souviens à présent.

— Gina ! pauvre Ginetta; dit le Véronais; on a vanté son bonheur, elle fut seule à ne pas y croire. Certes elle pourrait dire tout ce qu'il y a de maux vivans sous l'éclat des richesses.

« Elle était si belle autrefois, jeune fille chantant chaque soir sur le théâtre de Vérone, puisant le bonheur et la vie dans les applaudissements d'un public qu'elle enivrait de sa voix magique, et qui l'épuisait à son tour des transports de son enthousiasme; jeune fille si belle à voir et si ravissante à entendre qu'on ne pouvait la voir et l'entendre à la fois. Oh ! si vous l'aviez vue paraître, froide d'abord et belle comme une statue antique, absorbant dans son regard toute une foule muette et pâlisante ! si vous aviez vu ses narines se gonfler, ses lèvres frémir, son sein s'agiter aux premiers accords ! puis comme tout à coup sa voix, sortant à flots harmonieux, coulait douce et sonore, ou éclatait forte et passionnée ! Voix du ciel, voix de l'enfer, remuant tous les cœurs, vibrant dans toutes les âmes, les rafraîchissant de suaves mélodies, ou les torturant sans pitié d'accens cruels et déchirans ! Moi, je l'ai vue, cette femme, comme un lutteur épuisé de sa victoire, s'arrêter, les bras pendans, les yeux éteints, et l'on eût pu entendre son haleine embrasée s'échapper inégale et pressée de sa gorge haletante; et la foule était là sans force, sans voix, osant à peine aspirer l'air... Puis c'était comme un rêve dont on sortait par un coup de tonnerre; il n'y avait qu'un seul cri, qu'un seul enthousiasme, et la jeune fille souriait; ses mains tremblantes se croisaient

sur sa poitrine, et des larmes de bonheur brillaient à ses cils abaissés. »

Valterna laissa tomber sa tête sur son sein. « Vous l'aimez ! dit le Français en lui pressant la main avec un sentiment d'affection sympathique.

— Oh ! elle était ma vie, répondit le jeune homme. La voir et l'entendre, c'était toute ma joie. Avant elle mes jours coulaient tristes et nonchalants, j'existais sans passions, sans tourmens, sans désirs : je la vis, je l'entendis, et mes jours se passèrent à désirer le soir, et le soir je sentais à mes larmes que j'étais né pour le bonheur. Les autres l'admiraient, je la bénissais en secret; ils avaient pour elle de l'enthousiasme, pour elle mon âme avait un culte; elle n'était que le soir de leurs jours, elle était mes jours tout entiers. Oh ! vous ne savez pas ce que c'est que cette existence fade et monotone à laquelle on se laisse aller, vide d'émotions, de sourires et de peines. C'était mon existence à moi, et elle m'apparut, bienfait et bénédiction ! et ma vie s'alluma à son regard, et mon âme engourdie et triste se réveilla enthousiaste et forte aux accens enchanteurs de sa voix. Le croirez-vous ? Jamais ma main n'avait pressé la sienne, je croyais que mon regard n'avait jamais arrêté le sien; mais elle m'avait donné de ces émotions qui tuent et qui enivrent; elle devint un besoin pour moi. Il fallut que chaque soir me rendit le bonheur de la veille. C'était comme une religion que je portais dans mon cœur, une religion à laquelle je vouais la vie qu'elle m'avait donnée. Gina m'avait-elle remarqué ? le bruit de mon admiration fanatique était-il parvenu jusqu'à elle ? et son âme d'artiste, son âme enthousiaste et neuve avait-elle rêvé quelquefois à celle qui lui devait ses joies et ses délices ? Je l'ignorai longtemps : mais, étrange bizarrerie de ma destinée ! j'étais heureux, je me disais que l'amour de la gloire remplissait sa vie tout entière, et qu'il n'y avait plus en elle de place pour les autres passions. Elle pleurait aux applaudissemens d'une foule idolâtre, elle riait à une parole d'amour; je n'avais donc pas de rival à craindre. Après le bonheur de l'aimer, il n'y avait rien de plus enivrant que le bonheur d'être aimé d'elle; je n'y croyais pas, et, persuadé qu'elle dépensait tout son cœur dans ses chants, qu'elle le jetait tout entier sur la scène, je puisais dans l'activité qu'elle avait fait éclore en moi le sentiment exquis et pur d'une félicité sans mélange. Après vous avoir dit mes premiers joies sur la terre, je ne vous parlerai ni du bruit que fit dans Vérone mon amour romanesque pour Gina, ni des étranges commentaires que chacun hasarda sur mon compte. Le vulgaire ne comprendra jamais ce qui tranche hardiment avec le commun de la vie; et, comme pour se venger de ne pouvoir me com-

prendre, il s'en rit comme d'une sottise, ou s'en étonne comme d'une folie.

« Cependant deux seigneurs étrangers, voyageant par manie et s'ennuyant partout, arrivèrent à Vérone : le plus jeune, le comte de C\*\*, fat par principes, sceptique par ton, doutant de tout, excepté de sa beauté et de ses moyens de séduction; le plus vieux, le duc de R\*\*, profondément égoïste, saturé de plaisirs, prêt à tout faire, à tout sacrifier pour colorer un peu la vie pâle et morne qu'il promenait depuis dix ans.

« Il n'était bruit alors que de la prima donna. Ne pouvant se la partager, les deux seigneurs tirèrent au sort. Elle échut au duc de R\*\* ; Gina rit et du duc et du sort. Le duc amusa tout Vérone. Son amour-propre fut cruellement blessé. Je l'aurai ! s'écria-t-il un matin. Le soir elle était à lui; Gina était duchesse.

« Ne me demandez pas les raisons qui la déterminèrent à échanger son bonheur contre un titre et de l'opulence; je les ai toujours ignorées. Pensa-t-elle s'élever plus haut dans l'opinion en joignant un faux éclat à tant d'éclat solide et réel dont l'entourait son talent ? Eut-elle la faiblesse de se croire au-dessous de ces femmes qui l'applaudissaient tout haut, et qui l'enviaient en secret ? Hélas ! elle était plus qu'elles toutes; elle préféra devenir la dernière d'entre elles.

« Vérone perdit ses soirées de délices. Une fièvre brûlante s'empara de moi, et je n'échappai à la tombe que pour me sentir agité de tous les tourmens de l'enfer. Le barbare ! il avait désenchanté ma vie; et cette femme que j'idolâtrais, cette femme que j'avais respectée jusque dans mes rêves les plus doux, elle était à lui, il l'avait à lui seul; je voulus mourir.

« Je n'eus pas même la consolation de la savoir heureuse, pour adoucir la douleur qui consumait mes jours. Pauvre Gina ! la plante qui croît sur la montagne périt à l'ombre des vallons. Son mariage fut splendide et triste. On enviait le bonheur de Gina, elle s'y laissa traîner en tremblant. Dès le premier jour elle se sentit à l'étroit dans cette destinée nouvelle. Adieu cette vie d'artiste, si pleine et si brûlante; adieu les agitations du théâtre, les enivrements de la gloire ! Vint le positif de la vie, froid et sec comme le cœur du riche; celui de Gina s'y brisa. Pauvre femme ! le luxe et l'opulence ne lui allaient pas; il fallait à ses larges poumons un air et plus âpre et plus libre. Ses joues se cavèrent, et ses grands yeux bleux se marbrèrent de noir. Triste sans chagrin, on la vit d'abord joyeuse sans gaieté. Si le soir, dans ses salons brillants qui réunissaient toute la noblesse de Vérone, elle s'abandonnait à la verve de son talent, si elle retrouvait ses brûlantes inspirations, vous eussiez vu ses joues se colorer, ses yeux

s'animer, quelque chose d'inspiré briller dans ses regards. Qu'elle était belle encore ! On l'entourait alors, on la complimentait, et son regard s'éteignait tout à coup, et sa tête tombait tristement sur son sein. Ce n'étaient plus cette extase immobile, ce silence contemplatif, ces trépignemens frénétiques; ce n'étaient plus ces femmes brûlant de sa passion et pleurant de ses larmes, ces mouchoirs qui s'agitaient, ce lustre étincelant sous la voûte retentissante, cette pluie de fleurs qui tombait à ses pieds; ce n'étaient plus ces cris qui la rappelaient sur la scène : dans ses salons tout était froid et morne. En vain chercha-t-elle à vaincre cette rêverie amère qui la consumait; en vain essayait-elle des chants vifs et joyeux : si elle venait à laisser courir ses doigts sur le piano, si elle forçait sa voix à des mesures vives et pressées, bientôt seule au milieu de la foule étonnée, elle revenait aux noires pensées qui l'assiégeaient sans cesse, ses doigts erraient lentement sur les touches plaintives, sa voix s'affaiblissait, des phrases d'une harmonie poignante sortaient sourdement de sa poitrine, et les chants commencés dans la joie allaient mourir dans la douleur.

« Bientôt son état empira. En vain son mari l'entourait de tout le bien-être de la vie extérieure, la berçait de toutes les molles aisances que peut donner la fortune, chaque jour emportait un débris de sa beauté; depuis longtemps c'en était fait de son bonheur. »

Valterna s'interrompit, passa à plusieurs reprises sa main sur son front découvert, regarda la pendule, et continua après quelques instants de silence. Sa voix était altérée; quelques éclairs de joie traversaient parfois son visage, et son cœur semblait bondir d'impatience.

Je voyageai dans l'espoir de me distraire; je revins plus malheureux que jamais. L'image de Gina m'avait suivi partout, comme un génie de malheur attaché à mes pas, comme un remords cramponné à mon cœur. Partout je l'avais retrouvée, partout j'avais entendu sa voix, dans le bruit des vents, dans le murmure des vagues, dans le silence du désert. Gina ! le soleil des sables brûlants m'avait consumé de tous ses feux, j'avais gravi tout sanglant les rochers, j'avais dormi sur la neige des monts, et je n'avais jamais été torturé que de son souvenir. Mon ame s'ulcéra, mon caractère s'aigrit; je revins à Vérone, mort aux émotions douces. Je ne sentis que colère et fureur au théâtre, à cette place solitaire où j'avais goûté la vie; dans ces lieux où elle m'avait versé des torrens de délices, je n'éprouvai que rage et jalousie.

« La tête de l'infortunée Gina s'était égarée. Malheureuse, son mari l'avait accusée de folie. Folle, il l'accusa d'ingratitude. Il était dans sa nature de s'indigner de tout ce qui froissait son tiède bonheur, de s'irriter des maux

d'autrui, non par pitié, mais par égoïsme. Il vint un temps où la pauvre femme se levait toutes les nuits, pâle et silencieuse, s'habillait lentement, bouclait avec soin ses longs cheveux noirs, et après avoir contemplé avec un sourire mélancolique la glace qui l'avait autrefois réfléchi et si fraîche et si belle, elle parcourait les vastes appartemens de son palais; et tout à coup elle s'arrêtait : se croyant sur la scène, pensant avoir un public à remuer, des couronnes à recevoir, elle était tour à tour Anna, Julienne, Aménaïde; sa voix s'élevait sous la voûte sonore, les modulations les plus suaves sortaient de ses lèvres, et les phrases harmonieuses coulaient douces et cadencées, comme l'eau murmurant sur les cailloux polis. On dit que parfois, lorsque ses chants avaient cessé, ses yeux inquiets et hagards semblaient interroger la foule; qu'elle répondait par un long cri au silence de mort qui régnait autour d'elle, et qu'elle tombait alors, froide comme la pierre qu'allait frapper sa tête échevelée.

« On assure qu'à cette époque ma raison se troubla. Il est certain qu'une étrange rêverie s'empara de mon cerveau; je ne sais par quelle fatalité je vins à croire que Gina m'aimait, qu'en des temps plus heureux ma tête avait reposé sur son sein, qu'elle m'appelait encore dans le silence embrasé de ses nuits. Que vous dirai-je ? J'étais fou, fou de malheur. Je ne sais ce que je résolus, mais un soir que le duc de R\*\* donnait une fête aux seigneurs de Vérone, je me mêlai à la foule élégante qui se pressait dans la cour de son palais, et je glissai inaperçu à travers les colonnes de marbre : bientôt la fraîcheur parfumée du soir caressa mon visage, et je me trouvai dans les allées ombreuses d'un jardin immense et désert. J'errai longtemps, sombre et soucieux, aux sons de la mandoline, aux refrains de *la Tarentaise*, et lorsque je secouai les idées vagues et pénibles qui m'oppressaient comme un cauchemar, les chants de fête avaient cessé, les flambeaux étaient éteints, et le palais s'élevait devant moi, silencieux comme une tombe. Rafraîchi par la brise, qui m'apportait les parfums des cythises, la tête plus calme et les sens reposés, je contemplais sa façade d'architecture composite, sans chercher à me rendre compte de l'endroit où je me trouvais et des motifs qui m'y avaient conduit, lorsque j'aperçus à travers les larges carreaux l'éclat d'une lumière qui tremblait, blanche et triste, sur des rideaux de velours cramoisi. Une voix s'éleva dans le silence solennel de la nuit, et l'air vint en frémissant se briser sur les vitres qui, frappées en même temps des rayons de la lune, brillaient de mille facettes d'argent. Je tressaillis : c'était sa voix céleste ! Je sentis mon cœur rajeuni s'épanouir comme en ses beaux jours; c'était Gina ! Je l'entendais encore ! Plusieurs portes de glace rouèrent sur leurs gonds; la voix s'approcha plus grave

et plus sonore; l'herbe fraîche fléchit en criant; un frôlement de robe agita le feuillage, et à travers les citronniers et les myrthes je vis Gina s'avancer lentement, pâle, les cheveux séparés sur le front en deux bandes noires et luisantes, et éclairées par la lune qui, bizarrement découpée par les nuages, jouait de ses rayons capricieux avec les plis de son vêtement blanc. Son aspect me fascina, et je restai immobile, les mains tendues vers elle.

Ses bras étaient nus, ses épaules à moitié découvertes, et sa robe fine et légère dessinait la maigreur diaphane de ce corps que depuis si long-temps l'âme fatiguait et brisait sans cesse. Elle alla s'asseoir sur un tertre de gazon humide, et là, appuyée sans art, presque sans grâce, d'une voix triste et plaintive, elle chanta la romance *du Saule* : c'était Desdemona, la Desdemona de Shakspeare; mélancolique comme la nuit qui semblait gémir avec elle, pressentant sa terrible destinée, la prédisant dans chacun de ses accens, la racontant dans chacun de ses regards. Je l'écoutais dans une muette extase; tout à coup elle poussa un cri délirant, et je frissonnai. Elle avait vu dans l'ombre surgir une figure froidement atroce : elle venait d'apprendre qu'il fallait mourir ! Oh ! il fallait la voir, naïve comme la peur d'un enfant, ou amère comme le mépris, passer de la crainte qui supplie à l'indignation qui foudroie, et se dresser, grande et terrible, dans sa fierté de femme outragée ! et puis comme une pauvre fille qui a besoin d'amour et de pardon. Il fallait la voir arrondir ses bras souples et blancs, comme pour enlacer le cou rude et basané du barbare, le menacer, le prier encore, et, glacée de terreur, tomber à ses pieds, palpitante comme la colombe sous la serre cruelle du vautour ! et ses larmes mélodieuses, ses énergiques protestations, ses lamentables cris, si vous les aviez entendus ! Pleure ! pleure ! pauvre Vénitienne ! c'était bien la peine de quitter ta patrie, et ton père, et ta gloire pour ce monstre altéré de sang ! Ton heure est venue; le poignard est bien luisant; la nuit est bien sombre... Pauvre Vénitienne, il faut mourir. — Mourir ! et elle fuyait, pâle, les yeux égarés, sublime de peur... et au moment où l'amour de la vie déployait dans toute sa vigueur la puissante énergie de ses moyens, au moment où sa voix poignait l'âme de toute l'harmonie déchirante de ses accens, elle s'arrêta, comme frappée d'une commotion électrique, le regard fixe, le cou tendu, immobile et froide comme une statue de marbre... « L'orchestre ne va pas, murmura-t-elle lentement, les lumières pâlisent; tout est muet autour de moi !... Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-elle avec désespoir. Lui aussi ! » et sa main semblait indiquer une place où ses yeux se reposaient tristement. « Lui aussi, il se tait !... Lui, dont j'étais la vie, ajouta-t-elle d'une voix mystérieuse... Pourquoi donc ?... « Je brû-

lais; je m'élançai vers elle : je voulus l'attirer sur mon sein; mais à peine eus-je touché son vêtement qu'elle frissonna de la tête aux pieds, et ses traits peignirent une souffrance physique qui me glaça d'effroi... « Reste, oh ! reste, m'écriai-je ! Gina, j'ai tant souffert ! Oh ! viens, plus près encore ! ma Gina ! mon amour ! Souffrances, tourmens, peines amères, un chant de ta voix a tout emporté !... » Elle me regarda d'un air étonné; une de ses mains s'appuya sur son cœur, l'autre sur son front, et elle eut l'air de chercher à se ressouvenir. « Oh ! je te connais bien, dit-elle... » Mon regard était étincelant, ma voix forte et brève. La terre fuyait sous mes pieds. Je m'élançai, je saisis Gina dans mes bras; mais elle poussa un cri perçant, et, s'arrachant à mes étreintes, elle glissa comme une ombre à travers le feuillage; je courus sur ses pas, mais la lune n'éclairait plus, la nuit était noire; furieux, égaré, après avoir escaladé le mur du jardin et parcouru long-temps les rues désertes de Vérone, sans savoir où j'allais, sans chercher à le savoir, je rentrai chez moi, j'eus la fièvre; j'ignore ce que je devins, et les jours s'écoulèrent sans que j'en marquasse le cours.

« Rendu à la vie et à la raison, cette nuit de délire me poursuivit d'abord de paroles vagues et mystérieuses. Je me rappelais qu'autrefois tout Vérone avait parlé de la passion sympathique que la prima donna nourrissait pour moi; incrédule comme autrefois, je souriais de mes souvenirs; mais au moins j'avais marqué dans la vie de Gina, je n'avais point traversé son existence comme une joie qui passe et qu'on oublie, comme un jour qu'un autre jour efface. Puis une incertitude effrayante me plongea dans mille tourmens. Je songeai à mes jours de folie : je me crus abusé par les rêves fantasques de la fièvre qui m'agitait alors; cette nuit de délices disparut dans un lointain douteux; ma tête trop faible pour tant de bonheur la rejeta bientôt sans y croire; et cependant, ange déchu, je ne sais quelle idée confuse du ciel vivait en moi, j'ignore à quels souvenirs du passé mon sang refluaient violemment vers mon cœur. Je fus long-temps souffrant et faible. Dès que j'eus retrouvé des forces, je voulus revoir encore ce théâtre où j'allais autrefois pour vivre. Je m'y traînai avec peine, et je tombai accablé de fatigue sur le dernier banc. Gina remplissait encore cette salle déserte, et le passé se dressa tout vivant devant moi. Hélas ! je ne vous dirai ni ma joie ni mes peines. Qui n'a pas revu après des jours de tourment et d'orage les lieux où s'écoula la fraîche matinée de la vie ? Qui n'a pas eu à y pleurer sur des souvenirs et des tombes ?

« Le rideau n'était pas levé, les premiers accords de l'ouverture n'avaient pas encore fait passer le frisson sur toutes les âmes, lorsqu'un mouvement semblable se com-

muniqua à l'assemblée. Tous les regards se portèrent avec intérêt, avec une admiration mêlée de pitié, vers une loge d'avant-scène, où venait d'apparaître une femme voilée. Je n'eus pas besoin de voir ses traits, je n'eus pas besoin d'entendre prononcer son nom pour la reconnaître. Son apparition apportait dans le cœur comme un souvenir des mélodies du ciel. Je n'écoutai pas le *Don Juan* qu'on jouait sur la scène, et pourtant toutes les émotions de cette œuvre sublime passèrent dans mon cerveau exalté. Je m'étais approché jusqu'au banc adossé contre cette loge, où Gina s'enivrait douloureusement des triomphes d'autrui. Là, tout près d'elle, je respirais ses parfums, je comptais les palpitations de son sein. La cantatrice qui remplissait le rôle de dona Anna fut applaudie avec transport. Je secouai tristement la tête, et je fus froissé de dépit; j'étais jaloux, comme si la gloire de Gina m'eût appartenu, comme si c'eût été me voler que d'en donner à une autre qu'elle. Mais Rosetta était l'amie de Gina : plus jeune qu'elle de quelques années, elle avait reçu ses leçons; elle lui devait son talent, son succès, et peut-être aussi le sentiment élevé d'une reconnaissance généreuse et délicate. Gina l'encourageait de ses regards et de ses gestes; le triomphe de la jeune débutante fut complet. Elle fut redemandée et couronnée à la fin de la pièce. Alors, modeste et touchante, elle s'approcha de la loge d'avant-scène et tendit la couronne à son amie, qui la refusa. Je la ramassai comme elle tombait des mains de Rosetta, et, me penchant vers celle dont une faible barrière me séparait, je la posai sur sa tête, en m'écriant : « A Gina, à la reine du chant ! » Un tonnerre d'applaudissemens me répondit. Gina s'était levée, faible, émuc, malade, mais radieuse de joie. Elle appuya une main sur mon épaule; au milieu de l'enivrement de sa gloire, elle eut un regard pour moi; sa bouche murmura faiblement mon nom. Aussitôt elle fut entraînée par le duc de R\*\*, qui s'élança, sombre et mécontent, au milieu de cette scène de délire, et vint arracher sa femme aux rapides instans de joie qu'elle venait de retrouver.

« Ce n'était donc pas un songe, une vision de mes nuits agitées. Gina savait mon nom, mon amour; peut-être aussi se rappelait-elle confusément m'avoir parlé dans une de ses nuits de fièvre et d'égarement. Une rapide espérance me rendit la raison : je fis des projets comme eût pu les faire un homme dans son bon sens, je prêtai intérêt aux choses extérieures, je compris ce qui se passait autour de moi. Gina se mourait : je passai mes jours et mes nuits à songer aux moyens de lui rendre la vie. J'entendis parler d'un célèbre médecin qui venait d'arriver de Londres, et qui était descendu dans cette hôtellerie. Je vins le trouver. « Si vous la sauvez, lui dis-je, je suis à vous. Ce n'est pas seulement ma fortune

que je vous donnerai, c'est mon sang, c'est mon cœur, c'est ma vie qui vous appartiendront. » Le médecin m'interrogea. On l'avait déjà fait appeler auprès de la duchesse de R\*\*. Il l'avait trouvée au dernier période [sic] d'une maladie de langueur dont il ignorait la cause. Ce n'est pas le duc de R\*\* qui la lui aurait apprise. Je m'en chargeai pour lui. « Ne voyez-vous pas, lui dis-je, que cette ame d'artiste, avide de secousses et d'émotions, languit et meurt dans la fastueuse indolence des grandeurs où on l'a reléguée ? La cantatrice est devenue duchesse ; et l'on demande pourquoi Gina se meurt d'ennui et de dégoût ! C'est la gloire qu'il lui faut : qu'on la rende à son élément, et vous la verrez reflourir. »

« Le médecin parla. Le duc repoussa d'abord cette idée avec hauteur. Il vit sa femme prête à mourir ; elle était nécessaire à son bonheur : il fit pour lui-même ce qu'il n'eût pas fait pour elle. Il promit tout. L'espoir et la joie ont donné un peu de force à Gina ; ce soir elle est rendue au théâtre, à Vérone, à la vie ; dans un instant je vais l'entendre... Mon ami, dites-moi, pensez-vous qu'on meure de bonheur ? »

La pendule sonna sept heures ; la foule se précipita hors de l'hôtellerie, et se porta vers le théâtre. Valterna agrafa son épée, jeta son manteau sur lui, saisit convulsivement le bras du Français, et fus s'asseoir à l'orchestre.

L'ouverture de *Romeo et Julietta* finie, le rideau se leva lentement ; l'orchestre se tut, et tel fut le religieux silence qui régnait dans la salle qu'on put entendre frémir long-temps les derniers accords, s'élevant légers comme un nuage, planant sur la foule immobile, et se brisant sur la voûte, comme les ondulations de l'eau agitée contre la pierre du bassin qui l'enferme. Lorsque Gina parut, tous les fronts se découvrirent, et d'un mouvement spontané la foule se leva comme un seul homme. Pas un cri, pas un murmure : elle était muette. Il n'y eut alors ni joie ni enthousiasme ; il n'y eut qu'attendrissement et pitié, et ce fut un touchant spectacle que de voir tous ces visages empreints d'une commune douleur au milieu de cette salle parée de luxe et d'élégance. Gina s'avança à pas lents, les bras maigres, les yeux éteints et les joues caves ; mais plus belle que jamais de la beauté qu'elle avait perdue, belle de ses longues souffrances, de son long veuvage de gloire, belle comme la jeune épouse qui sort de ses habits de deuil, pâle et les yeux brûlés de larmes. Mais lorsqu'elle fut arrivée sur le bord de la scène, et que, simple et naïve, elle se fut inclinée, alors, comme la bombe tombant avec fracas sur les pavés d'une ville endormie, la foule éclata tout à coup. La clarté des lumières vacilla au bruit des longs cris d'enthousiasme ; les fleurs pleuvaient,

les loges étincelaient de pierreries, et les écharpes blanches et roses s'agitaient dans l'air embaumé. Gina était sublime alors. Les yeux brillants, dévorée d'inspiration, victime haletante sous le génie qui la pressait, les ressorts de son âme ardente reprenaient toute la verve, toute la hardiesse de la jeunesse, plus énergiques, plus brûlants que jamais, comme la force élastique qui, longtemps comprimée, ne bondit qu'avec plus de violence. Qu'elle était belle avec sa figure pâle et passionnée, avec son sein qui palpitait, impatient d'harmonie ! Elle chanta comme jamais elle n'avait chanté en ses plus beaux jours. Dans tout le cours de la pièce, exaltée par les applaudissements frénétiques, elle s'éleva au-dessus de tout ce que l'Italie avait produit de génie et de mélodie. Surprise elle-même de la puissance de ses moyens, elle dit à Rosetta, dans le dernier entr'acte, qu'il lui semblait qu'une autre voix que la sienne, une voix magique, s'exhalait, mâle et pleine, de ses poumons élargis. Rosetta remplissait le rôle de Roméo. Sa belle voix de contralto, grave et sonore, avait été cultivée par les soins de la duchesse de R\*\*. Maintenant elle partageait son triomphe, son enthousiasme et ses inspirations. Elle-même l'arrangea dans le cercueil qui renferme, au dernier acte, Julietta endormie, sous les fausses apparences du trépas. Elle détacha ses longs cheveux noirs, arrangea la couronne de roses blanches sur son front ; et l'embrassant avec tendresse : « Heureuse et guérie ! » lui dit-elle, et Gina lui sourit en la pressant sur son cœur.

La foule attendait, le rideau se releva aux accords lugubres d'un chant de mort. Roméo paraît, chante le beau récitatif du dernier acte, ôte le couvercle du sépulcre, y trouve son amante à la place de l'ennemi qu'il a tué, se tord les bras avec une pathétique énergie d'effroi et de désespoir, boit le poison qui doit le réunir à Juliette, revient à elle pour lui adresser un dernier adieu, la soulève dans ses bras...

Ici le public interdit se leva. Rosetta avait poussé un cri de terreur, et le corps qu'elle avait soulevé retomba lourd et roide dans le cercueil où Juliette devait se réveiller... Juliette ne se réveilla pas.

Tant d'émotions long-temps perdues, longtemps désirées, retrouvées et senties avec tant de puissance, avaient brisé ce corps épuisé de maladie. Gina était morte aux accords suaves et religieux de Zingarelli, au milieu du dernier et du plus beau de ses triomphes.

Deux hommes comprirent les premiers la vérité ; ils s'élançèrent sur la scène par deux côtés différents. Le second fut le duc de R\*\* ; le premier avait été Valterna, qui, rugissant de douleur, alla s'éteindre aux pieds de Juliette.

## Georges Lubin répond



1. Est-il possible de préciser l'heure à laquelle est né George Sand, le 1<sup>er</sup> juillet 1804 à Paris ?

2. Pour quelle raison écrit-elle dans *Histoire de ma vie* qu'elle est née le 5 juillet ?

3. Pourquoi André Maurois, dans sa biographie, la fait-il naître dans la soirée, vraisemblablement vers 10 h du soir, alors que ses parents et leurs invités dansaient ? Il existe un

recueil anglais de données de naissance, le *Fowler's Compendium of Nativities*, qui fait naître G. Sand à 10 h 25 du soir, rejoignant en cela la biographie de Maurois.

4. Pouvez-vous me confirmer si c'est en octobre 1817 que G. Sand fut mise en pension chez des religieuses ?

Henri LATOU  
Professeur  
CES St-Raphaël

1. J'ai publié dans les *Œuvres autobiographiques* (t. I, p. 1236-1237), son acte de naissance, d'après une copie très fiable faite avant la destruction des registres par la Commune :

« Du 13<sup>e</sup> jour du mois de messidor de l'an douze de la République, une heure de relevée, acte de naissance de Amantine Aurorc Lucile, née le douze du présent mois, à 3 heures de relevée, rue Meslée n° 15... »

L'expression « trois heures de relevée » doit être interprétée « trois heures après-midi ».

2. Il n'y avait sans doute pas de tableau de concordance à Nohant. G. Sand a cru jusqu'en 1847 que le 12 messidor correspondait au 5 juillet. Elle fut détrompée lorsqu'elle fit rechercher son acte de naissance. Mais on continua à fêter son anniversaire le 5 juillet, et, chose curieuse, c'est cette date qui a été gravée sur son tombeau.

3. André Maurois écrit seulement « un soir ». Je me demande où il a pu prendre ce détail (de même que le *Fowler's Compendium*). Ils ignoraient l'un et l'autre l'acte que je crois être le premier à avoir publié, et qui seul fait foi, la copie authentifiée que je cite ayant été faite entre 1863 et 1870, d'après le registre.

W. Karénine et d'autres auteurs ont seulement publié l'acte de baptême, muet sur l'heure de la naissance (de même que l'acte « reconstitué » qui est aux Archives de la Seine).

Dans *Histoire de ma vie*, G. Sand ne parle pas de l'heure : « Un jour qu'ils avaient formé quelques quadrilles... » On peut fort bien se mettre à danser dans l'après-midi.

4. C'est exactement le 12 janvier 1818 qu'Aurore Dupin est entrée au couvent (d'après une lettre de sa grand-mère conservée au Musée de La Châtre ; voir *Œuvres autobiographiques*, t. I, p. XXXIX). □

## George Sand en Russie

C'est toujours la fête quand arrive la revue « Présence de G. Sand » et je me réjouis avant de feuilleter les pages rien qu'à la pensée des trésors que je vais découvrir.

Le numéro 16 m'intéresse particulièrement car il comporte un article de Madame Françoise Genevray sur la popularité des œuvres de George Sand en Russie au XIX<sup>e</sup> siècle et je note à la page 6 votre intérêt sur la recherche sandienne en URSS.

Comme j'étais en Union Soviétique l'été dernier je peux vous donner quelques impressions de mes investigations dans les librairies, notamment à Leningrad. Je crois avoir pénétré dans la plus grande librairie scolaire dont le nom est « livres » (si vous connaissez le russe « knuru »). Elle a pignon sur la Perspective Newski, l'artère principale de la ville et ses rayons sont répartis sur plusieurs étages, extérieurement elle ressemble à un grand magasin parisien tel le Printemps ou les Galeries Lafayette. Je n'ai pas manqué de la visiter, toujours en quête de manuscrit exceptionnel, une Bible ou je ne sais trop ! Malheureusement je n'ai pas eu beaucoup de chance car l'unique ouvrage que j'ai trouvé et acheté évidemment est un livre scolaire consacré à Chopin (dont vous trouverez la photocopie jointe). Bien sûr G. Sand occupe une certaine place, elle y est présente dans 1/3 du livre dont l'auteur est français.

Il ressort que Chopin est au programme des élèves de 10<sup>e</sup> des écoles secondaires en URSS et comme l'on ne peut séparer Frédéric de George inévitablement les grands

maîtres de la Musique et de la Littérature sont réunis pour notre grande joie. □

Jacqueline NGUYEN TAN HON  
(Velizy)

Je me permets de signaler une erreur qui apparaît dans l'impression du n° 16, p. 9 « l'idole de la Russie ». En bas de la première colonne, 7 lignes avant la fin, il faut lire :

« Et voici que quelques critiques des Annales, [au nom de leurs théories sur le rôle progressiste] de la littérature, entament... » : les mots entre crochets ont été omis. □

Françoise GENEVRAY  
(Thonon-les-Bains)

## George Sand en Allemagne

Il y a longtemps que vous n'avez rien entendu de moi. Entre temps j'ai terminé mon livre, le manuscrit est à la maison d'édition et j'espère qu'il va paraître en automne.

Les publications sur et de George Sand en Allemagne se multiplient. Aux éditions Winkler, München, est paru une nouvelle traduction de *Elle et Lui* (Sie und Er), Insel Taschenbuch Verlag, Frankfurt, publiera encore ce printemps *Indiana* et en automne *Lelia*, dans la collection Rowohlt Bildmonographien est parue une *George Sand* par Renate Wiggershaus, et nous avons vu à la télévision un film d'après un roman de Maria Matray sur George Sand et Chopin, titre : *Ein Winter auf Mallorca*, qui répétait encore une fois tous les vieux préjugés. □

(Extrait d'une lettre  
de Gisela SPIES-SCHLIENTZ)

## George Sand en Suède

par Jean-Hervé DONNARD

Invité à l'Université de Göteborg par le professeur Gunnar Von Proschwitz, éminent spécialiste de littérature française, bien connu de nos lecteurs (voir *PGS* n° 4), j'ai saisi l'occasion de ce voyage d'étude pour prononcer une conférence publique sur George Sand et la Suède. Dans mon exposé, dont un prochain bulletin de notre Association publiera le texte, j'ai présenté et commenté *L'Homme de neige*. En effet, l'action de ce roman, paru en 1858, se situe en Dalécarlie, à la fin du 18<sup>e</sup> siècle. Grâce à une documentation de première main, George Sand a brossé un tableau particulièrement réussi de la civilisation scandinave au temps de Gustave III, dont le règne a laissé un grand souvenir.

À l'issue de la conférence, l'auditoire, composé d'universitaires et de personnalités de la ville, m'a fait remarquer que certains traits de mœurs, notés par la romancière, peuvent encore être observés de nos jours. Ainsi *L'Homme de neige*, précieux document historique, a en partie conservé son actualité. L'ouvrage n'est d'ailleurs pas inconnu du public suédois. D'après Wladimir Karénine, en 1879 un journal d'Upsal lui a conservé un article élogieux. D'autre part, Georges Lubin a eu l'obligeance de me signaler que dix ans plus tard une traduction fut publiée à Stockholm sous le titre de *Snögubben* (signifiant non pas « l'homme » mais « le bonhomme de neige », ce qui fausse le sens). Les registres de la Bibliothèque royale révèlent que ce volume n'a cessé, depuis près d'un siècle, d'être consulté par des générations de lecteurs.

Une étudiante de G. von Proschwitz a décidé de préparer une étude sur cette traduction, que durant mon séjour



j'ai eu la possibilité de feuilleter, et qui me semble appartenir à la catégorie des « belles infidèles ». Il convient également d'essayer d'identifier le traducteur, désigné par des initiales sur la page de garde, de faire une enquête sur l'éditeur (Ulrik Fredrikson), de chercher si les journaux de l'époque ont rendu compte de la publication. Avec l'accord de son professeur, cette étudiante nous enverra un résumé de son mémoire. Je lui ai en outre suggéré de rassembler une iconographie originale, qui pourrait servir à l'illustration de cette œuvre injustement oubliée en France.

Enfin, j'ai eu le plaisir de constater que nos collègues suédois étaient parfaitement informés des activités de notre Association. Ils portent du reste un intérêt croissant à l'œuvre d'une romancière qui, descendant d'Aurore de Koenigsmark, est un peu leur compatriote. ■



**GÖTEBORGS  
UNIVERSITET**

*Offentlig föreläsning*

Professor Jean-Hervé Donnard

talat om George Sand

Le Château en Suède  
de la baronne Dudevant

*Torsdagen den 28 april kl 19.15  
i universitetets aula, Vasaparken*

I samverkan med Kungl Vetenskaps- och  
Vitterhets-Samhället i Göteborg

*Petites  
annonces  
gratuites*

Commentaire de l'illustration

*Göteborgs-Posten* est un quotidien largement diffusé, publié dans la seconde ville de la Suède.

Traduction de l'annonce :

Université de Göteborg  
Conférence publique

Le professeur Jean-Hervé Donnard  
parlera de George Sand :

*Le château en Suède  
de la baronne Dudevant,*

le jeudi 28 avril à 19 heures 15,  
dans la salle d'honneur de l'Université  
En association avec la Société royale  
des Sciences et des Lettres de Göteborg

## *George Sand en Norvège et en Hollande*

1. Françoise van Rossum-Guyon, professeur à l'Université d'Amsterdam, a fait, le 19 avril 1983, une conférence au centre culturel français d'Oslo (Norvège) sur le sujet suivant : « A la redécouverte de George Sand », elle a aussi animé un séminaire sur *Indiana* le 21 avril avec ses collègues de l'Université d'Oslo.

2. Le Groupe de Recherches sur George Sand de l'Université d'Amsterdam, animé par Françoise van Rossum-Guyon, annonce la prochaine publication d'un recueil d'études sur George Sand avec les articles suivants :

Bea Ikelaar-Descamps, Les Préfaces de George Sand, Fonctions et évolution.

Françoise van Rossum-Guyon, George Sand et son « premier roman » *Indiana*, problèmes du métadiscours.

Camille Mortagne, *Indiana* ou « La langue, cette reine prostituée » Rapports sociaux et maîtrise des significations.

Arlette Bêteille, Où finit *Indiana* ? Problématique du dénouement.

Corrie Kruikemeier, Fêtes et Cérémonies : la structure mythique de *Lélia*.

Jan Edelman, *Le Meunier d'Angibault*, symbolisme et poétique.

Martine Frier-Wantiez, Les demandes en mariage dans *La Ville Noire*, théorie de l'action.

Elisabeth Millemann, *Le Château de Pictordu* du crépuscule à l'Aurore, Paysages.

Ank Maas, *Histoire de ma Vie*. Choix de l'auteur et scrupules de la traductrice.

Joop Stoelinga/Suzanne van Dijk, *Mademoiselle La Quintinie* aux Pays-Bas. Une polémique religieuse en 1864.

Anje Dik, Juliette Adam et George Sand. L'hommage d'une femme-écrivain.

Joanne Boiten, George Sand, aujourd'hui, en URSS.

Le livre paraîtra en octobre 1983 au CRIN (Cahiers de Recherches Interuniversitaires Néerlandaises) Groningue. Le prix s'élèvera à 20 florins (environ 55 F). Ceux qui veulent se procurer le livre ou qui veulent avoir des informations, pourront s'adresser à Mme Bea Ikelaar-Descamps, Lauriergracht 146, Amsterdam-1016 RT, tél. (020) - 242443. ■

## Table des illustrations

- 2 Thierry Bodin et Georges Lubin à Echirolles en 1981 (cliché Honoré Parise).
- 6 Mont Gibel, gravure (collection « Ente Provinciale del Turismo di Catania »).
- 11 La grotte des chèvres (*Voyage pittoresque en Sicile*, de Gigault de la Salle).
- 17-38 L'Etna, gravure (collection « Ente Provinciale del Turismo di Catania »).
- 21 Le secrétaire de George Sand à Nohant (cliché Robert Thuillier).
- 24 Nohant, vue sur la ferme (cliché Honoré Parise).
- 25 Sur le livre des voyageurs aux Charmettes (cliché Honoré Parise).
- 31 Vue de l'Etna prise du jardin du Prince de Biscaris à Catane (*Voyage pittoresque ou description des royaumes de Naples et de Sicile*, de Jean-Claude Richard de Saint Non).
- 34-35 Autographes *Histoire du rêveur* (collection Thierry Bodin).
- 46 Georges Lubin (cliché Honoré Parise).
- 48 Jean-Hervé Donnard (cliché Honoré Parise).
- 49 Coupure du journal Göteborgs. Posten.
- 51 Pierre Salomon (cliché de famille).
- 53 Jules Sandeau (crayon de George Sand).
- 54 Jules Vallès.
- 55 George Sand, par Nadar (collection Editions de l'Aurore).
- 56 Début d'une lettre inédite de Maurice Sand, du mardi 22 février 1848 (collection Editions de l'Aurore).
- 57 Lettre inédite de Maurice Sand, d'Alger, avec note de G. Sand (collection Editions de l'Aurore).
- 58 Maurice Sand, par Nadar (coll. Sirot).
- 58 Lina Calamatta, aquarelle de Joséphine Calamatta (Carnavalet).
- 58 Lettre de Maurice à sa mère, du 24 juillet 1864 (collection Editions de l'Aurore).

## Nécrologie

Nous venons d'apprendre, avec une grande tristesse, la mort subite de notre ami Pierre Salomon.

Proviseur honoraire du lycée Buffon à Paris, Officier de la Légion d'Honneur, Officier de l'Ordre du Mérite et de l'Ordre des Arts et Lettres, il était l'auteur d'importants ouvrages et articles de critique littéraire parmi lesquels nous citerons : un *Précis d'Histoire de la Littérature française*, tiré à plus de 50.000 exemplaires (Masson), une *Histoire de la littérature française* (Bordas), une édition critique d'œuvres de Mérimée (Bibliothèque de la Pléiade), plusieurs volumes dans la collection des *Ensembles littéraires* qu'il avait créée et qu'il dirigeait.

Ami et condisciple de Georges Lubin, Pierre Salomon s'était, depuis plus de 50 ans, spécialisé dans l'étude de l'œuvre de George Sand. Très nombreux sont les articles qu'il lui a consacrés. Il avait publié récemment une réédition des romans champêtres (Garnier). Il avait écrit autrefois un *George Sand* (Hatier) qui fait toujours autorité. Les *Editions de l'Aurore* doivent prochainement faire paraître une version remaniée et complétée de ce livre, ainsi qu'une nouvelle édition d'*Un Hiver à Majorque*.

Dès l'origine il s'était intéressé à *Présence*, et tous les amis de George Sand regretteront la disparition d'un critique qui depuis tant d'années s'était préoccupé de mieux faire connaître la grande romancière, dont il admirait la puissance d'imagination, l'idéalisme et les idées généreuses. Nous perdons en Pierre Salomon un ami merveilleux et nous ne sommes pas prêts d'oublier son dévouement, son sourire et sa bonté.

Que la famille de Pierre Salomon trouve ici l'expression de nos très vives condoléances ■

Jean MALLION



## Le centenaire de Jules Sandeau en 1983

par Jean-Pierre LEDUC-ADINE

I. Si Jules Sandeau est un de ces *minores*, complètement ou quasi complètement oublié, son étude — et non sa réhabilitation — peut toutefois se justifier à nombre d'égards.

Aucun travail systématique ne lui a été consacré depuis l'ouvrage de Silver (Mabel), *Jules Sandeau, l'homme et la vie*, Paris, Boivin, 1936, excellent documentaire bi-bibliographique, mais analyse assez superficielle de l'œuvre romanesque et théâtrale de Sandeau ainsi que de ses horizons intellectuels.

Or, Sandeau a été un écrivain au succès immense pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle; les rééditions de ses romans ont été nombreuses et constantes. Zola note d'ailleurs, dans les *Romanciers Naturalistes*, en 1881 : « Depuis dix années, la vente de ses livres est constamment la même; on ne vend pas un exemplaire de moins. C'est là un succès qui est à remarquer dans nos temps d'engouement où un auteur est aussi vite adopté qu'il est oublié<sup>1</sup> ».

Quelques-unes de ses œuvres, *Mademoiselle de la Seiglière* et *La Roche aux Mouettes* ont connu de nombreuses rééditions au cours du XX<sup>e</sup> siècle, en particulier dans des collections destinées à la jeunesse. Il apparaît légitime de s'intéresser à cette « longévitè » et de chercher à l'expliquer.

Sandeau est présent, comme bien d'autres romanciers, tels Feuillet, Cherbuliez..., dans la *Revue des Deux Mondes*. Cette présence mériterait une étude attentive de ce milieu littéraire. Sandeau fut d'ailleurs le premier écrivain à être admis, en tant que romancier, à l'Académie Française, en 1858.

Enfin, une étude des romans et des pièces de Sandeau permettrait de compléter quelque peu l'histoire de la littérature au XIX<sup>e</sup> siècle, en analysant ce qui s'écrivait dans « l'arrière texte » des grands textes sous la Monarchie de Juillet et sous le Second Empire. L'étude des relations entre ces textes, mineurs sans doute, et les grands textes, toujours appréciés et encore étudiés, permettrait probablement de mieux saisir la profondeur originale des œuvres majeures, tout en permettant de mieux dessiner le paysage intellectuel, les conditions et les enjeux littéraires de cette époque.

II. A - Une (ou deux) journées d'étude pourrait être organisée en 1983, sous les auspices de la Société d'Etudes Romantiques.

Pourraient être des objets d'études :

1) *L'étude de la réception des romans écrits par Sandeau*, leur analyse comparative et contrastive avec ceux de Balzac ou de George Sand, ce pour des raisons biographiques certes, mais aussi et surtout pour des raisons littéraires.

2) *La Revue des Deux Mondes* et la production romanesque dans cette revue, dans ses rapports avec l'œuvre de Sandeau, étude descriptive, mais aussi étude comparative et thématique.

3) *Le Roman bourgeois*, en tant que genre socialement défini, en particulier par ses canaux de diffusion, par ses thèmes et par ses structures.

4) *Le problème du feuilleton*, puisque la plupart des romans ou nouvelles de Sandeau ont paru dans des journaux ou revues, *Revue des Deux Mondes*, pour bon nombre, *La Mode*, *le Musée des Familles*, *la Presse*...

5) *L'adaptation des romans à succès au théâtre*, 7 œuvres de Sandeau ont été ainsi transposées, les deux plus célèbres étant :

a. *Mademoiselle de la Seiglière*, qui a eu 713 représentations à la Comédie Française de 1851 à 1951.

b. *Le Gendre de Monsieur Poirier*, tiré du roman *Sacs et Parchemins* (en collaboration avec Emile Augier), qui a eu 803 représentations à la Comédie Française, jusqu'en 1950.

B - Un certain nombre de ces articles ou communications

pourraient être publiés, si cela est possible, dans la Revue *Romantisme*.

C - Peut-être pourrait-on également envisager, à l'occasion du Centenaire, une réédition de certaines œuvres, outre *Mademoiselle de la Seiglière*, qui reste avec *La Roche aux Mouettes*, l'œuvre la plus connue, *Sacs et Parchemins*, roman social et enfin *Catherine*, roman paysan à la conclusion très vaguement socialisante, publié de février à novembre 1845, presque en même temps que *Jeanne* de George Sand et que *les Paysans* de Balzac.

III. L'étude de Sandeau permettrait d'apporter des indications complémentaires sur la production romanesque



sous la Monarchie de Juillet et sous le Second Empire. Ces œuvres, au-delà de leur idéalisation, posent presque toujours des problèmes de société : le rapport entre une aristocratie décadente et une bourgeoisie en pleine ascension, nouvellement enrichie, la question de la propriété des terres et de leur exploitation (cf. *le Curé du Village*, *le Médecin de Campagne*, *les Paysans...* de Balzac) revient fréquemment dans ses romans. Le discours social que tient Sandeau, même si le ton et le mouvement sont assez différents, rencontre celui de toute une génération, pleine de contradictions et d'incertitudes. ■

<sup>1</sup> Zola (Emile), *les Romanciers Naturalistes*, in *Œuvres Complètes*, Paris Cercle du Livre Précieux, 1968, T. 11, p. 228.

---

*Exposition Sandeau,  
au château de Nohant (Indre),  
juin-septembre 1983*

---

*Colloque « Sandeau et la production romanesque  
1830-1870 »*

*au Palais du Luxembourg à Paris  
les 10-11 décembre 1983.*

*Renseignements :*

*Jean-Pierre Leduc Adine,  
4, rue Grande - 36000 Châteauroux*

---



---

**100<sup>e</sup> anniversaire de Jules SANDEAU**

*René BOURDET propose  
une lecture-débat  
sur la correspondance de*

***George SAND et Jules SANDEAU***

*Renseignements :*

☎ 16/55 62.20.61

---

## Les amis de Jules Vallès

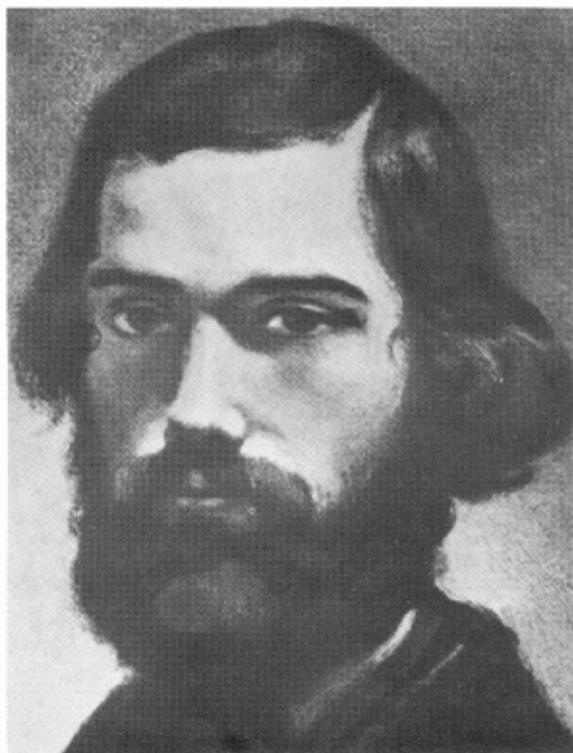
par Roger Bellet

L'Association "Les Amis de Jules Vallès" a été créée le 24 octobre 1982, par Roger Bellet, professeur de Littérature française Moderne et Contemporaine à l'Université de Lyon II, répondant ainsi à de nombreuses, anciennes et diverses sollicitations de chercheurs, de fervents vallésiens, de simples lecteurs. Fondée selon la loi 1901, elle a été déclarée à la Préfecture de la Loire à Saint-Etienne, avec "Objet : connaissance de l'œuvre du journaliste et écrivain Jules Vallès". C'est dire qu'elle est une Association littéraire : elle veut faire mieux connaître les textes d'un écrivain qui, en dépit de progrès certains dans les collèges, lycées et universités, n'est pas encore mis à sa vraie place ; qu'il s'agisse du pamphlétaire et du journaliste, l'un des plus grands, jamais silencieux de 1857 à 1885, ou du romancier, non seulement de la Trilogie, mais aussi des *Réfractaires*, de *La Rue* et de *La Rue à Londres*.

L'Association est placée sous deux Présidences d'Honneur : de Gaston Gille, habitant aujourd'hui New York, promoteur des études vallésiennes (sa thèse de 1941, la première en France et dans le monde, fait toujours autorité), et de Lucien Scheler, libraire à Paris, détenteur de la plupart des manuscrits de Vallès et promoteur, de 1947 à 1975, de la plupart des éditions. Le siège social de l'Association est à l'Université de Saint-Etienne, 2, rue Tréfilerie. Le Président est M. Etienne Fournial, professeur honoraire d'histoire à l'Université de Saint-Etienne ; le Secrétaire, Roger Bellet, stéphanois, professeur à l'Université de Lyon II, auteur d'une thèse *Vallès journaliste* (1977) et de *Vallès, Œuvres*, édition de la Pléiade (tome I paru en 1975, tome II terminé) ; le Trésorier est Antoine Court, maître-assistant de Littérature française à l'Université de Saint-Etienne. L'Association a été déclarée à Saint-Etienne par raison évidente (son bureau provisoire), mais aussi parce que Jules Vallès y habita, avec ses parents, de 1840 à 1845, venant de Haute-Loire et avant de partir pour Nantes (voir *L'Enfant*).

L'Association se veut enfin internationale : elle cherchera à unir chercheurs et lecteurs partout dispersés ; des travaux sont actuellement en cours de New York à Léninград ; en Italie (beaucoup), en Angleterre, en Hongrie, en Allemagne, en Espagne ; certains chercheurs sont ignorés. Et il y a tous les lecteurs, en général fervents, de Vallès. L'Association se propose de publier un Bulletin, appelé à devenir Revue, au moins annuel, et d'organiser un colloque (avec exposition, si possible) en 1985, centenaire de la mort de Jules Vallès. Tout dépendra, à ce sujet, des fonds, des dons et des adhésions.

La cotisation annuelle, entraînant l'adhésion, est fixée pour 1983 à 80 F : à verser à "Association les Amis de Jules Vallès", CCP 850-64 J, Lyon. Pour tous renseignements et pour les adhésions, s'adresser à Roger Bellet, Secrétaire de l'Association, 78, cours Fauriel Saint-Etienne, 42100.



## A travers les catalogues

par V. Del Litto

Un très important catalogue vient de paraître sous le titre *Autour de George Sand*. Il comporte deux rubriques : "Autographes" (201 numéros) et "Photographies" (21 numéros). Le titre est suivi de l'indication que voici : "Catalogue de lettres, manuscrits autographes et photographies de célébrités des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle faisant partie des collections de famille de George Sand et de ses descendants". Ce catalogue — ronéoté — porte comme adresse : "Christiane Smeets-Sand, 36190, Gargilèsse". C'est dire que les pièces enregistrées forment un ensemble de précieux documents dont la dispersion, si elle réjouit les collectionneurs d'autographes, n'est pas moins regrettée par les chercheurs.

Ces documents étant enregistrés par ordre alphabétique des noms d'auteurs, nous les regrouperons par catégories afin d'en faciliter le classement.

En ce qui concerne George Sand elle-même, elle ne figure que par trois photographies :

89. Photo Nadar, 10,5 × 6,5 Robe rayée, buste 3/4 de face (n° 38, 600 F).

90. Photo Nadar, 10,5 × 6,5. Trois quart, droite avec mantille et grandes boucles d'oreilles (n° 39, 500 F).

91. Photo Nadar. Carton jaune bordé de rouge, 16,5 × 11. Châle dentelle noire, visage reposant sur sa main, presque de face. George Sand est très âgée et il s'agit certainement d'une de ses dernières photographies. Très rare (n° 41, 1.200 F).



*George Sand, par Nadar (collection Editions de l'Aurore).*

La deuxième série de documents est composée de quelque 20 lettres adressées par Maurice Sand à sa mère :

92. Lettre inédite, 14 février 1848, 4 p. in-8, avec 1/2 page de dessin représentant deux personnages en habits, illustrant les achats de Maurice au Tempe. Maurice parle du procès de *La Mare au diable*, de Falempin, de Lambert, puis au sujet de la révolution qui couve : "On ne sait pas ce qui peut arriver, un fusil, ça peut servir plus qu'un manche à balai..." Il envoie ses tableaux à l'exposition (n° 167, 600 F).

93. Lettre inédite, 20 février 1848, 4 p. in-8. Sur les manifestations de Paris "... Paris présente un coup d'œil assez curieux en ce moment... sur le pas des portes, des groupes d'où sortent des paroles de menace... des tombeaux de boulets que l'on promène dans les rues... J'ai vu Madame Mariani, j'ai embouché sa trompette... Adieu, chère Mignonne, je t'embrasse et t'aime de toute mon âme, je ne tiens qu'à toi ici bas..." (n° 168, 700 F).

94. Lettre inédite non signée, 6 p. in-8, mardi 22 février 1848 : "Ma chère Mignonne... Voilà une journée comme j'en ai peu vu..." La lettre commence par une levée de saisie des meubles de G. Sand, puis une description d'un périlleux parcours dans Paris en révolution, avec son ami Lambert. Voitures assaillies pour servir de barricades, les Tuileries, la rue de Rivoli où ils sont poursuivis par la troupe, le pillage chez Lepage, armurier du roi, une femme écrasée par la Garde municipale, un capitaine tué par "un galopin de 12 ans", etc. Cette lettre décrit admirablement la situation dans un Paris en pleine insurrection (n° 169, 1.000 F).

Maurice Sand

Ma chère Mignonne, voilà une journée comme j'en ai peu vu... J'ai vu Madame Mariani, j'ai embouché sa trompette... Adieu, chère Mignonne, je t'embrasse et t'aime de toute mon âme, je ne tiens qu'à toi ici bas...

95. Lettre inédite 1 p. 1/4, in-8, 13 avril 1861. Lettre écrite pendant le séjour à Tamaris, où lui-même visite la région pendant que sa mère est souffrante. "... Nous courons comme des dératés, nous avons visité Orange, Arles, Tarascon, Beaucaire... J'ai attendu Lucien [Villot]..." Voir *Correspondance*, t. XVI, n. p. 367 (n° 171, 400 F).

96. Lettre inédite, in-8, Marseille, 13 mai 61, 10 h du soir. Il raconte son arrivée à Marseille et la fameuse histoire de "Jean-Marie" Réponse de G. Sand *Correspondance*, t. XVI, p. 401, (n° 172, 650 F).

97. Lettre inédite, 3 p. in-8, Alger, vendredi soir, 16 mai 61 ? Note de G. Sand : "17, il s'est trompé de jour". Il raconte sa traversée et donne ses impressions sur Alger et l'Algérie. "Il y a autant de différence entre Alger et Tamaris qu'il y en a entre Tamaris et Nohant... Les Arabes sont superbes, ils ressemblent tout à fait aux esclaves antiques... mais les Maures sont ridicules... des Turcs de Mardi-Gras qui n'ont pas achevé de s'habiller..." G. Sand a reçu cette lettre le 21 mai, elle lui répond le 22, *Correspondance*, t. XVI, p. 411. (n° 173, 750 F).

98. Lettre inédite, 4 p. in-8, Alger, lundi 20 mai 61 (Alger de la main de G. Sand). Il parle de sa vie à Alger, de la famille Jourdan qui l'héberge; des soirées mondaines qui l'ont obligé à porter l'habit : "Il a fallu se "lâcher" les gants blancs, l'habit noir, souliers vernis et le "boston" noir qu'il a fallu acheter !... Heureusement qu'il n'est pas trop en forme de turban et que j'avais l'air d'un homme pas pignouf..." (n° 174, 600 F).

99. Lettre inédite in-8, Alger, 28 mai 1861 (Alger de la main de G. Sand). "Ma chère Mignonne, je reviens de Blidah, la ville aux orangers..." Description enthousiaste de la région, gorges de la Chiffa, la Mitidja, etc. La vie des colons à cette époque. "J'ai repris mon gilet de flanelle, plus il fait chaud, plus il faut se couvrir, à ce qu'il paraît. Je bourre le fond de mon chapeau de paille..." Réponse à cette lettre dans *Correspondance*, t. XVI, p. 422. (n° 175, 600 F).

100. Lettre inédite non signée, 3 p. 1/4 in-8, Alger, 14 juin 1861 (Alger de la main de G. Sand). "Ma chère Mignonne, j'ai reçu toutes les lettres, même la dernière datée du 8 "mai", c'est du 8 juin que tu voulais dire..." Toujours la description de ses déplacements : "Je suis demain d'une grande noce juive et après-demain grande fête mauresque... Le Prince Napoléon est attendu ici depuis deux jours... J'ai été voir le général Yousof. C'est le moment d'aller dans le Sahara, mais j'hésite encore à entreprendre ce grand voyage à autruche..." Réponse de G. Sand à cette lettre, dans *Correspondance*, t. XVI, p. 454 (n° 176, 600 F).

Vendredi soir  
16 mai 61  
17. il fut trompé  
le jour

C'est demain Samedi que part le  
bateau à vapeur qui doit porter les  
lettres, et je ne veux pas te laisser partir  
sans te donner de mes nouvelles. L'in-  
firmité est assez mauvaise, mais pas jusqu'à  
menacer. Sans doute, mais la mer  
est forte, c'est une route des océans,  
journée que nous avions eue à Ténériffe  
à l'aller de Minique, en vue de la  
quelle nous avons passé la mer fort  
calme et nous voguons sur du  
bon air en comparaison de la veille.  
Je suis arrivé hier vers onze heures  
du matin. C'est assez bien marché pour  
le Chaqueur, bateau qui possède encore  
des réserves, mais qui est solide et a  
bien résisté aux coups de mer.  
Je suis descendu à l'hôtel de la Reine,  
le maître d'hôtel, après avoir vu qui  
j'étais, m'a demandé des nouvelles de  
ta santé fort poliment, me disant  
que tu étais attendu ici - Je lui  
de triomphe - mais que je te disais un peu

101. Lettre inédite, 3 p. in-8, Alger, le 20 juin 1861 "... le Prince est arrivé hier soir... il m'emmène avec lui à Oran puis à Cadix, à Lisbonne et de là en Amérique... J'aurais tort de laisser échapper une si belle occasion... Je suis bien content d'être auprès de lui. De sa suite, j'en suis... Et si avec mon Prince je ne fais pas mon chemin, j'aurai au moins fait du chemin..." Puis il donne les adresses où sa mère peut lui écrire. Réponse de G. Sand dans *Correspondance*, t. XVI, p. 459 (n° 177, 600 F).

102. Lettre inédite non signée, 2 p. in-8, Oran, 24 juin 1860 [1861]. De la main de G. Sand : "A Tétuan 27, Cadix 28. J'ai reçu cette lettre le 30. J'ai écrit le 1<sup>er</sup> juillet". Voyage sur le Jérôme Napoléon, "je ne peux pas écrire à cause du mouvement du bateau... sois bien portante, ma chère mère... Je t'embrasse et t'aime". Puis il parle de l'Amérique : "J'aimerais bien y aller, mais je crains qu'il n'y ait pas de place pour moi..." (n° 178, 650 F).

103. Lettre inédite, 4 p. in-8, Lisbonne 5 juillet 1861 (1 h du matin) : "Je suis sur le Tage, à Lisbonne... peut-être que le prochain envoi à Halifax à Terre-Neuve m'apportera de tes nouvelles... Nous partons donc pour l'Amérique dimanche ou lundi... La Princesse va retourner en France... C'est aujourd'hui la fête et je n'y suis pas. Pendant que tous les amis vont être au coup de six heures le bouquet à la main à t'embrasser... le père Aulard te lâchant un acrostiche, moi je serai à la cour du roi du Portugal..." Réponse de G. Sand, *Correspondance*, t. XVI, p. 477 (n° 179, 600 F).

104. Lettre inédite, 3 p. in-8, Açores 12 juillet (écrit par G. Sand). "Je profite d'un bateau anglais qui part demain pour te donner de mes nouvelles..." Description du pays et des volcans, sources d'eau bouillante, etc, faune, flore... Départ le lendemain pour Terre-Neuve, puis New York, Washington. "... le Prince ne dit pas au juste ce qu'il fera..." Réponse de G. Sand, *Correspondance*, t. XVI, p. 491 (n° 180, 500).

105. Lettre inédite, 3 p. 1/2 in-8, Halifax 23 juillet 1861. Récits de la traversée, avec un froid "de chien" et des brumes et des brouillards : "Nous sommes restés plusieurs fois arrêtés au milieu du brouillard et de l'océan... l'équipage profitait de ces repos pour pêcher de la morue, aussi nous en avons mangé à tire-la-rigo... St-Pierre de Terre-Neuve, établissement français dont le commandant est le célèbre La Roncière... pas un arbre, pas un radis - de la morue, de la morue fraîche, de la morue salée, de la morue qui sèche... dans deux ou trois jours à New York... ce sera vite vu, car le Prince voyage comme un boulet de canon..." Réponse de G. Sand, *Correspondance*, t. XVI, p. 515. (n° 181, 500 F).

106. Lettre inédite, 2 p. 1/2, 19 août 1861 Cleveland (Cleveland 19 août, répété au dos par G. Sand). Importante lettre sur la traversée des terres et forêts vers le lac Érié "... qui est tout à fait comme la mer... nous partons... par un de ces gros steamboth (sic) américains qui ressemblent plus à une auberge flottante qu'à un bateau à vapeur, nous allons jusqu'au fond du lac Supérieur dans la prairie. Espérons que nous verrons des sauvages et que nous nous froterons le nez avec le Nuage blanc... C'est la vraie Amérique des romans de Cooper..." Puis il parle des "rails way" et des animaux bizarres rencontrés. (n° 182, 600 F).

107. 5 lettres inédites de Maurice et Lina Sand, juillet 1864 à Guillery, 25 p. in-12. Emouvante correspondance de la maladie de leur fils Marc-Antoine dit "Cocoton". Dans ces lettres on sent le désespoir s'installer au chevet du petit malade et en même temps cette grande affection qui lie Maurice et Lina à George Sand. Il est difficile de citer des passages de ces lettres qui doivent garder l'intimité de ces tristes moments. (n° 184, 3.000 F).

108. Lettre inédite, 4 p. in-12, 24 juillet 64, dimanche soir (Nîmes). Très belle lettre de Maurice Sand à sa mère après la mort de leur fils Marc-Antoine. Ils ont quitté la propriété de Guillery pour la Provence "pour s'étourdir de notre malheur. Ton arrivée à notre secours, dans cette triste circonstance, nous a été une consolation, une preuve que notre affection est égale..." Petit mot de Lina : "Lina bige sa petite mère". (n° 185, 500 F). ■



Dimanche soir  
24 juillet 64

Comment es-tu arrivée à  
Palaiseau ma chère mère?  
par trop fatiguée, j'espère.  
Nous autres, après avoir  
descendu à Cette, nous  
n'avons pas trouvé à nous  
y coucher et trois heures  
après nous étions en route  
pour Nîmes où nous sommes  
descendus à l'hôtel - J'ai  
bien prévenu Bronsine

C'est me voir, par malade et à nous voir  
Lina bige sa petite mère

# Bibliographie

par Jean COURRIER

## De George Sand

*Correspondance* (Tome XVII), réunie et annotée par Georges Lubin. Lettres d'avril 1862 à juillet 1863. 854 pages (classiques Garnier).

*Jean de la Roche*, illustrations de Christiane Brugnier-Pastré, édition pour bibliophiles, 208 pages (Maison de la gravure, Paris).

*L'Espagne romantique*. Témoignages de voyageurs français, dont George Sand. Présentation de Jean-René Aymes, 214 pages (Ed. Anne-Marie Métailié).

## Sur George Sand

Colloque de Cerisy 1981, *George Sand*. Une lecture critique et pluraliste de l'œuvre de l'écrivain. Colloque dirigé par Simone Vierne (CDU-Sedes).

Pirotte Huguette, *George Sand*. Réimpression, collection Biographies, n° 1, 144 pages (Duculot).

## Autour de George Sand

Langlois Emile, *Langlois dit Emile le Normand, compagnon du Devoir*, 240 pages, Flammarion.

Leroux Pierre, *Discours de Schelling à Berlin. Du cours de philosophie de Schelling. Du christianisme*. Notice préliminaire de Jean-François Courtine, coll. Vrin. Reprise, 200 pages.

Gugliero Francine, *L'initiation féminine*, coll. Mystères initiatiques, 142 pages, éd. Friant.

*La liberté guidant le peuple de Delacroix*. Analyse et histoire d'un tableau célèbre. Volume broché 16 x 16, 76 pages (Editions de la réunion des Musées nationaux).

Flora Tristan, *Promenades dans Londres*. Edition critique de François Bédarida, coll. Centre d'Histoire du syndicalisme, 360 pages, réimpression (Maspero).

Francis Claude et Gontier Fernande, *Partons pour Icarie*, 384 pages (Librairie Académique Perrin).

Maistre Joseph de, *Ecrits maçonniques*. Avant-propos d'Antoine Faivre, textes établis, présentés et annotés par Jean Rebotton, bibliothèque Franco Simone, 152 pages (Slatkine).

Aurembou Renée, *Il était une fois le Bourbonnais*. Notes et glossaire par Marie-Rose Simoni-Aurembou, coll. Inventaires. 1 cahier de 12 documents dont 2 cartes, 220 pages (Jeanne Lafitte, Les Mots doux).

Gide André, *Notes sur Chopin*, 120 pages (L'Arche). Réédition (Extraits de son journal, textes publiés par la NRF, fragments regroupés).

Debrand-Passard S., *Le Jurassique supérieur du Berry* (Etudes d'une équipe de Géologues berrichons), 228 pages (BRGM).

Lablanche G., *Les Calcaires lacustres paléogènes de la Champagne berrichonne*, 128 pages, cartes, photos (BRGM).

Viard Jacques, *Pierre Leroux et les socialistes européens*, 176 pages (Ed. Actes Sud).

Tanguy Kenechou, *Lamennais un prêtre en recherche* (Ed. Pierre Tequi).

Bernard Daniel, *Paysans du Berry*, 208 pages (Ed. Horvath, Roanne).

Viaud Francis, *Mon itinéraire maçonnique*, 208 pages (PUF).

Musset Alfred de, *La Confession d'un enfant du siècle* (Bibliothèque Prestige, Garnier). Réédition.

Deletang (Noëlle et Jean-Noël), *Le Berry de Jean Giraudoux*. Photographies de Isabelle et Jacques Beaulieu (Ed. Christian Pirot, 37, Saint-Cyr-sur-Loire).

Roger Bellet (Collectif du Centre d'Etudes « Littérature et idéologie du 19<sup>e</sup> ») : *Femmes de lettres au 19<sup>e</sup> : autour de Louise Collet*. 320 pages, Presses Universitaires de Lyon.

Autin Jean. *Prosper Mérimée, écrivain, archéologue, homme politique* (libr. acad. Perrin), 350 pages ■

- Le Musée du Compagnonnage de Romanèche (Mme Combière).
- Article Compagnonnage. Larousse du XIX<sup>e</sup> siècle et les rubriques de Jo Vareille. Mireille Parise, Jean Courrier et Pierre Poisot.

## Présence de George Sand N° 8

Mai 1980

### *George Sand et Rousseau*

- George Sand et Rousseau, l'éditorial de Michel Gilot.
- George Sand et « le fils de Jean-Jacques » (Georges Lubin).
- *Mauprat*, ou la création de l'homme (Suzanne Mühlmann).
- *Mauprat*, ou du bon usage de l'*Emile* (Yves Chastagnaret).
- Compagnonnage et rousseauisme (René Bourgeois).
- Particularités structurales de deux discours utopiques, Clarens et *La Ville noire* (Micheline Besnard-Coursodon).
- George Sand et le Vicaire savoyard : *Mlle La Quintinie* (Raymond Trousson).
- Les haines de Baudelaire (Jacques Viard).
- La notion de « peuple » chez Rousseau et G. Sand (Annarosa Poli).
- Des Confessions à *Histoire de ma vie* : deux auteurs à la recherche de leur moi (Gita May).
- Le souvenir musical dans *Histoire de ma vie* et l'ombre de Rousseau (Béatrice Didier).
- Colloque de Cerisy-la-Salle (Simone Vierne).
- Bibliographie (Mireille Parise).

## Présence de George Sand N° 9

Octobre 1980

### *Revenir aux Charmettes*

- Editorial : Requiem pour un philosophe persécuté (Jean-Hervé Donnard).
- Revenir aux Charmettes (Michel Gilot).
- Un album de dessins de George Sand (Thierry Bodin).
- *Les Charmettes* (George Sand).
- Jacques, Mlle La Quintinie et le point de vue de Wolmar (Michel Delon).
- Georges Lubin répond.
- Manifestations autour du *Compagnon du Tour de France* (Brié-et-Angonnes 38, Romanèche-Thorins 71).

- Lu... *Hommage à G. Sand, Daniel ou le visage d'une comtesse romantique, Eve Ruggieri raconte...* *George Sand* : comptes rendus de René Bourgeois, Mireille Parise, Jean Courrier.
- Vu... *Le Voyage de Selim* (Mireille Parise).
- Entendu... (Rencontres musicales de Nohant) (Thierry Penot).
- Bibliographie (Mireille Parise).
- Informations (Jean Courrier).
- Courrier des lecteurs.
- Vie de l'Association.

## Présence de George Sand N° 10

Février 1981

### *Mélanges sandiens*

- Changement et continuité (Jean-Hervé Donnard).
- VOYAGES ET PAYSAGES
- George Sand à la recherche des paysages : Mlle Merquem (Claude Tricote).
  - A Thiers, source littéraire du pyrénéisme de George Sand et de Michelet ? (C. Abbadie).
  - Du nouveau sur G. Sand, Méricmé et Carmen... en Espagne (Christian Abbadie).
  - Un hiver à Majorque (Claude Galatyries).

### ART ET FICTION

- Clopinet ou la vie sauvage (Michèle Hirsch).
- Le personnage de Don Juan dans *Lélia* et le *Château des désertes* (Françoise Genevray).
- *George Sand et la musique* (Francine Mallet).
- *Lecture et transposition plastique des Maîtres-Sonneurs* (Françoise Clément).

### CHRONIQUES

- Impressions de lecture (René Bourgeois).
- Georges Lubin répond.
- A travers les catalogues (V. Del Litto).
- Bibliographie (Mireille Parise).
- Informations (Jean Courrier).

## Présence de George Sand N° 11

Mai 1981

### *George Sand journaliste (de 1831 à 1848)*

- Bilan et perspectives (L'éditorial de Jean Lavédrine).

- George Sand, journaliste ? (Jo Vareille).
- Aurore Dudevant débute au *Figaro* (Jo Vareille).
- Présentation de *Fanchette* (Jo Vareille).
- *Fanchette* (George Sand).
- Un rédacteur en chef, cet oiseau rare (Jo Vareille).
- George Sand journaliste chez les Indiens Peaux-Rouges (Jean-Hervé Donnard).
- La journaliste de 1848 (Georges Lubin).
- La presse française de 1830 à 1876 (Roger Bellet).
- George Sand et Don Juan (Pierre Salomon).
- Georges Lubin répond (Le sculpteur Bra - G. Sand et les sœurs Brontë - G. Sand en Bohême).
- Bibliographie (Mireille Parise).
- Les auteurs parlent de leur livre : *Les Maîtres-Sonneurs* (Pierre Salomon et Jean Mallion).
- Lu... *Correspondance*, tome XV de G. Lubin (J.H. Donnard) : *Lettres de Flora Tristan*, de S. Michaud (G. Lubin).
- A travers les catalogues (V. Del Litto).
- G. Sand à Chambéry (Anne-Marie Arminjon).
- Informations (Jean Courrier).

## Présence de George Sand N° 12

Octobre 1981

### *George Sand et la musique*

- George Sand et la musique (l'éditorial de Jean Lavédrine).
- GEORGE SAND ET LA MUSIQUE
- La musique et les *Maîtres-Sonneurs* : fusion et séparation (Marie-Claire Bancquart).
  - Fantastique et pédagogie : *L'Orgue du Titan* (Paul Peckmans).
  - George Sand critique musicale dans ses lettres (Béatrice Didier).
  - George Sand et Meyerbeer. Essai de critique musicale (Joseph-Marc Bailbé).
  - Le thème du Contrebandier (Christian Abbadie).
  - George Sand et Pauline Viardot (Bernadette Chovelon).
  - Balzac, George Sand et la musique (Thierry Bodin).
  - Les pianos de Nohant (Georges Lubin).
- CHRONIQUES
- Georges Lubin répond.
  - A travers les catalogues (V. Del Litto).
  - Informations (Jean Courrier).
  - Bibliographie (Mireille Parise).

Présence de George Sand  
N° 13

Février 1982

*George Sand et Balzac*

• S/B (L'Editorial de Jean-Hervé Donnard).

GEORGE SAND ET BALZAC

- Balzac et Sand : histoire d'une amitié (Thierry Bodin).
- Petite bibliographie balzacosandienne.
- Musique et Poésie : Hoffmann, Sand et Balzac (Arlette Michel).
- Postérité de *Sarrasine* chez George Sand ? (Pierre Citron).
- De qui ce compte rendu d'*Indiana*? (Georges Lubin).
- A propos du *Péché de M. Antoine* : Sand, Balzac et les marginaux (Jean-Hervé Donnard).

DOSSIERS

- George Sand à la télévision (Jo Vareille).
- Le téléfilm *La Ville noire* (Simone Czapek).
- Impression sur *La Ville noire* (Jean Courrier).
- George Sand à la télévision italienne (Annarosa Poli).
- Nohant.
- Les *Maîtres-Sonneurs* au CES d'Echirrolles (Jean Pons - Yves Prayer).

CHRONIQUES

- Georges Lubin répond...
- Les auteurs parlent de leur livre : *Histoire de La Châtre en Berry* par Jean Gautier.
- Lu... *Mademoiselle Merquem, Le Chêne parlant, Correspondance Sand/Flaubert, Les Maîtres-Sonneurs, La Mare au diable, La Petite Fadette, François le Champi, Mauprat, Le Journal intime* (comptes rendus de G. Lubin, R. Bourgeois, J. Courrier).
- A travers les catalogues (V. Del Litto).
- Bibliographie (M. Parise).
- Informations (J. Courrier).

Présence de George Sand  
N° 14

Mai 1982

*L'Auberge rouge*

• De la *Ville noire* à *L'Auberge rouge* (Jean Lavédrine).

L'AUBERGE ROUGE

- L'affiche.
- Présentation (Thierry Bodin).
- Acte premier.
- Acte second.
- Appendice.
- Variantes.
- Les "Auberge rouge" (Marie-Louise Hermitte).

ARTICLES ET CHRONIQUES

- La femme froide chez H. de Balzac et G. Sand (Nadine Lemoine-Guéry).
- Georges Lubin répond...
- Lu... *Horace* — *Contes d'une grand-mère* (1<sup>re</sup> série) — *La vie quotidienne en Berry au temps de George Sand* — *Chopin* (Comptes rendus : René Bourgeois, Jean Courrier, Marie-Paule Rambaud).
- George Sand à la télévision (Jo Vareille).
- A travers les catalogues (V. Del Litto).
- Bibliographie (Jean Courrier).
- Informations (Jean Courrier).

Présence de George Sand  
N° 15

Octobre 1982

*La Correspondance retrouvée*

- Correspondances (L'éditorial de René Bourgeois).
- La Correspondance retrouvée :
  - Présentation (Georges Lubin)
  - Quarante-quatre lettres inédites (annotées par Georges Lubin)
  - Table des correspondants
- Georges Lubin répond...
- Activités sandistes aux Etats-Unis (Alex Szogyi).
- A travers les catalogues (V. Del Litto).
- Bibliographie (Jean Courrier).

Présence de George Sand  
N° 16

Février 1983

*Mélanges sandiens*

• Eloge de la différence (l'Editorial d'Alain Arvin-Berod).

MELANGES SANDIENS

- L'idole de la Russie (Françoise Genevray).
- Les *Amour médecin* de George Sand (Paul Peckmans).
- Note sur le « Roman familial » de George Sand (Philippe Berthier).
- Femme et/ou auteur : le cas George Sand (D<sup>r</sup> S.A. Dranch).
- *Le Marquis de Villemer*, comédie de George Sand ou d'Alexandre Dumas fils ? (Claude Tricotet).
- *Lélia*, une approche intertextuelle (Shelley Temchin).
- La flore dans l'œuvre de George Sand (Marie-José Biani).

CHRONIQUES

- Georges Lubin répond...
- Lu... *Le Péché de Monsieur Antoine - George Sand ou le scandale de la liberté* (comptes rendus de Georges Lubin).
- Entendu... Colloque de Nantes pour les Correspondances (Michèle Hirsh).
- Informations (Jean Courrier).
- Bibliographie (Jean Courrier).

A PARAITRE :

- N° 18 — Octobre 1983  
*George Sand et l'Italie*
- N° 19 — Février 1984  
*George Sand et le théâtre*
- N° 20 — Mai 1984  
*George Sand journaliste* (2<sup>e</sup> partie)

ISSN 0223-971 X

Copyright 1983 © Présence de George Sand